

L'ILLUSTRATION
NOËL 1928
PRIX 30 FRANCS.

N° 4474

Prix : 30 fr.

86e année. — N° 4474

1er Décembre 1928

L'ILLUSTRATION

13, Rue Saint-Georges, PARIS

LOUIS BASCHET, Secrétaire général. RENÉ BASCHET, Directeur. GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.

ABONNEMENTS

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES :

Un An . . . . 175 fr. — 6 mois . . . . 90 fr. — 3 mois . . . . 46 fr.

Règlement par mandats, chèques postaux (compte 2.101 Paris) ou chèques à l'ordre de L'Illustration *sur une banque de Paris.*

ETRANGER :

I. — PAYS OU LES TARIFS POSTAUX ONT ÉTÉ DOUBLÉS EN APPLICATION DE LA CONVENTION DE STOCKHOLM

Règlement par chèques à l'ordre de L'Illustration *sur Paris, Londres, New-York ou toute banque du pays du tireur, et, pour les Colonies, par chèques sur leur Métropole.*

PAYS	MONNAIES	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
Angleterre et ses colonies et Dominions, Canada excepté	Liv. sterl.	3.2/0	1.12/0	0.16/6
Danemark	Couronnes	56.00	29.00	15.00

PAYS	MONNAIES	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
Dantzig	Florins	79.00	41.00	21.00
Etats-Unis	Dollars	15.00	7.75	4.00
Erythrée	Lire	345.00	179.00	92.00
Colonies hollandaises	Florins	37.00	19.00	10.00

PAYS	MONNAIES	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
Norvège	Couronnes	58.00	30.00	15.50
Palestine	Liv. égyp.	3.00	1.60	0.85
Suède	Couronnes	56.00	29.00	15.00

Pour tous les pays non mentionnés dans le tableau ci-dessus ou dans celui qui suit et dont les monnaies nationales n'ont pu être adoptées par suite de difficultés d'encaissement : *paiement en livres ou en dollars, au gré du souscripteur, à raison de :* Un an, £ 3.2/ ou $ 15.00. — 6 mois, £ 1.12/ ou $ 7.75. — 3 mois, £ 0.16/6 ou $ 4.00.

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT DE 50 o/o

Règlement par chèques à l'ordre de L'Illustration *sur Paris, Londres, New-York ou sur la banque habituelle du tireur dans son pays.*

PAYS	MONNAIES	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
Albanie	Lire	265.00	136.00	69.00
Allemagne	Mark	48.00	24.50	12.50
Argentine	Piastres-papier	27.00	14.00	7.25
Autriche	Schillings	81.00	42.00	21.50
Brésil	Milreis	98.000	50.000	25.500
Bulgarie	Leva	1.600.00	820.00	417.00
Canada	Doll. can.	11.50	5.90	3.00
Chili	Pesos	94.00	48.00	24.50
Colombie	Dollars	11.50	5.90	3.00
Egypte	Liv. égyp.	2.30	1.20	0.65
Equateur	Dollars	11.50	5.90	3.00
Esthonie	Mark	4.740.00	2.432.00	1.236.00
Finlande	Mark	458.00	235.00	119.00
Grèce	Drachmes	890.00	457.00	232.00

PAYS	MONNAIES	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
Hollande	Florins	28.50	14.50	7.50
Hongrie	Pengoe	65.50	33.50	17.25
Lettonie	Lats	60.00	31.50	16.00
Lithuanie	Litas	120.00	61.50	31.25
Mexique	Pesos	23.00	12.00	6.50
Pologne (1)	Zlotys	100.00	51.50	26.25
Roumanie	Lei	2.000.00	1026.00	522.00
Tchécoslovaquie	Couronnes	388.00	199.00	101.00
Turquie	Liv. turq.	22.50	11.50	6.00
U. R. S. S. (Russie)	Dollars	11.50	5.90	3.00
Uruguay	Pesos	11.50	5.90	3.00
Venezuela	Dollars	11.50	5.90	3.00
Yougoslavie	Dinars	650.00	330.00	170.00

Règlement par chèques sur Paris, Londres, New-York ou, pour les Colonies, sur leur Métropole.

PAYS	MONNAIES	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
Afrique du Sud (Union)	Liv. sterl.	2.7/	1.4/	0.12/4
Congo belge	Fr. belges	413.00	212.00	107.50
Cuba	Dollars	11 50	5.90	3.00
Rép. Dominicaine	Dollars	11.50	5 90	3.00
Ethiopie	Fr. franç.	287.00	147.00	75.00
Guatémala	Dollars	11 50	5.90	3.00
Haïti	Dollars	11 50	5.90	3.00
Libéria	Dollars	11.50	5.90	3.00
Maroc espagnol	Pesetas	68.00	35.00	18.00
Paraguay	Dollars	11.50	5.90	3.0
Colonies portugaises	Escudos	225.00	115.00	58.50
Perse	Fr. franç.	287.00	147.00	75.00
Salvador	Dollars	11.50	5.90	3.00
Terre-Neuve	Liv. sterl.	2.7/	1.4/	0.12/4

BELGIQUE : Un an, 295 francs belges ; 6 mois, 152 fr. b. ; 3 mois, 77 fr. b. 50.

ESPAGNE : Un an, pesetas 60.00 ; 6 mois, pes. 31.00 ; 3 mois, pes. 16.00.

LUXEMBOURG : Un an, 288 francs belges ; 6 mois, 148 fr. b. ; 3 mois, 75 fr. b. 50.

ITALIE : Un an, lire 215.00 ; 6 mois, lire 110.50 ; 3 mois, lire 56.50.

PORTUGAL : Un an, escudos 198.00 ; 6 mois, esc. 102.00 ; 3 mois, esc 52.50.

SUISSE (2) : Un an, 55 francs suisses ; 6 mois, 29 fr. s. ; 3 mois, 15 fr. s.

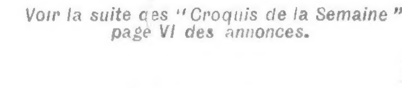
(1) Possibilité de règlement par chèque postal polonais : P K O Varsovie Nr 14.390

PRINCIPAUTÉ DE MONACO : Tarif français.

(2) Possibilité de règlement par chèque postal suisse : compte IVB 557, La Chaux-de-Fonds.

Le règlement en £ ou en $ est aussi accepté pour tous pays aux prix, déterminés par l'affranchissement, qui figurent dans les tableaux précédents.

LES CROQUIS DE LA SEMAINE par Henriot.


Voir la suite des "Croquis de la Semaine" page VI des annonces.



— Ce ne sont pas tes bottines que tu mets dans la cheminée ?
— Non, ce sont les pantoufles de papa... elles peuvent contenir davantage.



— Mais, papa... on parle toujours du Père Noël... pourquoi qu'on ne parle jamais de ses enfants, ni de sa femme ?



— Ça n'empêche pas que le réveillon de Noël était bien plus beau sous l'Empire... d'abord, j'avais des dents.



— Laissez... les plaisanteries sur Noël sont vieilles comme le monde.
— N'exagérez pas... elles ont à peine 1928 ans.



— Que désirent manger Monsieur et Madame pour le réveillon ?
— Eh bien, voilà... nous ne voudrions pas manger pour plus de 100 à 150 francs par tête.


la Marquise de Sévigné examinant les antiphonaires de l'Abbaye de Clairvaux
songe que ces feuillets décoreront un jour d'archaïques coffrets à bonbons
Sévigné
Paris
Friandises
LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ
ENCLOT CETTE ANNÉE SES SUBLIMES FRIANDISES
EN DES COFFRETS ORNÉS AINSI QUE VIEUX MISSELS
TRÈS GRAND CHOIX EN TOUTES SES SUCCURSALES &
11, BOULEVARD DE LA MADELEINE
PARIS

LE MENU DU RÉVEILLON, par Henriot.



— Voilà six mois que je suis au régime... salades cuites et épinards ! Le docteur m'a permis un extra le soir du réveillon, je veux un menu en conséquence.



Une douzaine d'huîtres pour chacun, après une simple poule au pot.



— Que penserais-tu d'un homard au porto... flanqué de son épouse la langouste ?
— La langouste n'est pas la femme du homard.
— Tant pis. Il y a des unions plus mal assorties.



— Le lièvre à la royale me semble indiqué : je connais une recette qui vient de Bergerac.



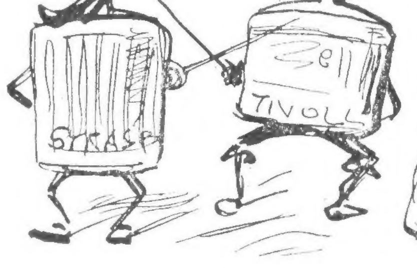
— Il y a des plats de rigueur, oie, saucisses et boudin.
— D'accord... leur présence est obligatoire.



— Je ne crois pas qu'un cuissot de sanglier, précédant la dinde truffée...
— Tu as oublié les perdreaux ?
— Ainsi que les cailles et les grives, c'est exact.



Une pyramide de truffes, ces diamants noirs du Périgord.



Après quoi, un match... un pâté de foie gras d'Alsace avec un pâté de foie de canard toulousain.



Je passe rapidement sur les cornets de jambon, avec la salade, quelques légumes... comme glace une banquise tutti frutti.



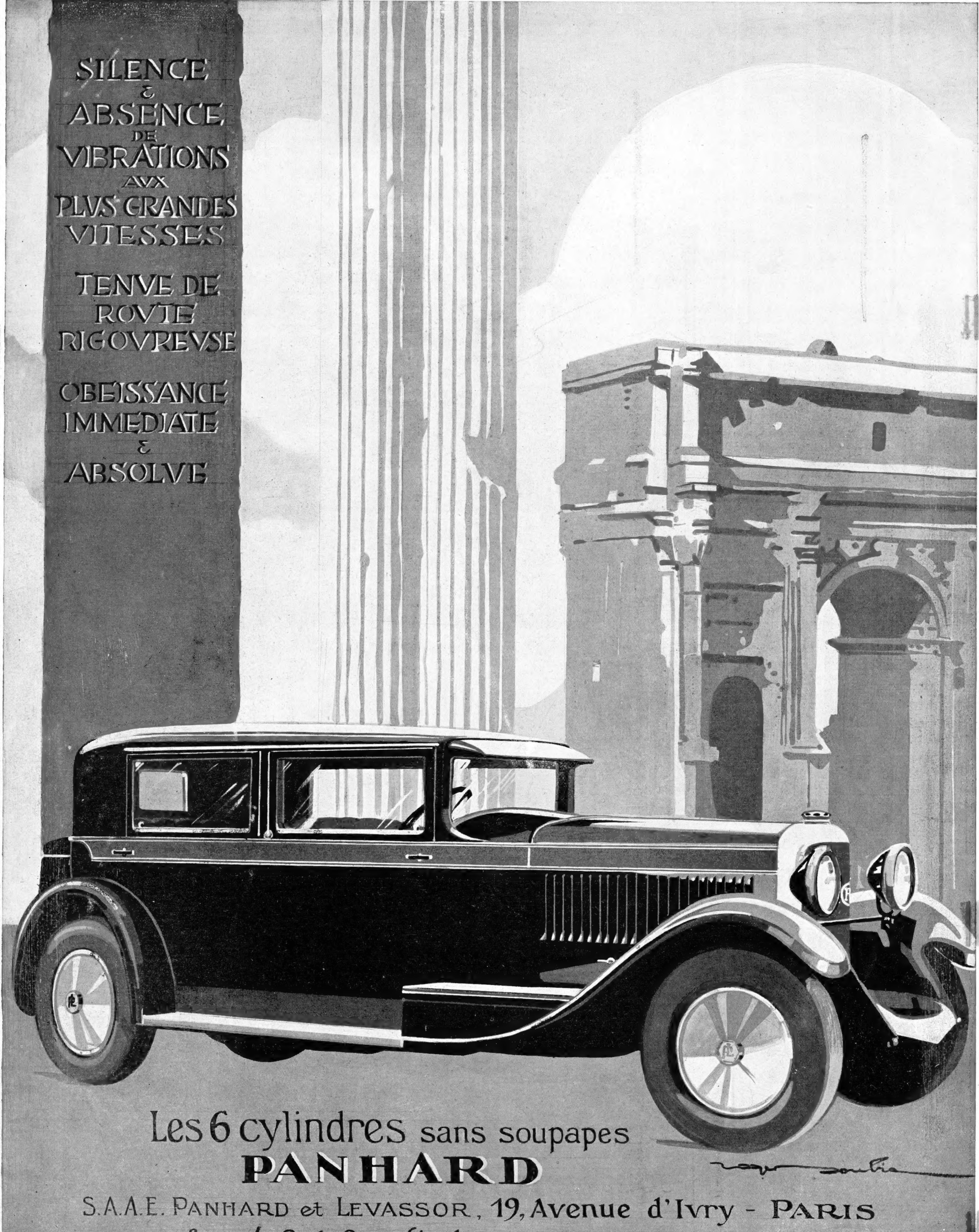
— Desserts, fruits, gâteaux, et vins en conséquence... champagne, bordeaux, bourgogne, café, grandes liqueurs de France, etc.



— Je ne pense pas qu'il manque quelque chose ?
— Si...
— Quoi ?
— Douze estomacs.

Directeur : RENÉ BASCHET. — Imp. de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : TH. HUCK.


SOUS-VÊTEMENTS ET PANTOUFLES
DU DOCTEUR RASUREL


SILENCE
&
ABSENCE
DE
VIBRATIONS
AUX
PLUS GRANDES
VITESSES
TENUE DE
ROUTE
RIGOUREUSE
OBEISSANCE
IMMEDIATE
&
ABSOLUE
Les 6 cylindres sans soupapes
PANHARD
S.A.A.E. PANHARD et LEVASSOR, 19, Avenue d'Ivry - PARIS
Ses 4, 6 et 8 cylindres sans soupapes


LE PÉTROLE
HAHN
ARRÊTE LA CHUTE DES CHEVE
Création Sté Gle de Presse et d'Editions.
HACHARD & Cie

VOISIN

TOUJOURS DÉTENTEUR DES 18 RECORDS DU MONDE LES PLUS PROBANTS

LIVRE DÈS MAINTENANT

SA 13 CV

NOUVELLE 13 SPORT

SIX CYLINDRES

COUVRANT 120 Kms DANS L'HEURE, DÉPART ARRÊTÉ A MONTLHÉRY

SA 13 CV

13 NORMALE

SIX CYLINDRES

(ANCIENNE DÉNOMINATION 14 CV)

A PARTIR DU PRIX DE 69.500 FRANCS EN CONDUITE INTÉRIEURE RIGIDE MANESSIUS A 4-5 PLACES

SA 24 CV

SIX CYLINDRES

NTIENT TOUTES LES QUALITÉS DES VOITURES DE DEMAIN

•

3 CHAMPS-ÉLYSÉES PARIS

AVIONS VOISIN


COLLATION
BEURRÉ NANTAIS
LU
LU PETIT-BEURRE NANTES
BEURRÉ NANTAIS
COLLATION
PETIT BEURRE
·LU·LU·
·NANTES·
UTILE NANTES
BINIOU
LU MIARKA LU
PAILLE D'OR
LEFEVRE UTILE
MUSCADET
GRILLÉ NANTAIS
GAUFRETTE VANILLE LU
CINGALAIS
ICEBERG
OFFICIEL
SILLON D'OR
SPÉCIALITÉS BISCUITS LU
LEFÈVRE-UTILE A NANTES

LES CROQUIS DE LA SEMAINE, par Henriot.



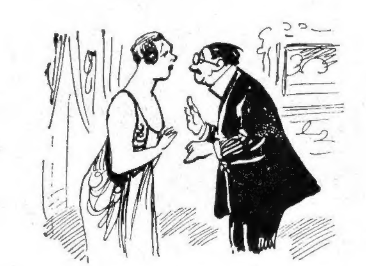
— Puis-je enfreindre le régime et réveillonner, docteur ?
— Oui, mais la présence d'un médecin est indispensable : il sera prudent de m'inviter.



— Si tu es bien sage jusqu'à Noël le petit Jésus t'apportera sûrement quelque chose...
— C'est encore loin, Noël... Est-ce qu'après je pourrai ne plus être sage ?



— Qu'est-ce que tu voudrais qu'il t'apporte, maman, le petit Jésus ?
— Une cuisinière et un appartement...
— Jamais ça ne pourrait passer par la cheminée !



— Tu m'avais bien promis un collier de perles pour mon petit Noël...
— Oui, mais j'ai réfléchi... je veux t'éviter la visite habituelle de cambrioleurs...



— Noël ! Ce jour-là tous les peuples sont frères... tout le monde se donne le baiser de paix.
— Malheureusement, ce n'est qu'un jour par an.



En poudre, en extrait ou en lotion "RÊVE D'OR" embellit la vie, et rend les femmes jolies et toujours plus séduisantes.

L.T. PIVER
PARIS

Rêve d'or
L.T. PIVER
PARIS



Les produits Heudebert ont fait la conquête du monde

aah

JADIS, la conquête du monde fut faite par de hardis navigateurs. Les Phéniciens, dans l'antiquité, découvrirent toutes les côtes de la Méditerranée. Ils franchirent même le détroit de Gibraltar qui, sous le nom de Colonnes d'Hercule, était considéré comme la limite du monde. Ils remontèrent le long de la péninsule Ibérique et gagnèrent les côtes de France, puis celles d'Angleterre et d'Ecosse. Aux temps modernes, ce furent les Vénitiens et les Gênois qui, ayant perfectionné la navigation à voile et s'aidant de la boussole, sillonnèrent les mers à la recherche de terres inconnues. Christophe Colomb, Vasco de Gama, Magellan découvrirent des continents nouveaux. La fameuse route des Epices était parcourue par des milliers de vaisseaux toujours en quête de pays à découvrir. Et c'est ainsi que peu à peu il n'y eut plus au monde une île, et jusqu'à un désert glacé qui fussent demeurés ignorés.

AUJOURD'HUI, une autre conquête du monde s'effectue lentement, mais chaque jour et ce sont les industriels qui se sont assigné la tâche de la réaliser. Comme autrefois parmi les navigateurs il existe, entre les industriels de toutes les nations, une ardente émulation. Ils rivalisent entre eux par la valeur de leurs produits, par le perfectionnement de leur outillage, par leurs méthodes de diffusion. Ils s'efforcent d'être les premiers à fournir les pays les plus lointains de leurs marchandises dont ils cherchent à augmenter sans cesse la consommation en améliorant la qualité. Après avoir conquis la clientèle de son pays d'origine, l'industriel veut s'attirer celle des pays voisins, puis celle de pays plus éloignés. Peu à peu ses exportations s'étendent aux rivages des deux hémisphères. Une nouvelle conquête du monde a été faite, réalisée cette fois par le génie du travail.



LES **ÉTABLISSEMENTS HEUDEBERT,** de Nanterre (France), fournissent au monde entier leurs produits alimentaires et de régime dont les Médecins ont fait la base des traitements de l'obésité, du diabète, de l'urémie, de l'albuminurie, des dyspepsies et de l'alimentation variée des enfants. Aussi est-il de votre intérêt de demander aujourd'hui même aux Établissements

Heudebert

Nanterre (France), leur catalogue franco et gratuit.

Publicité Médica.



PARFUM

isabey

26, FAUBOURG St HONORÉ PARIS

R. LANG



Les Automobiles CHENARD & WALCKER, dont la construction est réputée pour ses exceptionnelles qualités d'endurance, de vitesse et d'élégance, présentent pour 1929 une gamme étendue de modèles très soignés pouvant satisfaire à toutes les demandes.

Réalisations parfaites de la voiture économique, les 7 CV et 9 CV conservent la formule 4 cylindres, de même que la 10 CV qui est le type classique de la voiture moderne.

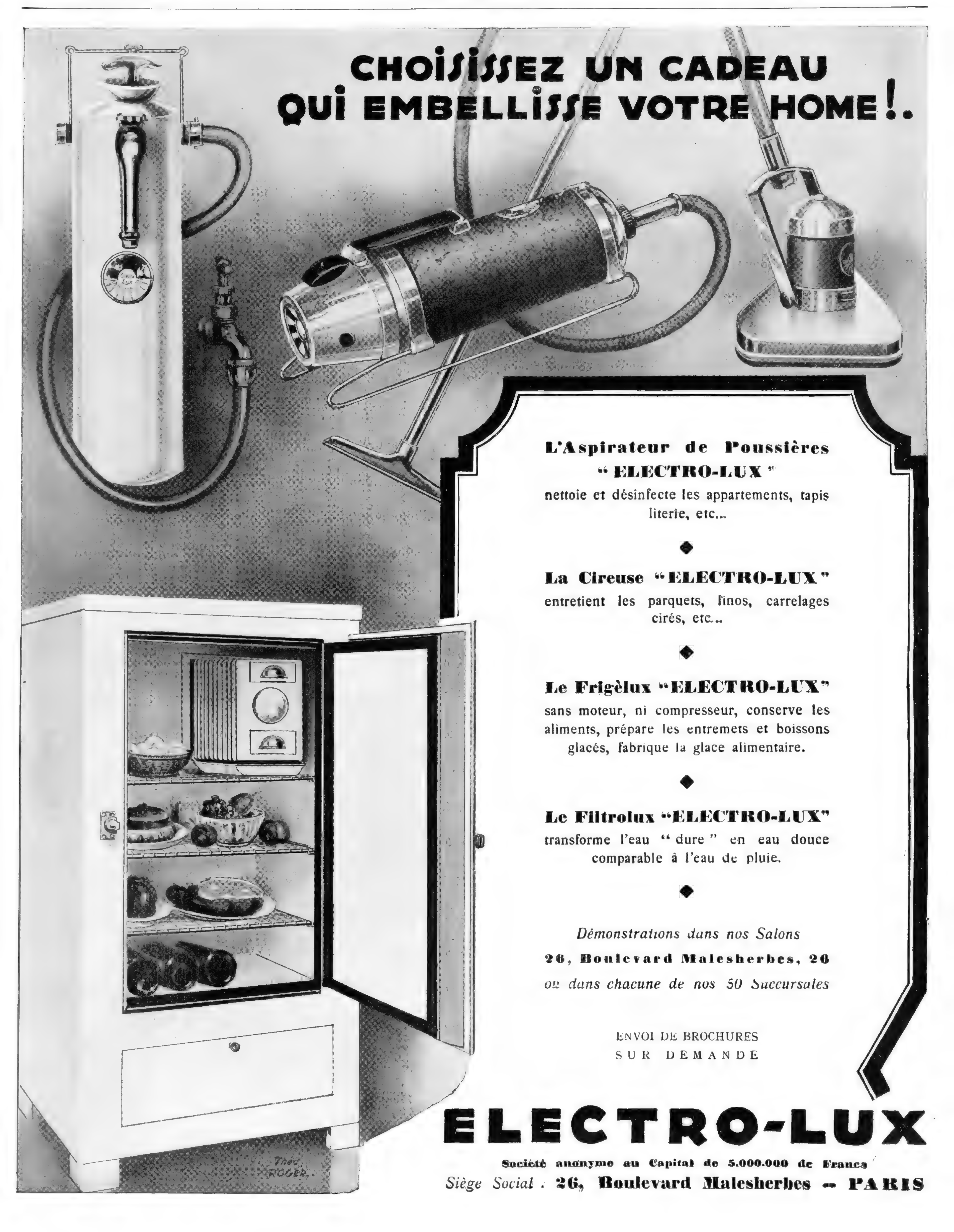
Les 14 CV et 16 CV 6 cyl. sont au contraire des voitures de luxe dotées des derniers perfectionnements de la technique automobile. Une 1500 cm3 sport surbaissée complète la série et la ligne audacieuse de sa carrosserie enveloppante est d'un heureux modernisme.

Les différents types de carrosseries CHENARD & WALCKER sont tous d'une parfaite élégance et rien n'y a été négligé pour assurer le plus grand confort.

CATALOGUE SUR DEMANDE

Automobiles CHENARD & WALCKER
Société Anonyme au Capital de 44.275.000 Frs.
Siège Social et Usines :
Rue du Moulin-de-la-Tour à Gennevilliers (Seine).
Magasins d'Exposition et de Vente :
27, Boulevard des Italiens
et 74, Avenue des Champs-Élysées, Paris.

PUYBELLE N° 62.


CHOISISSEZ UN CADEAU
QUI EMBELLISSE VOTRE HOME !.
L'Aspirateur de Poussières
" ELECTRO-LUX "
nettoie et désinfecte les appartements, tapis literie, etc...
La Cireuse "ELECTRO-LUX"
entretient les parquets, linos, carrelages cirés, etc...
Le Frigèlux "ELECTRO-LUX"
sans moteur, ni compresseur, conserve les aliments, prépare les entremets et boissons glacés, fabrique la glace alimentaire.
Le Filtrolux "ELECTRO-LUX"
transforme l'eau " dure " en eau douce comparable à l'eau de pluie.
Démonstrations dans nos Salons
26, Boulevard Malesherbes, 26
ou dans chacune de nos 50 Succursales
ENVOI DE BROCHURES
SUR DEMANDE
ELECTRO-LUX
Société anonyme au Capital de 5.000.000 de Francs
Siège Social : 26, Boulevard Malesherbes -- PARIS
Théo ROGER.



89, Rue des Petits-Champs. Paris

TÉLÉPHONE : CENTRAL 31-64 ET 44-49

MAISON À BRUXELLES : 114 RUE ROYALE



GRAND PRIX AUX ARTS DÉCORATIFS
LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE

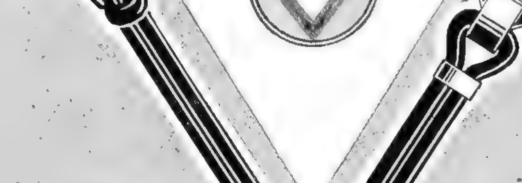
MAISON FONDÉE EN 1797



Vous méditez d'offrir un cadeau... Un cadeau qu'"il" ou "elle" "remisera" dans un coin, une fois faite la surprise ?... Non pas, mais un cadeau qui demeure là toujours présent, vous associant toujours à "ses" moindres minutes, un cadeau qui les dicte même, ces minutes... Mais oui, offrez une montre-bracelet : à chaque heure du jour, c'est votre souvenir qu'on y lira, et très tendrement... si vous savez choisir bien sûr... et vous saurez, car quel choix feriez-vous sinon celui de







6942

LES PILIERS DU PROGRÈS

Peut-on dire que le crayon est un objet sans valeur ?

Peut-on dire qu'il ne joue pas un rôle important dans l'existence des peuples ?

Les Arts, l'Industrie et le Commerce, qui constituent les éléments essentiels de l'activité humaine, auraient-ils leur raison d'être sans le crayon ?

Peut-on imaginer le Progrès sans lui ? Non !... il est à sa base, puisqu'il permet de fixer la pensée.

Si le fait est exact pour le crayon en général, comment pourrait-il en être autrement pour le

KOH-I-NOOR

dont les qualités incomparables ont su conquérir le monde entier.

Il est un des

PILIERS DE NOTRE CIVILISATION

L&C HARDTMUTH "KOH-I-NOOR"



Studio G.-L. Manuel Frères — l'Atelier Marcel Arthaud

L'ŒUVRE CELÈBRE DE G. BIZET COMPLÈTE EN 15 DISQUES
ENREGISTREMENT ELECTRIQUE
INTERPRÉTÉE PAR
Mmes VISCONTI. NESPOULOUS. VAVON. BERNADET
Mrs GEORGES THILL. GUENOT. ROUSSEL. MATHYL
ET LES CHŒURS DE L'OPÉRA COMIQUE SOUS LA DIRECTION DE Mr ÉLIE COHEN

Columbia ♫

PHONOS & DISQUES EN VENTE PARTOUT

AGENTS GÉNÉRAUX: 94 RUE D'ANGOULEME - PARIS _ COUESNON & Cie _ SOCté EN COMte PAR ACTIONS AU CAPITAL DE 10.000.000 DE FRANCS

BELGIQUE: V. STAELENS. 50 RUE PHILIPPE DE CHAMPAGNE BRUXELLES

SUISSE: KAUFMANN 12 · THEATERSTRASSE ZURICH

EGYPTE: TZOULAQUIS. 3 RUE DE L'ÉGLISE GRECQUE. ALEXANDRIE


CADEAUX
A
LA
GRANDE
MAISON
DE BLANC
Parfu
PLACE de l'OPERA
PARIS
TOLMER


Noël !
La surprise de minuit.
Dédaignant les flèches de son carquois et de la tradition faisant fi, l'Amour, éternel vainqueur à nos yeux émerveillés, brandit l'arme moderne : un flacon de " 4711 ".
Gloire à vous, Eau Merveilleuse ; vous avez à jamais séduit nos cœurs.
Captivants et subtils, vos effluves sont une caresse qui nous inonde de fraîcheur, avive la lucidité de notre esprit. A votre source, où bouillonnent tant de forces stimulantes, nous puisons vigueur et souplesse qui donnent un tel attrait à notre beauté, la rendent irrésistible.
Ses précieuses vertus font de la " 4711 " le cadeau que vous voudriez recevoir : c'est celui que l'on attend de vous.
La Marque déposée " 4711 " sur Etiquette Bleu-Or garantit l'authenticité de la véritable " 4711 " Eau de Cologne.
Maison " 4711 " fondée en 1792.
Agent général pour la France : L. DECEUNINCK, 85, Quai d'Asnières, 85 — ASNIÈRES (Seine).
D'EAU DE COLOGNE
N°4711.
aus der Eau de Cologne & Parfumerie Fabrik "GLOCKENGASSE N°4711" KÖLN
N°4711.
Eau de Cologne



L I N C O

POURVU qu'il y ait une route, il n'y a pas d'altitude que n'atteigne une Lincoln dans un élan magnifique, sans essoufflement ni cahots.

Il n'y a pas de pente, non plus, qu'elle ne puisse descendre, grâce à ses 6 freins, avec une sûreté et une sécurité absolues.

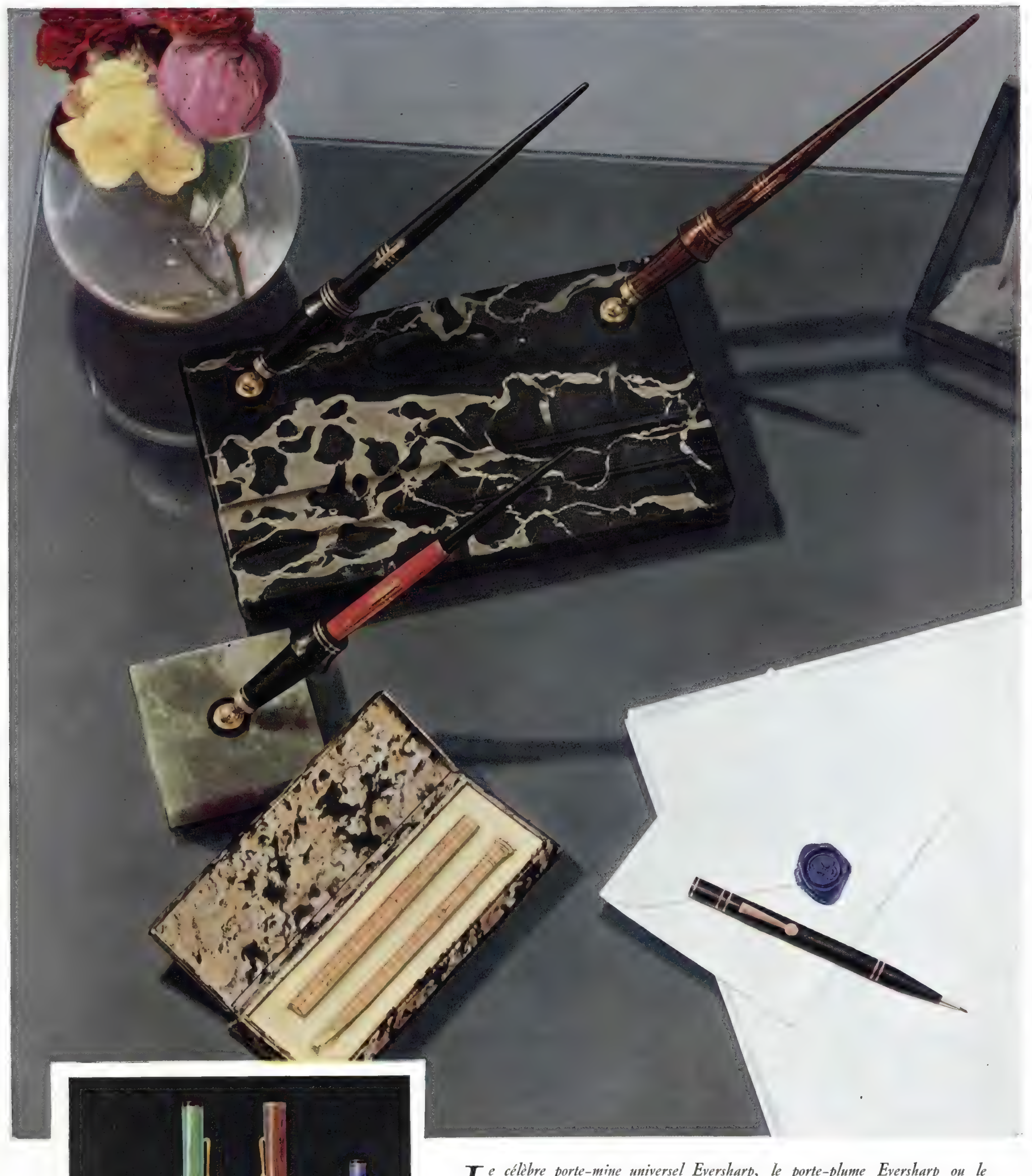
Quelles que soient les difficultés du chemin, la nature du terrain, pierres, boue, neige, la raideur des côtes, la Lincoln vous mène au but.

C'est la voiture des longues étapes, des rudes randonnées, qu'elle accomplit sans que le merveilleux confort qu'on y éprouve ait subi, à aucun moment, la moindre atteinte.

Puissance, équilibre, résistance inégalés, tout vient de là.

AUTOMOBILES LINCOLN
(Automobiles Ford S. A.)
225, Quai Aulagnier, Asnières (Seine)




UN CATALOGUE IMPRIMÉ PAR
DRAEGER FRÈRES SERA POUR VOUS
MONSIEUR UN MERVEILLEUX
AMBASSADEUR


HUNTLEY
READING & LONDON
HUNTLEY & PALMERS
BISCUITS

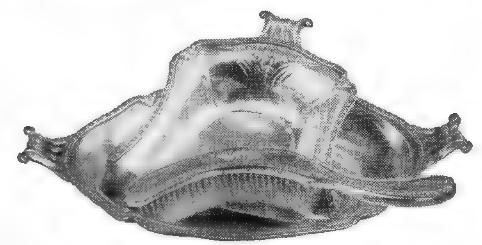
NOUS ACCORDONS, SUR NOS TARIFS COUVERTS ET COUTELLERIE SEULEMENT, UNE REMISE DE 15 % SUR TOUT ACHAT ; 20 % SUR 600 FR., 25 % SUR 1.000 FR. ET 30 % SUR 2.000 FR.

MAISON FONDÉE EN 1909

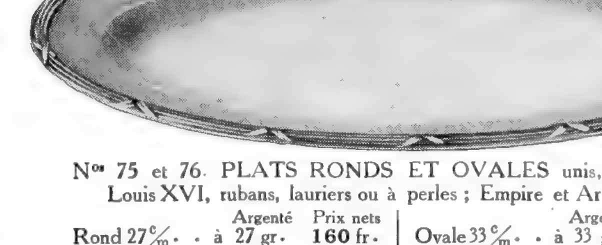
MAISON DE GROS
132, rue de Turenne
PARIS (3e)
Téléphone : Archives 69-41
Sauf Dimanches et Fêtes.

L'ORFÈVRERIE PERRIN

MAISON DE DÉTAIL
27, bd Poissonnière
PARIS (2e)
Téléphone : Richelieu 86-82
OUVERTE tous les jours.



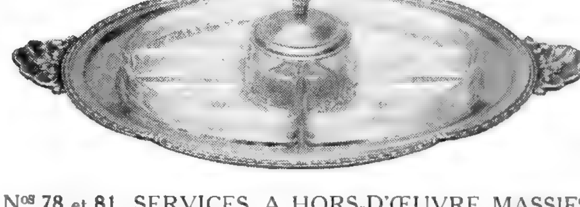
Nos 71 et 72. SERVICES A PAIN MASSIFS, Louis XIV ; Louis XVI ; Empire et Art nouveau.
Les 3 pièces argentées à 36 grammes.. .. net **300 fr.**
No 70. SERVICE A PAIN LÉGER, Louis XVI.
Les 3 pièces argentées à 24 grammes.. .. net **175 fr.**



Nos 75 et 76. PLATS RONDS ET OVALES unis, Louis XIV ; Louis XVI, rubans, lauriers ou à perles ; Empire et Art nouveau.

		Argenté	Prix nets			Argenté	Prix nets
Rond	27 c/m	à 27 gr.	160 fr.	Ovale	33 c/m	à 33 gr.	210 fr.
—	30 c/m	à 30 gr.	190 fr.	—	38 c/m	à 38 gr.	240 fr.
—	33 c/m	à 33 gr.	220 fr.	—	41 c/m	à 41 gr.	270 fr.
—	35 c/m	à 35 gr.	250 fr.	—	45 c/m	à 45 gr.	320 fr.

Ces plats se font en toutes autres dimensions à raison de **7 fr. 50** le c/m.



Nos 78 et 81. SERVICES A HORS-D'ŒUVRE MASSIFS, Louis XIV ; Louis XVI ; Empire et Art nouveau.
A 4 compartiments, argentés à 24 grammes .. net **200 fr.**
5 — — 36 — .. .. **300 fr.**
Ces services se font ronds ou ovales et peuvent, étant livrés avec ou sans anses, être utilisés comme plats.

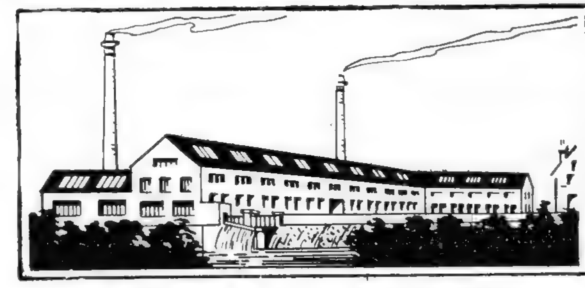
No 1 No 2 No 4 No 8 No 9 No 6

No 1. Baguette unie. — No 2. Filets. — No 4. Art nouveau.
No 8. Filets rubans. — No 9. Filets lauriers. — No 6. Art nouveau.

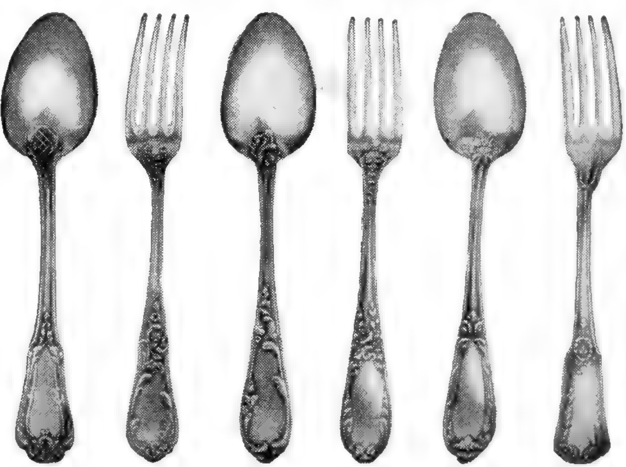
Demandez nos COUVERTS, COUTELLERIE et ORFÈVRERIE ARGENTÉS,



poinçonnés à notre Marque Déposée avec charges d'argent garanties sur factures.



ADRESSER TOUTE LA CORRESPONDANCE :
ORFÈVRERIE PERRIN
USINE DE L'ESPÉRANCE, A VILLIERS-LE-MORHIER (EURE-&-LOIR)



No 13 No 14 No 15 No 16 No 17 No 21

No 13. Louis XIV. — No 14. Louis XV. — No 15. Louis XV.
No 16. Louis XVI. — No 17. Louis XVI. — No 21. Empire.

LE SECRET DE NOS PRIX. — Produisant nous-mêmes, intéressant notre personnel à notre Industrie, nous réduisons, par une Fabrication et une Vente intensives, nos prix de revient, nos Frais généraux, puis notre Bénéfice net au strict minimum. Nous nous assurons ainsi un chiffre d'affaires en progression constante, qui s'accentue chaque année, grâce à la qualité de nos articles, dont nous avons augmenté sensiblement les charges d'Argent, telle notre *qualité extra pure, 120 Grammes garantie 25 ans*, qui constitue une acquisition de *premier ordre*. A tel point qu'aucune Maison ne peut rivaliser avec nous, et nous pouvons dire, en toute sincérité : Les COUVERTS, la COUTELLERIE et l'ORFÈVRERIE PERRIN, argentés par des procédés modernes, déposant sur tous nos Articles de l'Argent qui, traité par l'électrolyse, est garanti chimiquement pur, remplacent, avec notre garantie de 25 ans, très avantageusement l'*Argent*.

TARIF, au DÉTAIL, avec REMISES, de nos Couverts, Coutellerie, etc., Argentés sur Métal Extra-blanc.

QUANTITÉ	DESIGNATION ET COMPOSITION DE NOS MÉNAGERES ET DE NOS COFFRES (*Sur le modèle No 1, Remise supplém. de 5 %*).		NOS 4 MODÈLES — No 1. — Baguette unie. No 2. — à Filets. No 3. — Contours violon. No 4. — Art nouveau. DANS ÉCRINS RICHES — ARGENT OXYDÉ, MAT OU BRILLANT				NOS 5 MODÈLES — Nos 5 et 6. Art nouveau. No 8. Filets et Rubans. No 9. Filets et Lauriers. N 10. Chrysanthèmes. DANS ÉCRINS RICHES — ARGENT OXYDÉ, MAT OU BRILLANT				NOS 8 MODÈLES — 2 Louis XIV, 2 Louis XV, 2 Louis XVI et 2 Empire. Nos 11 à 21. DANS ÉCRINS RICHES — ARGENT OXYDÉ, MAT OU BRILLANT			
			1re Qualité, garantie 12 ans.		Qualité Extra, garantie 25 ans.		1re Qualité, garantie 12 ans.		Qualité Extra, garantie 25 ans.		1re Qualité, garantie 12 ans.		Qualité Extra, garantie 25 ans.	
			grammes	prix en francs	grammes	prix en francs	grammes	prix en francs	grammes	prix en francs	grammes	prix en francs	grammes	prix en francs
12	COUVERTS de table	*24 pièces.*	84	315 »	120	390 »	84	360 »	120	440 »	84	390 »	120	475
12	CUILLERS à café	*12 —*	18	85 »	24	105 »	18	95 »	24	110 »	18	105 »	24	115 »
1	LOUCHE	*1 —*	10	75 »	12	80 »	10	85 »	12	90 »	10	95 »	12	100 »
	La MÉNAGÈRE de	*37 pièces.*	112	475 »	156	575 »	112	540 »	156	640 »	112	590 »	156	690 »
12	COUVERTS à dessert	*24 —*	60	265 »	72	285 »	60	300 »	72	320 »	60	325 »	72	345 »
1	CUILLER à ragoût	*1 —*	6	60 »	8	65 »	6	60 »	8	65 »	6	60 »	8	65 »
	En TROIS ÉCRINS . . . Les	*62 pièces.*	178	800 »	236	925 »	178	900 »	236	1.025 »	178	975 »	236	1.100 »
	En COFFRET CHÊNE . . . Les	*62 —*	—	1.000 »	—	1.125 »	—	1.100 »	—	1.225 »	—	1.175 »	—	1.300 »
	En remplaçant les 12 Couverts dessert par 24 Couteaux table et dessert, *en sus*	—	—	75 »	—	75 »	—	75 »	—	75 »	—	75 »	—	75 »
	Avec les 24 lames acier inoxydable, *en sus*	—	—	60 »	—	60 »	—	60 »	—	60 »	—	60 »	—	60 »
12	COUTEAUX de table	*12 pièces.*	24	190 »	24	190 »	24	200 »	24	200 »	24	210 »	24	210 »
12	— à dessert	*12 —*	18	180 »	18	180 »	18	190 »	18	190 »	18	200 »	18	200 »
1	SERVICE à salade	*2 —*	6	70 »	10	95 »	6	80 »	10	105 »	6	80 »	10	105 »
1	— à découper.	*2 —*	6	70 »	6	70 »	6	80 »	6	80 »	6	85 »	6	85 »
1	MANCHE à gigot.	*1 —*	3	45 »	3	45 »	3	50 »	3	50 »	3	50 »	3	50 »
1	PINCE à sucre grande.	*1 —*	3	45 »	3	45 »	3	50 »	3	50 »	3	50 »	3	50 »
	En CINQ ÉCRINS . . . . Les	*92 pièces.*	238	1.400 »	300	1.550 »	238	1.550 »	300	1.700 »	238	1.650 »	300	1.800 »
	En COFFRE CHÊNE à 3 compts. Les	*92 —*	—	1.600 »	—	1.750 »	—	1.750 »	—	1.900 »	—	1.850 »	—	2.000 »
	Avec les 25 lames acier inoxydable, *en sus*	—	—	75 »	—	75 »	—	75 »	—	75 »	—	75 »	—	75 »
12	COUVERTS à poisson	*24 pièces.*	60	325 »	72	350 »	60	350 »	72	375 »	60	375 »	72	400 »
1	SERVICE à poisson	*2 —*	10	100 »	10	100 »	10	110 »	10	110 »	10	120 »	10	120 »
	En COFFRE CHÊNE à 4 compts. Les	*118 pièces.*	308	2.150 »	382	2.350 »	308	2.300 »	382	2.500 »	308	2.450 »	382	2.650 »
	En COFFRE CHÊNE à 4 tiroirs, en sus	— —	—	300 »	—	300 »	—	300 »	—	300 »	—	300 »	—	300 »
	Avec les 25 lames acier inoxydable, *en sus*	—	—	75 »	—	75 »	—	75 »	—	75 »	—	75 »	—	75 »

Les services à salade, qualité extra, sont tout métal extra-blanc argentés à 10 gr., avec haut doré et avec haut corne 1er choix dans la 1re qualité, à 6 gr.
La Coutellerie métal argenté peut, et sans supplément, dans les Modèles nos 1 à 10, être remplacée par de la Coutellerie manches corne blonde 1er choix avec viroles assorties aux modèles.
De même, dans les Modèles 11 à 21, par de la Coutellerie 326 avec viroles et culots assortis. — *Notre Coutellerie avec lames acier garanties inoxydables en sus 30 fr. par douzaine.*
Réargenture et remise à neuf de Couverts et assimilés : le gramme déposé, 2 francs. — Orfèvrerie : le gramme déposé, 2 fr. 50.



No 2.
Le chiffre : 1 fr. 75 par pièce net.

Pour nettoyer nos Couverts et notre Orfèvrerie, employez notre
Poudre PERRIN
Prix de la boîte : petite 2 fr., moyenne 3 fr., grande 5 fr.

CADEAUX ET ACHATS UTILES

POUR MIEUX FAIRE CONNAITRE ET APPRÉCIER NOS ARTICLES
NOUS APPLIQUERONS, JUSQU'A NOUVEL ORDRE, LES PRIX EXCEPTIONNELS CI-DESSOUS, MAIS SANS REMISE

Nos COUVERTS de TABLE en ÉCRINS RICHES
Argentés à 84 grammes avec garantie de 12 ans
— 120 — — 25 —

		à 84 gr.	à 120 gr.
En no 1.	*Les 12 Couverts, net*	175 fr.	250 fr.
En no 2.	— —	200 fr.	275 fr.
En nos 6, 9 et 10.	— —	230 fr.	310 fr.
En nos 13, 14, 15, 16, 17 et 21	— —	260 fr.	340 fr.

Nos MÉNAGÈRES de 37 PIÈCES en ÉCRINS RICHES
Argentées à 112 grammes avec garantie de 12 ans
— 156 — — 25 —

		à 112 gr.	à 156 gr.
En no 1..	*Les 37 Pièces, net*	300 fr.	390 fr.
En no 2..	— —	325 fr.	415 fr.
En nos 6, 9 et 10.	— —	360 fr.	450 fr.
En nos 13, 14, 15, 16, 17 et 21	— —	390 fr.	480 fr.

No 3.
Le chiffre : 2 francs par pièce net.

Pour nettoyer nos Couverts et notre Orfèvrerie, employez notre
Poudre PERRIN
Prix de la boîte : petite 2 fr., moyenne 3 fr., grande 5 fr.

Les autres Articles à notre Tarif ci-dessus avec remises annoncées. — Une jolie surprise sera jointe à toute Ménagère ou achat de 500 francs.

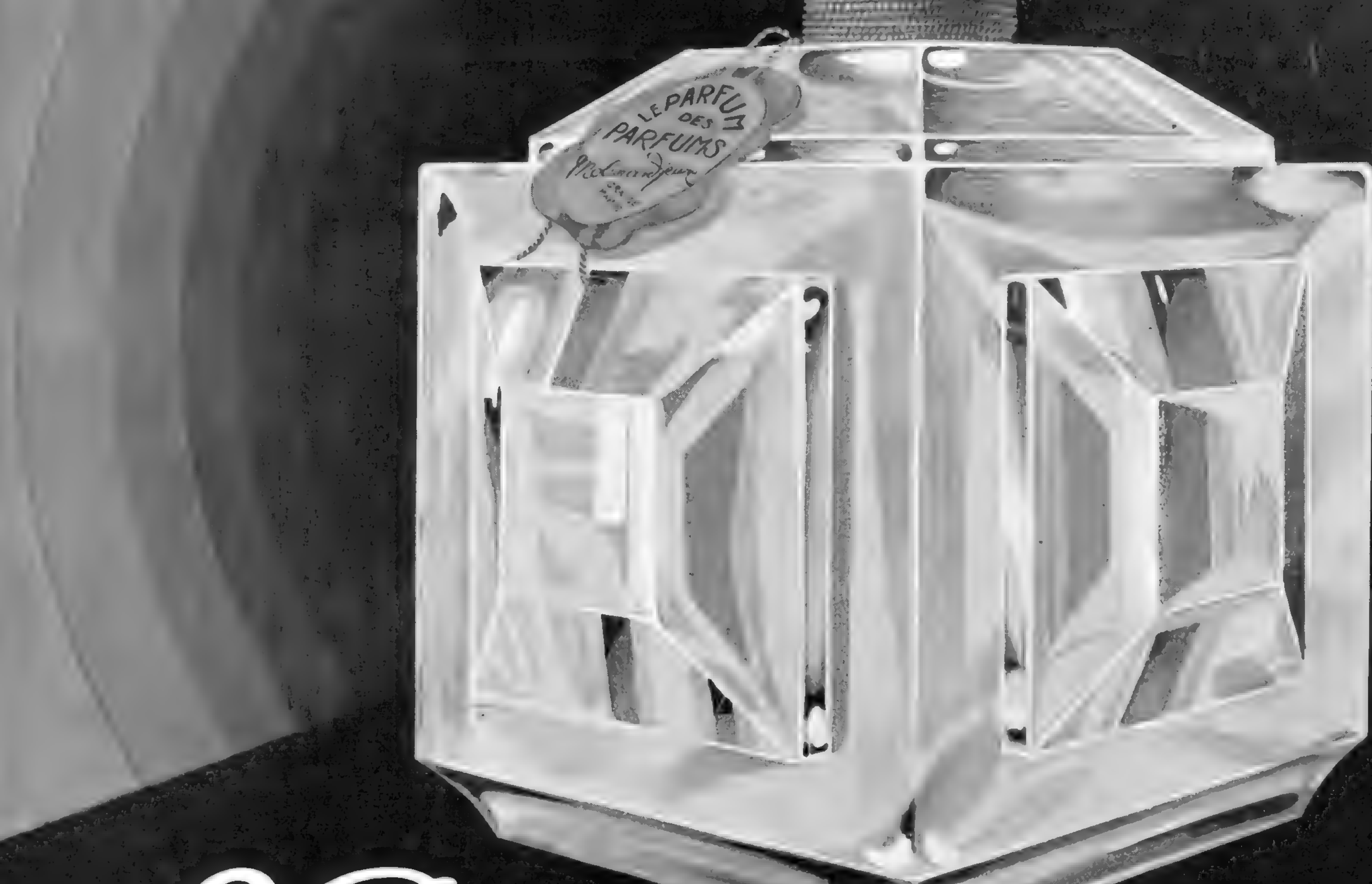
Tous nos articles sont expédiés en postaux recommandés dès la réception du montant de la commande et, en ce cas seulement, franco de port et d'emballage par commande de 300 fr au moins pour la France, de 500 fr. pour l'Algérie, le Maroc et la Tunisie et de 1.000 fr. pour nos colonies, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg, l'Italie, la Suisse, l'Espagne et le Portugal, sinon contre remboursement, avec supplément du port et des frais ; sauf pour l'étranger, envoi sur chèque seulement.

DEMANDEZ NOTRE TARIF GÉNÉRAL No 12. — *En cas de gravure, prière de joindre à la commande la moitié de son montant : délai 8 jours.* — COMPTE CHÈQUES POSTAUX : PARIS 389-73.

SEULE MAISON QUI, MALGRÉ SES PRIX, GARANTIT 25 ANS L'ARGENT DÉPOSÉ SUR SA QUALITÉ EXTRA 120 GRAMMES

EN VOUS ADRESSANT DIRECTEMENT A NOTRE USINE VOUS ÉCONOMISEZ DE 20 A 40 % SUR VOS ACHATS. — CONSULTEZ NOS REMISES DE 15 A 30 % ET NOS PRIX EXCEPTIONNELS RÉCLAME

LES COUVERTS, LA COUTELLERIE ET L'ORFÈVRERIE PERRIN SONT TOUJOURS LES MEILLEURS TOUT EN RESTANT LES MEILLEUR MARCHÉ. — EN PAYANT PLUS CHER VOUS FAVORISEZ LA HAUSSE



Le Parfum des Parfums

DE MOLINARD JEUNE

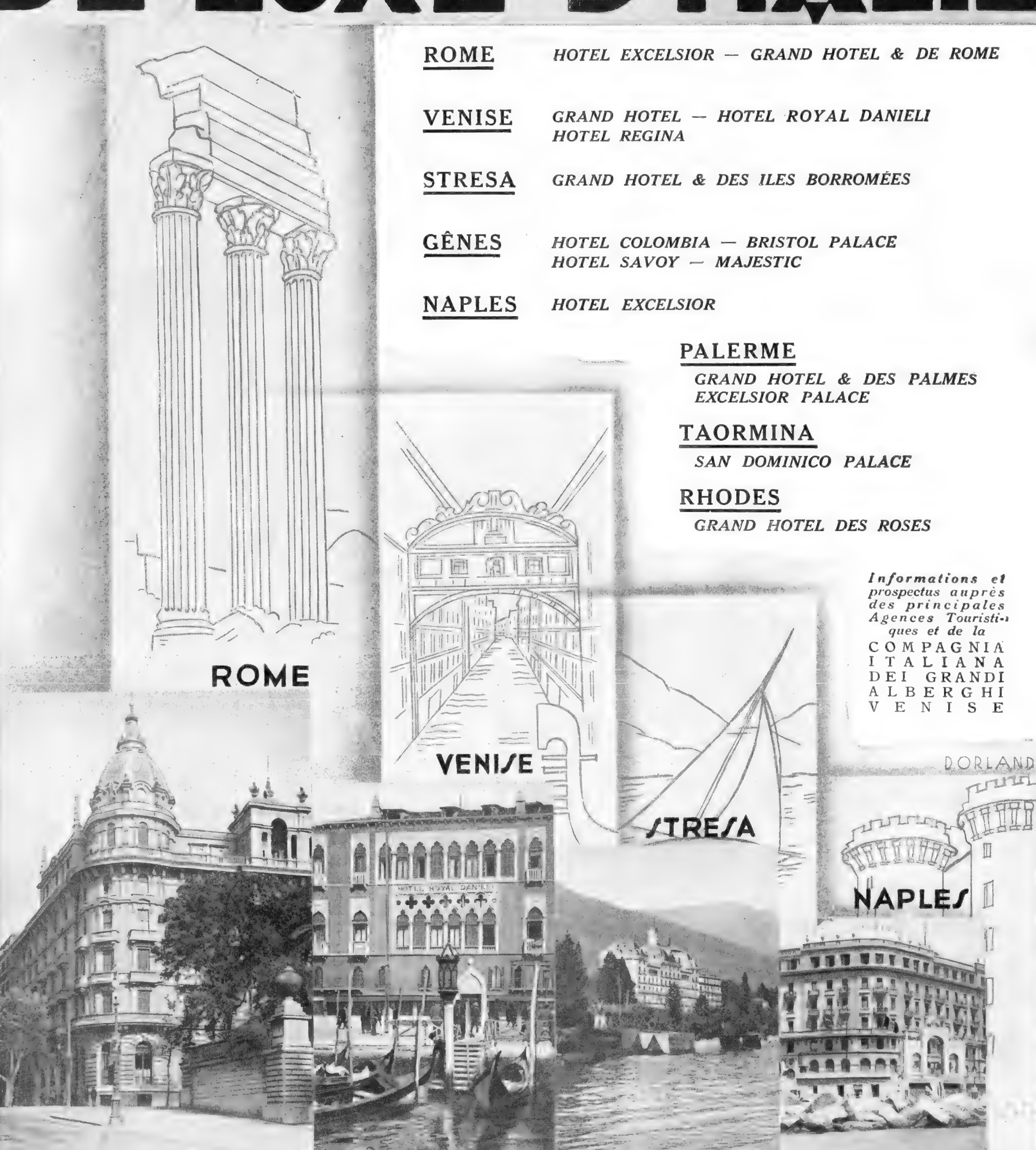
GRASSE
PARIS

LE GRAND MODÈLE	2200
LE ½	1350
LE ¼	750
LE ⅛	400

LE MEILLEUR DES PARFUMS DANS LE PLUS BEAU DES FLACONS

SA MAISON A PARIS
10, RUE DE LA BOURSE
SON USINE DANS LES FLEURS
À GRASSE, (A·M)

LES HOTELS DE LUXE D'ITALIE



en 1928 Mobiloil triomphe . . .

sur avion

Traversée de l'Atlantique par **Miss Earhart.**

Paris-Alger sans escale par **Detroyat** sur monoplan Avimeta, moteur **Hispano-Wright** 200 CV.

Raid **Petit Parisien-Paramount** Paris-Le Cap-Paris, par les aviateurs Mauler et Baud, sur biplan **Caudron,** moteur **Salmson** 120 CV.

Record du monde de durée (catégorie des avions légers) par **Finat** sur monoplan Caudron, moteur **Salmson** 40 CV.

Concours international des Avions légers à **Orly:** 1er, Lusser sur monoplan Klemm, moteur **Salmson.**

sur auto

Raid du Cap à Londres par Bouwer sur **Chrysler.**

Raid Kinshassa à Bruxelles : Lt Roger sur voiture **F.N.**

Cinq grandes traversées de la France en cinq jours consécutifs par M. Pierre Delage sur **Delage** 14 CV.

Tour du monde de M. Jelinsky sur voiture **Buick.**

Raid Birmingham-Téhéran-Le Caire par M. Williams sur voiture **Austin,** avec une régularité parfaite.

Raid de Saïgon à Paris par le professeur Laubinet sur voiture **Fiat.**

sur moto

Péan et Laurent sur **Peugeot** accomplissent Paris-Nice sans pénalisation ainsi que Douet et Mercier sur **Automoto** et Druz sur **Lucifer** qui triomphe aussi dans le Bol d'Or.

Dans le Tourist Trophy, le Circuit des Vosges et Paris-les Pyrénées-Paris. les motos **Peugeot** triomphent.

Sur **Gnome et Rhône** 500 cm³, Bernard est champion

Record des double 12 heures par **Talbot** à Brooklands.

Au Circuit des Vosges Douet et Mercier sur **Automoto** sont premiers de leur catégorie.



LES USINES CITROEN RECOMMANDENT EXCLUSIVEMENT L'EMPLOI DE MOBILOIL

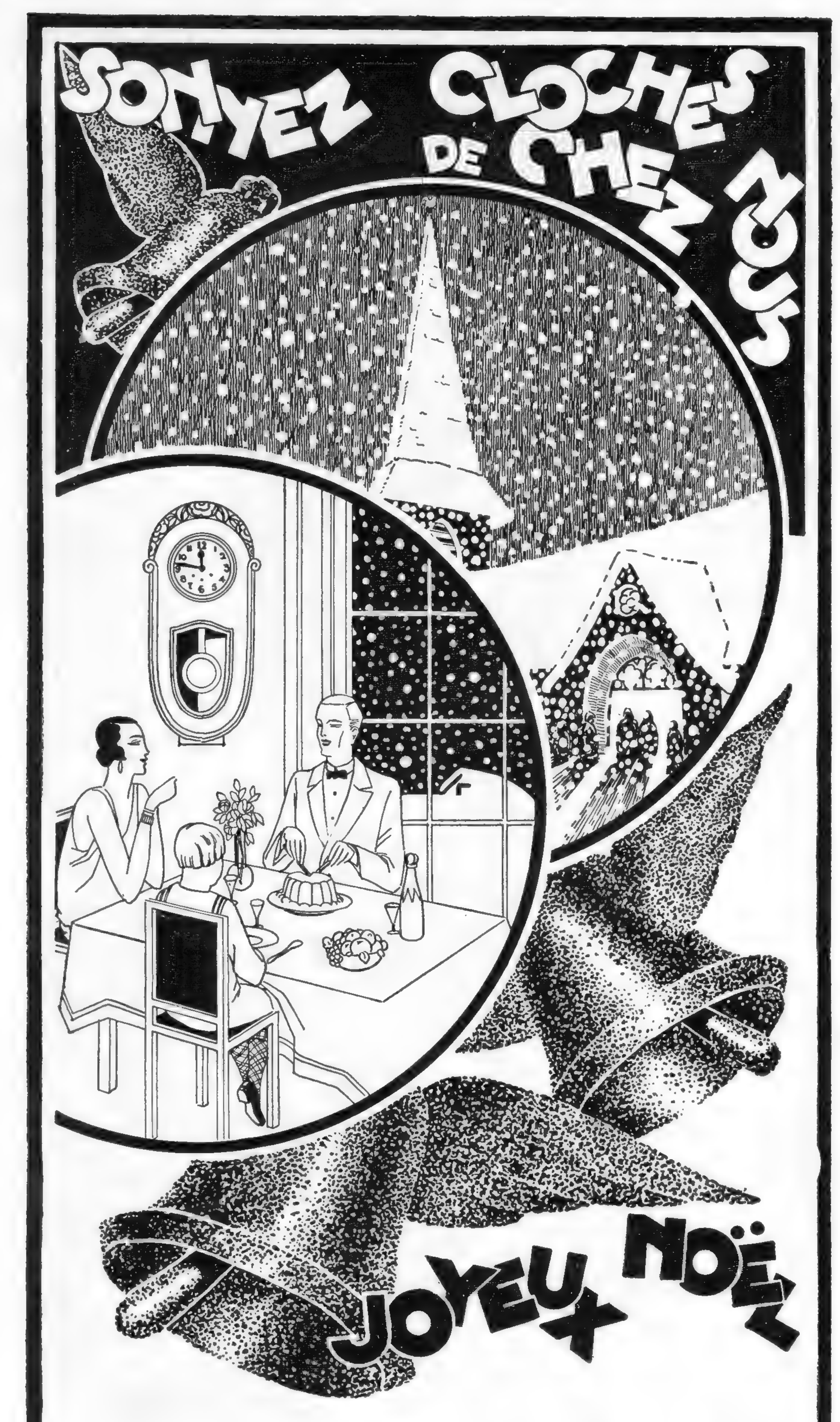
Mobiloil

VACUUM OIL COMPANY S.A.F. - 46, Rue de Courcelles, PARIS

SAVON YARDLEY
A LA LAVANDE
Le Savon des Elegantes



Vendu par les meilleurs Parfumeurs, Coiffeurs, Magasins et par VIVILLE-YARDLEY, 24, Avenue de l'Opéra, Paris.



composé sur un air de vieilles cloches de France...
remarquable par sa douceur et sa simplicité

LE CARILLON DE FONTENAY

MON BEAU CARILLON DE FRANCE

allez l'entendre chez votre horloger-bijoutier

FABRICATION FRANÇAISE

"SWAN"

ETRENNES

Garantie illimitée de bonne écriture, et d'étanchéité. — Jamais de fuite.

Le porte-plume "SWAN" en usage dans le monde entier, réunit toutes les qualités nécessaires pour un porte-plume parfait : bonne fabrication, élégance, fonctionnement irréprochable.

Remplissage automatique à partir de. **85** fr.
Même modèle, plus mince à partir de. **75** fr.
Modèles de luxe en couleurs, à part. de. **170** fr.
"ETERNAL" en noir, rouge ou marbré, **inusable** à partir de . . . . **225** fr.

LES PORTE-PLUME

"SWAN"

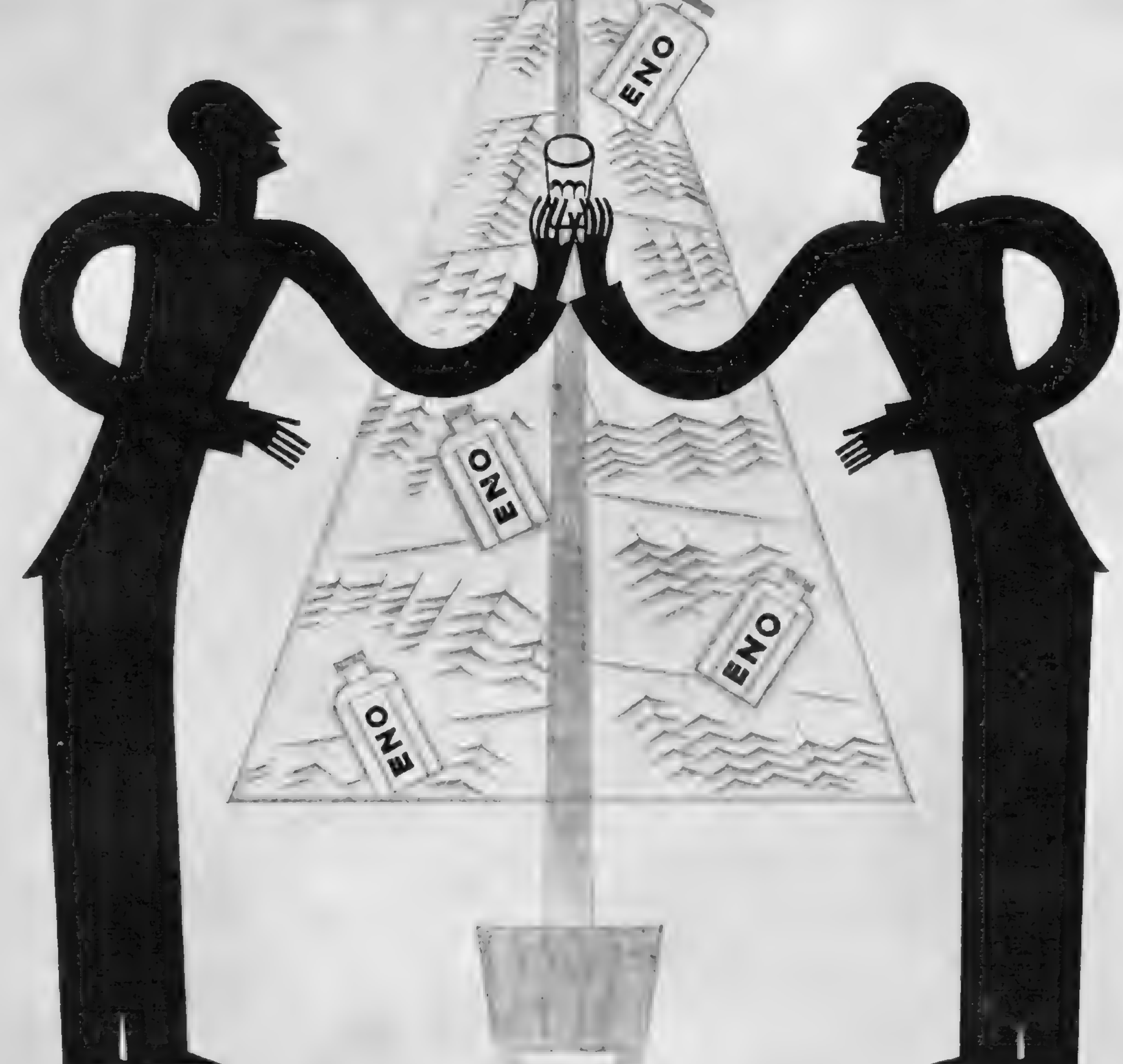
En vente dans toutes les bonnes Papeteries

Catalogue franco sur demande à : AGENCE GÉNÉRALE :

POLAK Frères - 7, Rue des Petits Hôtels, 7 - PARIS-Xe

FABRICANTS : MABIE, TODD & Cie Ltd, "SWAN HOUSE" LONDRES W 1.

Faites un cadeau à vous-même



la santé par

ENO'S "FRUIT SALT"

Eno's "Fruit Salt" est le plus merveilleux des cadeaux, car depuis soixante ans il est réputé comme le plus précieux auxiliaire de la santé.

Préparation saline effervescente, exempt de sucre, et de sel minéral purgatif Eno est sans égal pour assurer le fonctionnement des organes digestifs, essentiel à la bonne santé. Eno anime doucement l'intestin et le régularise, comme feraient des fruits bien mûrs.

L'usage quotidien d'Eno vous offre les plus grandes chances d'éloigner de vous migraines, nausées, abattement... et de vous maintenir en santé, en activité, en belle humeur !

Une cuillerée à café dans un verre d'eau matin et soir.

Insistez toujours pour obtenir ENO'S "FRUIT SALT"

Prix pour la France : **15 francs** Double Flacon 25 francs

Dans toutes les Pharmacies

Seul concessionnaire pour la France et ses Colonies : Laboratoires LAMBERT, 4ter, Rue Barbès à Courbevoie (Seine)

Roumanie : Droguerie "STANDARD", 2, Str. Zorilor, Bucarest *Belgique :* A. WARTEL, 15, Av. du Val Fleuri, Uccle, Bruxelles - *Suisse :* M. RUSSI, Florastrasse 47, Zurich

Que peut-on offrir qui fasse plus de plaisir à une femme élégante fine et délicate que le parfum

CADOLLE

N° 9

N° 9 CADOLLE PARIS

PARFUM DE CADOLLE
14. RUE CAMBON
PARIS

Publ. FERRAND

LE NOM SCHRADER EST VOTRE GARANTIE



QUALITÉ

L'Indicateur de pression Schrader, est le seul qui donne entière satisfaction, car il indique la pression réelle de l'air contenu dans les pneus. - Son action est directe -

Sa vente qui pendant plus de 20 ans, s'est chiffrée par millions est la meilleure preuve de sa supériorité universellement reconnue.

Cet indicateur porte le nom Schrader, garantie de qualité.

Procurez-vous les articles Schrader chez votre fournisseur habituel.

Téléph. WAGRAM 95-45

Seuls Concessionnaires pour la France:
A. SCHRADER'S SON, INC., of FRANCE
91bis. Avenue des Ternes, PARIS (XVIIe)

Adr. Télégr.: AIRVALVE-PARIS

Schrader

Marque Déposée

Fabricant de valves pneumatiques depuis 1844

Valves pour Pneus   **Indicateurs** de Pression

LA QUALITÉ SCHRADER EST INDISCUTÉE ET INIMITABLE



d'après René Vincent.

envoi
du catalogue
sur demande

vente en gros
exclusivement

médaille d'or
exposition
des arts
décoratifs

CRICKET

CORNU-SAUNIER
14, Rue Bourg-Thibourg - PARIS

Les Fils de J. CORNU
CHALON-SUR-SAONE

USINES à PARIS et à CHALON-SUR-SAONE

MAISON FONDEE en 1857

Perbelle N° 64.


Pour Noël 1928
Offrez la montre 1928

si heureux de vivre !



LES LIVRES D'ART DES COLLECTIONS "LES BEAUX PAYS" ET "SITES ET MONUMENTS"

sont les **ÉTRENNES IDÉALES**

et méritent d'être à la place d'honneur de toutes les **BIBLIOTHÈQUES**



COLLECTION "LES BEAUX PAYS"

Magnifiques ouvrages in-4° (16 × 21 cm.), imprimés en deux teintes sur papier mat teinté et illustrés chacun de 175 à 200 héliogravures. Couverture ornée d'une reproduction d'aquarelle en fac-similé.

22 VOLUMES parus à ce jour. Prix de chaque volume : **27** francs.

COLLECTION "SITES ET MONUMENTS"

Mêmes caractéristiques que les volumes de la collection « LES BEAUX PAYS » mais en format 14 × 19 cm. au lieu de 16 × 21 cm.

3 volumes parus à ce jour :

Prix de « Le Pays de Chartreuse » **20** francs

Prix de chacun des deux autres volumes : (« Carcassonne », « Le Mont St-Michel ») **18** francs.



Tous ces ouvrages peuvent également être livrés **reliés**

Il paraît 6 volumes par an dans la collection "Les Beaux Pays" — 2 volumes par an dans la collection "Sites et Monuments".

RETENEZ DÈS MAINTENANT CES OUVRAGES CHEZ VOTRE LIBRAIRE ET DEMANDEZ-LUI LA LISTE DES VOLUMES A PARAITRE

COLLABORATEURS

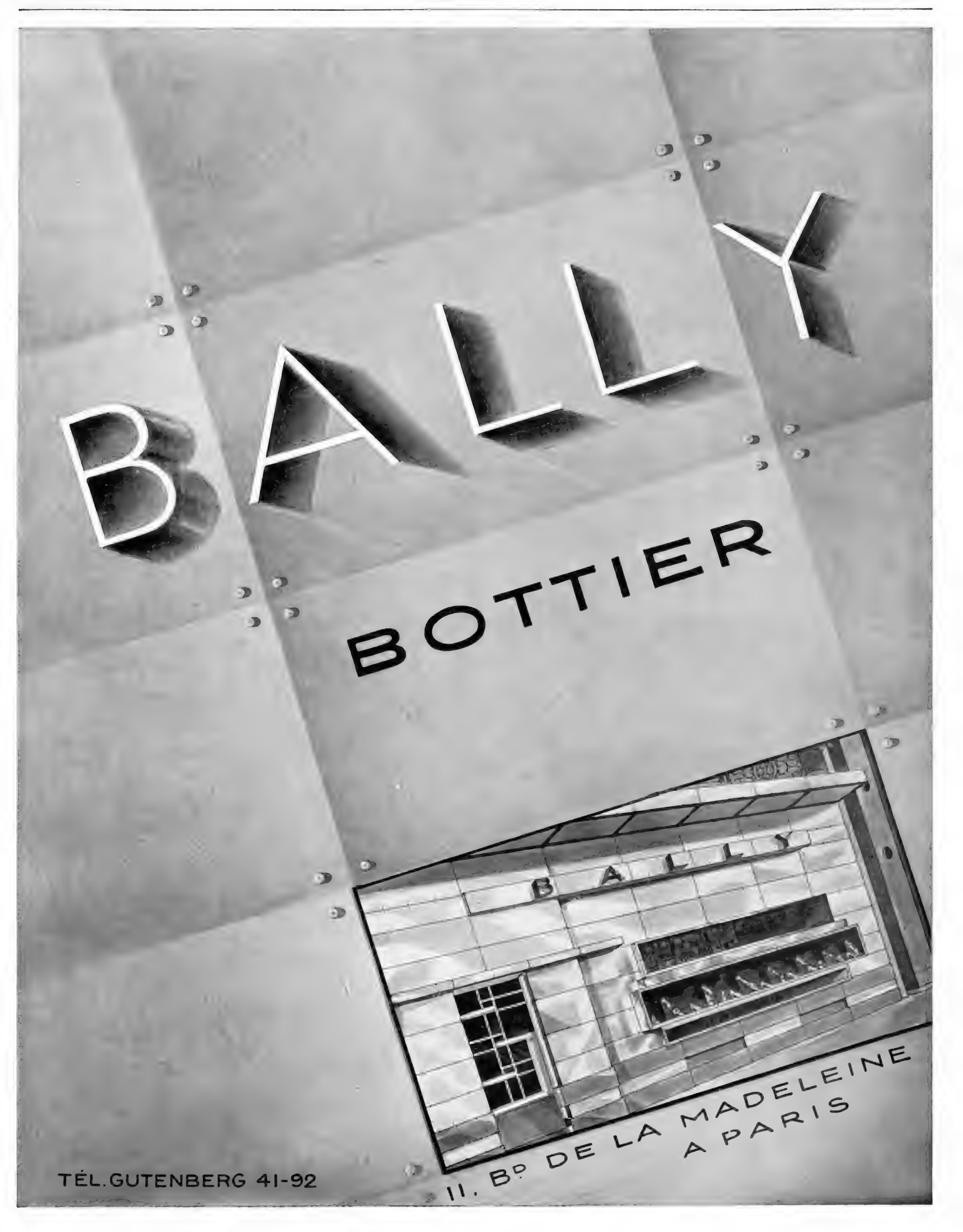
Ces ouvrages sont imprimés sur papier des *Papeteries du Pont-de-Claix* par la Société **SADAG** à Bellegarde (Ain) et édités par les Editions B. **ARTHAUD**, Successeur de J. **REY**, Grenoble


Le monde entier
est
coiffé
par
QUALITÉS DE LUXE POUR HOMMES
SEM
Le Chapeau Mossant



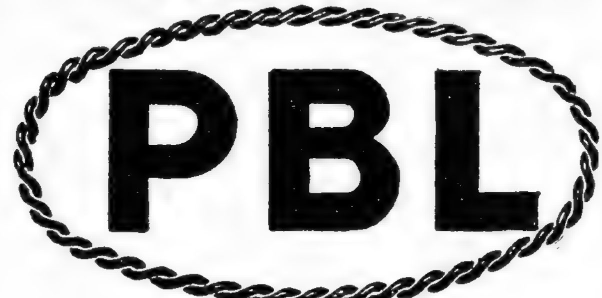
Demander la Notice I à GAUMONT-RADIO, 35, rue du Plateau, Paris - Tél. : Combat 12-40
Magasin de Démonstration et de Vente : 57, rue Saint-Roch, Paris (avenue de l'Opéra)


131-E-124


BALLY
BOTTIER
BALLY
TÉL. GUTENBERG 41-92
11. Bd DE LA MADELEINE
A PARIS

Ne gaspillez pas la lumière

LE DIFFUSEUR-AMPLIFICATEUR



A MIROIR A FACETTES PLANES CONJUGUÉES
(Breveté S. G. D. G.)

GRANDS PRIX, REIMS 1928 et STRASBOURG 1928
LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES

Le seul appareil permettant d'amortir en quelques mois son prix d'achat par les économies de courant réalisées.

Son haut rendement lumineux, absolument constant, contrôlé officiellement au photomètre, est supérieur de 40 % à celui des meilleurs appareils actuellement connus.

Description

Le Diffuseur amplificateur "P B L" se compose essentiellement d'un miroir à facettes planes conjuguées, répartissant scientifiquement les rayons lumineux.
La coupe diffusante en verre traité spécialement pour n'avoir qu'une absorption presque nulle, détruit l'éblouissement produit par l'éclat du filament, ce qui permet de l'employer sans aucune fatigue pour les yeux. Il est entièrement clos et impénétrable à la poussière.
Il évite l'emploi des lampes portatives de bureau ou d'atelier toujours encombrantes.

Il est le seul permettant un éclairage intensif ou extensif à volonté, avec flux indirect modéré.

Utilisation

Le diffuseur amplificateur "P B L" convient pour tous les éclairages : bureaux, magasins, vitrines, restaurants, hôtels, hôpitaux, halls, ateliers et usines jusqu'aux plus vastes surfaces.
Il peut se substituer instantanément sans installation spéciale à tout autre appareil grâce à son système de fixation breveté.
L'emploi de lampes spéciales dans le diffuseur amplificateur "P B L" donne une lumière se rapprochant de celle du jour, sans aucune altération des coloris.
Appareils spéciaux pour éclairage de façades.
Lanternes hermétiques pour dépôts d'essence et d'autres matières inflammables.

Quelques références

Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité. - Chemins de Fer de l'Est. - Chemins de Fer de l'État. — Université de Bruxelles. - Cie d'Assurances La Nationale. - Société Générale. - Crédit du Nord. - La Samaritaine. - Magasins Henri Esders. - Aux Deux Passages de Lyon. - Varichon, Chomienne, Durocher, à Lyon. - Grands Magasins "Marchal" de Lille. - Revillon Frères, de Paris. - Revillon & Cie, de Paris et de Bruxelles. Etablissements Quervel Frères "La Kervoline". - Etablissements Salle. - Messageries Hachette. - Manufacture Nationale de Sèvres. - Compagnie des Forges d'Audincourt. - Sté Anonyme des Transports Automobiles, Industriels et Commerciaux. - Citroën. - Renault. Panhard & Levassor. - Peugeot. - Unic. - Et des milliers d'appareils actuellement en service.

Etablissements LEVALOIS
PARIS, 35-37, Rue Beaubourg - Téléphone : Turbigo 81-34, 81-35
Succursale à LYON, 251, Avenue de Saxe - Téléphone : Vaudrey 23-19
Succursale à BRUXELLES, 18, Rue d'Arenberg - Téléphone : 127-14

CATALOGUE COMPLET SUR SIMPLE DEMANDE

Miroir à facettes planes conjuguées des appareils nos 1 et 3.

Appareil nos 1 et 3, fixé directement au plafond.

Miroir à double rangée de facettes de l'appareil n° 4.



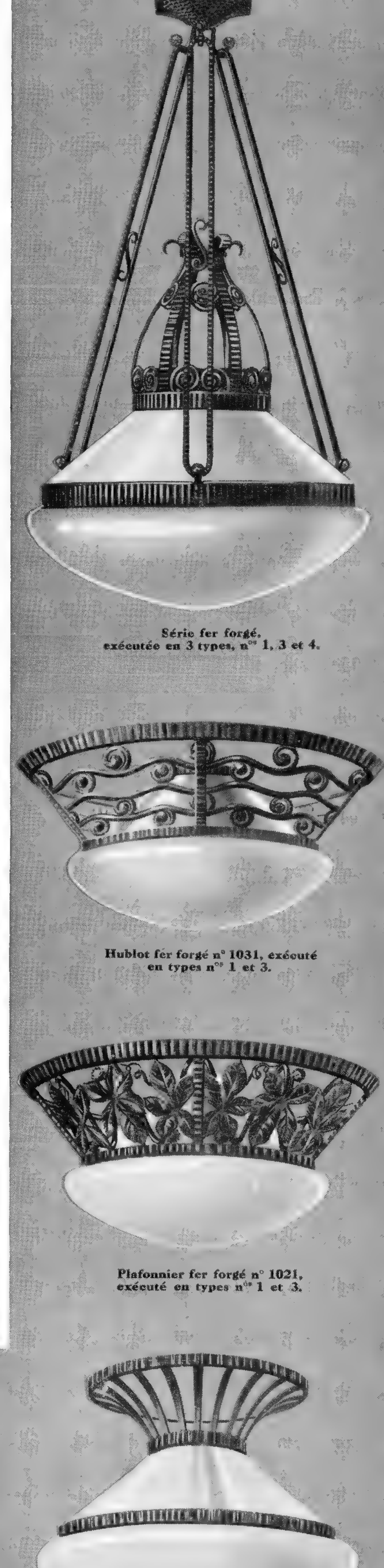
Vue en coupe du type industriel n° 31, avec miroir à triple courbure.



Modèle hexagonal fer forgé à ailes, en trois types, nos 1, 3 et 4.

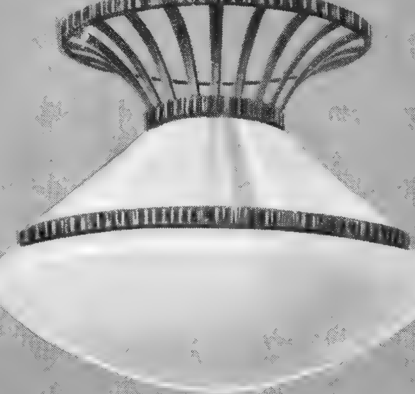


Série fer forgé, exécutée en 3 types, nos 1, 3 et 4.



Hublot fer forgé n° 1031, exécuté en types nos 1 et 3.

Plafonnier fer forgé n° 1021, exécuté en types nos 1 et 3.



Corbeille fer forgé n° 1053, exécutée en types nos 1 et 3.

PUYBELLE N° 27


Le Père Noël prend des commandes
Noël approche et chacun pense aux cadeaux qu'il va faire. Le Père Noël est fiévreusement occupé. Il note... il note... et de toutes parts le cadeau qui lui est le plus demandé est un JiF et un WATERMAN.
C'est que JiF et WATERMAN, élégants et fidèles serviteurs de ceux qui les reçoivent, sont le cadeau idéal, celui qui est le plus joyeusement accepté des petits comme des grands, des hommes comme des femmes.
Aussi, de même que chaque année, ce sont des millions de porte-mine JiF et de porte-plume Ideal WATERMAN que le Père Noël va distribuer dans le monde entier.
JiF
Waterman
Les deux favoris
Demandez à votre papetier de vous montrer son assortiment, vous pourrez y choisir les modèles courants ou de luxe en argent, en doublé or ou en or 18 carats qui vous permettront de faire le cadeau le plus utile et le plus apprécié.
Pour le Gros :
JiF
Société Anonyme
6, Rue Monsigny - PARIS
14, R. Pt-Neuf - BRUXELLES
37, Bahnhofstrasse - ZURICH

NUMÉRO DE NOËL 1928

SOMMAIRE

COUVERTURE

Fragment de paravent chinois.



La scène chinoise qui figure sur notre couverture est tirée d'un paravent dit de Coromandel, provenant de la collection E. Larcade, si riche en belles œuvres. Grâce à son exceptionnel état de conservation, ce paravent a gardé toute la puissance et la fraîcheur de coloris des compositions que, à la fin de l'époque Ming (XVII[e] siècle), l'artiste, aujourd'hui ignoré, gravait en pleine laque sur douze feuilles hautes de près de 3 mètres. Le motif que nous reproduisons suffit à donner l'idée de la splendeur décorative à laquelle pouvait parvenir, au cours de cette période, l'art chinois.

SOMMAIRE : LES SAISONS

Bois originaux de MAURICE DE LAMBERT.



Sur ce vieux thème, M. Maurice de Lambert a gravé quatre compositions où le modernisme de l'exécution s'allie heureusement au rythme classique. L'arabesque court sur ces motifs, souple, balancée, pleine et colorée par le seul moyen de gris et de noirs. Cette simplicité de facture si appréciée de notre époque n'exclut ni la grâce de la forme ni le moelleux du modelé. Ces bois marquent une nouvelle étape de cet artiste, dont on connaissait les sépias et qui, naturellement, transcrit la nature en harmonies décoratives.

ESTAMPES JAPONAISES

Texte de P.-A. LEMOISNE, conservateur du Cabinet des Estampes.
Reproductions en couleurs.



Nous devons à M. Henri Vever, grand amateur des œuvres d'art de l'Extrême-Orient, de pouvoir publier cette série d'estampes japonaises choisies parmi les plus belles et les plus rares. En nous ouvrant sa collection, il nous permet, avec la précieuse collaboration d'un lettré tel que M. Lemoisne, de tracer une sorte d'histoire de l'estampe japonaise. Les pièces que nous reproduisons en fac-similés datent des premiers temps d'un art qui devait connaître tant de vogue. C'est l'époque des grands primitifs, qui est peut-être la moins connue, mais n'est pas la moins prisée. Depuis les origines, nous voyons l'image populaire évoluer, s'enrichir, avec cette simplicité de style qu'elle perdra plus tard au temps des virtuosités. Cette série, qui sera continuée, nous conduit jusqu'à Koriusaï.



LES DÉLICES DE LA MATERNITÉ

Dessin aux deux crayons de Moreau le Jeune.



Ce chef-d'œuvre de grâce, de joie, de tendresse a servi d'étude à Moreau le Jeune pour une estampe destinée au *Monument de l'histoire du costume en France dans le XVIIIe siècle.* Un premier recueil avait été l'œuvre du Suisse Sigismond Freudenberg. Moreau le Jeune fut chargé de lui donner une suite. Celle-ci parut en 1777. Elle contenait ces estampes si caractéristiques de l'art et de l'esprit du siècle et qu'évoquent à nos yeux ces titres seuls : *la Déclaration de la grossesse; les Précautions; J'en accepte l'heureux présage; C'est un fils, monsieur. Les Délices de la Maternité* ne sont pas le moindre joyau de cette série.

LA GALANTE AVENTURE DU ROI JEAN XV

Conte de Marie-Thérèse Piérat.
Compositions en couleurs de Guirand de Scevola.



Aucune collaboration ne pouvait être plus étroite, plus compréhensive que celle-ci. Mme Piérat, qui a marqué de sa personnalité tant de grands rôles, est le nom de théâtre de Mme Guirand de Scevola. Son conte si preste, dont le style s'est nourri de la sève heureuse du dix-huitième siècle, a été écrit sans oublier un moment quel en serait l'illustrateur et celui-ci à son tour est entré si avant dans la pensée de l'écrivain qu'il en a concrétisé la grâce légère, la fantaisie, le tour souple et élégant. Et l'on ne peut rien imaginer de plus français, harmonie, couleur, esprit, que cet art raffiné alors que tout ne semble qu'indiqué. Récit et pastels, cela est de la plus jolie tradition, avec cet accent moderne qui leur donne la vie.

LES VITRAUX DE CHARTRES

par Louis Gillet.
Reproductions en couleurs.



Depuis longtemps, *L'Illustration*, qui, dans ses Noëls, s'applique à parcourir tous les domaines de l'art, méditait de reproduire les vitraux de la cathédrale de Chartres qui sont parmi les plus réputés. Des difficultés matérielles de deux ordres l'avaient obligée à remettre ce projet : difficulté de photographier ces verrières à des hauteurs qui interdisent de les approcher, difficulté de retenir, dans leur reproduction, les transparences, les éclats de la lumière chaude, profonde, qui en font la somptuosité.

Lors des réparations entreprises au lendemain de la guerre, le gardien de la cathédrale de Chartres, M. Houvet, dont on connaît les recueils composés avec un sens étonnant de la beauté gothique, ne négligea pas de profiter des échafaudages pour photographier en couleurs les plus beaux vitraux. C'est ce travail que nous avons utilisé. M. Gillet dira l'enchantement de ces chefs-d'œuvre, parmi les plus précieux que nous a laissés le moyen âge. Et nous croyons que, grâce aux vernis introduits depuis quelques années dans certains de nos tirages, nous avons pu éviter que l'opacité des encres éteigne leur splendeur.

FIGURES DE NOMADES

par Albert Londres.

Eaux-fortes en couleurs de Coussens.


Coussens est l'artiste qui connaît le mieux les gueux, les romanichels, les chemineaux, tous ces errants de la rue et des grands chemins, qui vivent de peu et de tout, miséreux et sans attaches. Ses planches sont autant de portraits situés dans le milieu, et que cet art volontaire et incisif, largement coloré, élève au rang de types. Le reporter de grande race qu'est M. Albert Londres, familier de ces humbles destinées en marge de la vie sociale, était tout désigné pour interpréter, sous la forme pittoresque qui lui est habituelle, ces tableaux de la vie nomade.

L'ENFANT AU FARD

par L. Boilly.

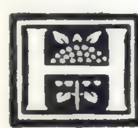
Reproduction en couleurs.


e tableau, qui a figuré avec tant de succès, le printemps dernier, à l'exposition de *la Vie parisienne au XVIIIe siècle*, à Carnavalet, était bien choisi pour servir à cette chronique par l'image d'un temps charmant, léger, facile. Boilly est un historien précieux. Son goût de la précision ne néglige rien. Ce chef-d'œuvre, un des plus savoureux de son art, nous renseigne mieux qu'une page de mémoire sur la femme élégante de la fin de ce siècle et de son décor familier.

IMPRESSIONS D'UN VIEUX BIBLIOPHILE

par Louis Barthou, *de l'Académie française.*

Reliures reproduites en couleurs et fac-similés de manuscrits.


omme politique, orateur, écrivain, M. Louis Barthou est aussi bibliophile. Mais ce n'est pas à la manière de tous les amateurs de beaux livres et d'éditions rares. Chez ce grand lettré, le plaisir de la collection s'est doublé des émotions plus raffinées que procure la découverte d'une lettre, d'un manuscrit, de pages corrigées où se révèle la pensée secrète d'un écrivain et qui laissent pénétrer dans l'intimité du génie. Et il n'est pas sûr que la trouvaille d'une pièce précieuse ne soit parmi les plus grandes fiertés d'une vie si remplie et accoutumée à tous les honneurs. Dans un récit plein de verve, M. Barthou nous apprendra comment il devint bibliophile et quelle fut la nature de ses joies.

FLEURS

Texte par Colette.

Reproductions en couleurs d'œuvres de Guirand de Scevola, Albert Laurens, Edgar Maxence, Arlette Davids, Jules Grün.


e n'est plus le temps où quelques artistes spécialisés régnaient sur le domaine de la fleur. Les meilleurs de nos coloristes cherchent aujourd'hui en elle l'occasion de riches ou subtiles harmonies, qu'elle soit la fleur somptueuse, reine des parterres, la fleur du jardin clos de curé, la fleur cueillie aux buissons des vieux parcs ou l'humble fleur des champs. Mais ils ne peuvent fixer

que ce que sa féerie livre à leurs yeux. C'est-a-dire dans ce don d'elle-même qu'est son épanouissement, la lumière, le velouté de sa chair, sa fragilité. Que de sensibilité, par contre, dans les mots d'une Colette pour pénétrer le secret de sa vie éphémère, mots si expressifs, si chargés de sens que, par une sorte de sortilège, ils prennent eux-mêmes la saveur, le parfum, le mystère d'une floraison ! Enchantement, auquel on n'échappe pas, d'un style émouvant entre tous, direct, nourri, musical...

SIBYLLE DE CHATEAU-PORCIEN

conte de Funck-Brentano.
Compositions de Serge Beaune.

'HISTORIEN qu'est M. Funck-Brentano s'est doublé d'un conteur pour reconstituer à la manière des récits de chevalerie une de ces aventures où le moyen âge mêle sa rudesse belliqueuse aux courtoises galanteries de l'amour. Sur le fond véridique, qui est l'orgueilleuse figure du sire de Coucy, type du preux féodal, la fantaisie de l'écrivain brode un conte, tel celui de quelque trouvère expert à chanter l'épique. Grâce à sa profonde connaissance de l'époque, grâce à la saveur des mots, c'est la vie de ce passé avec son faste, son goût de l'exploit et du défi, avec ses cruautés et ses ruses qu'il fait surgir. Et, pour apporter la collaboration de l'image, il ne pouvait se trouver d'interprète plus averti que M. Serge Beaune, un familier, lui aussi, du moyen âge, évocateur coloré par le crayon ou le burin.

LE GRAND CANAL A VENISE

par Corot.
Reproduction en couleurs.

N 1834, Corot part pour l'Italie où il est allé déjà deux fois. Après avoir passé à Gênes, Pise, Volterra, Florence, Bologne, il arrive à Venise le 15 août. Il y resta six semaines pendant lesquelles il peignit sept à huit petites toiles. Celle-ci est du nombre. Le décor doré de Venise, son ciel limpide, ses eaux si vivantes de reflets, toute cette paix, cette harmonie nuancée devaient séduire ce tendre poète, mais aux heures où le soleil jette sur la gamme des gris une splendeur sans violence. A la vente des œuvres restées dans l'atelier de l'artiste, en 1875, cette merveille était cataloguée sous ce titre : « Vue du Campo-della-Carita en regardant le dôme de la Salute. »

LE TRÉSOR DU « BOQUISECO »

conte de A. t'Serstevens.
Compositions en couleurs de Gustave Alaux.

L appartenait à ces deux maîtres de l'aventure, fanatiques de la mer, pour qui la vieille marine n'a pas de secrets, de nous dresser ce tableau de la flibuste, monde étrange, héroïque et féroce, vivant de traîtrise et de pillage. Rien d'inutile dans la langue nerveuse, robuste, ramassée de l'écrivain. Chaque mot porte et peint, aussi coloré que l'art de l'illustrateur, un artiste accoutumé, lui aussi, à joindre l'accent du pittoresque à la précision du document.



MORONOBU. — *Personnages se promenant sous les pruniers en fleurs.*

ESTAMPES JAPONAISES

Collection HENRI VEVER



KWAÏGETSUDO. — *Bijin vêtue d'une robe à décor de nuages.* (Dimensions de l'original : 58% × 31%)

NOUS ne saurions trouver un miroir plus fidèle des mœurs japonaises, du dix-septième au dix-neuvième siècle, que les estampes des maîtres de l'Oukiyoyé. Bien que leur technique se souvienne encore des enseignements des écoles de Tosa et de Kano, ceux-ci, rompant avec les traditions académiques, se mirent à peindre la vie de leur temps au lieu de se borner, comme leurs prédécesseurs, à la description des scènes de guerre ou de la vie de Cour. En effet, c'est en langue vulgaire, pourrait-on dire, qu'ils écrivent, et alors même que leurs estampes restent remplies d'allusions aux légendes bouddhiques, aux poésies célèbres, à l'histoire des héros nationaux, leurs personnages ne paraîtront jamais que sous les traits de leurs contemporains.

Les estampeurs japonais n'utilisèrent qu'un seul procédé, celui de la gravure sur bois, d'abord en noir, puis en couleurs. L'impression en noir, à l'aide de bois gravés, avait, à la vérité, servi dès le quatorzième siècle à la diffusion des estampes bouddhiques et, à la fin du seizième siècle, pour les premiers livres illustrés. Mais c'est seulement dans la deuxième moitié du dix-septième siècle que les maîtres de l'Oukiyoyé s'emparèrent de ce vieux procédé pour l'appliquer aux estampes isolées et en firent un art admirable.

Le maître le plus ancien, ou tout au moins le plus important, car il semble vraiment être l'inspirateur de la brillante lignée des estampeurs japonais, est *Hishikawa Moronobu* (1638-1714). Fils d'un brodeur et formé aux écoles de Tosa et de Kano, il doit à cette dernière le tracé si curieusement calligraphique de ses gravures, qui donne au dessin une nervosité et une puissance que nous ne retrouverons qu'incidemment chez ses successeurs.



Torii Kiyonobu. — *Jeune fille vendant des fleurs.*

Au point de vue de l'inspiration, Moronobu subit surtout l'influence de Matabei et de ses disciples qui, au début du dix-septième siècle, avaient les premiers réagi contre les enseignements académiques. Son pinceau nous retrace, avec un sentiment de vie extraordinaire, les occupations journalières de ceux qui l'entourent, et c'est, en somme, tout le programme de ses successeurs qu'il trace ainsi. Ses types n'ont plus rien de conventionnel, les attitudes et les mouvements sont rendus avec ampleur et naturel, les costumes traités avec précision et vérité. Les femmes sont assez courtes, avec des têtes rondes et fortes, des traits un peu vulgaires. Les hommes, fréquents dans son œuvre, montrent déjà ce type trapu et comique qui, reparaissant chez Hokusaï après les longues séries de femmes et d'acteurs des graveurs du dix-huitième siècle, étonnera alors comme une nouveauté. Les estampes de Moronobu, comme ses illustrations, furent toujours tirées en noir ; certaines furent cependant coloriées à la main, de couleurs assez vives, mais sans aucun contrôle de l'artiste qui ne visait que l'effet de noir et blanc.

Parmi les continuateurs de Moronobu, nous devons retenir surtout : les Kwaïgetsudo, Kiyonobu et Masanobu. L'école des Kwaïgetsudo fleurit vers 1707-1714. Les artistes qui signèrent de ce nom, bien que fortement influencés par l'art de Moronobu, eurent une personnalité très marquée. Ils sont célèbres par des estampes représentant de grandes femmes isolées, au front étroit, aux joues rondes, aux mains et aux pieds d'une petitesse exagérée. Encore calligraphique, leur coup de pinceau est toutefois plus arrondi, plus mou. Au contraire de Moronobu, ils donnent une importance considérable aux vêtements, dont les étoffes aux décorations merveilleuses sont comme ballonnées et gonflées.

Contemporain des Kwaïgetsudo et de Moronobu, Torii Kiyonobu (1664-1729) se consacra le premier à la peinture des acteurs et fonda ainsi la célèbre lignée des Torii. Moins bon dessinateur, il reste cependant très vivant et très pittoresque ; nous découvrons avec lui tout ce monde du théâtre si populaire au Japon.



Torii Kiyonobu. — *Jeune femme revenant de la fête d'Ebisu et tenant un bambou où sont attachées des devises de bonne aventure.*



HARUNOBU. — *Les amoureux sous la neige.*

Toutes les estampes de ces artistes furent tirées en noir, mais beaucoup, depuis 1715 environ, furent rehaussées à la main, tout d'abord de vermillon, d'où leur nom de tanyés, puis de violet, de vert, etc. D'un procédé très simple, la découverte de l'impression à deux et trois tons, à l'aide de différentes planches chargées de couleurs, allait faire, peu à peu, un art extrêmement raffiné.

C'est Masanobu qui, le premier, vers 1742, se servit de l'impression à deux tons vert et rose (béniyé). Il avait subi tout d'abord l'influence de Moronobu et des Kwaïgetsudo, ainsi que celle de Kiyonobu, mais il s'affirma très vite artiste original dans ses béniyés et sut en tirer des effets d'une délicatesse et d'un goût délicieux. Il groupe avec beaucoup d'aisance ses personnages et les place dans un joli décor;



HARUNOBU. — *Jeune femme regardant des plantes sous la neige.*

le premier, il peignit des fonds de paysages réels au lieu du paysage conventionnel et stylisé qui venait des Chinois. Il aime avant tout rendre la grâce de la femme qu'il enroule de longues robes souples, enserrant étroitement les hanches et s'étalant autour des pieds en plis larges et harmonieux.

L'influence de Masanobu fut énorme sur ses contemporains, sur le délicieux Shigénaga, sur son élève Toyonobu et enfin sur Harunobu.

C'est, en effet, à Suzuki Harunobu qu'il appartiendra de condenser tous les efforts de ses prédécesseurs en donnant plus de variété à cette nouvelle technique de



HARUNOBU. — *Le départ.*



HARUNOBU. — *Jeune femme et sa suivante.*

gravure et d'en faire rapidement un art parfait par le goût des couleurs choisies, la délicatesse et le fondu des diverses planches colorées, en même temps que par la grâce du dessin et de la composition.

Elève de Shigénaga, Harunobu, né à Yédo vers 1730, débuta par des gravures en noir et à deux tons, portraits d'acteurs ou même quelques danseurs de Nô, drames sacrés fort goûtés de ses contemporains. Mais il abandonne vite ces sujets pour leur préférer, comme Masanobu, l'étude de la vie qui l'entoure. Ce faisant, il acquiert un style bien à lui.

Harunobu introduit, en somme, dans l'estampe,



HARUNOBU. — *Jeune fille découvrant des pousses de bambou dans la neige.*

au lieu de la grâce noble et légèrement compassée de ses prédécesseurs, une grâce mutine et agitée, parfois un peu mignarde, mais pleine de vie. Plus de grandes femmes charnues, mais des petites femmes fluettes, aux gestes vifs ; plus de robes engonçantes dans leur somptuosité, mais des robes souples et légères, plaquant au corps ou s'envolant bien haut sous les bourrasques, tandis que le buste plie et que la tête se retourne en une dislocation inquiétante. Plus de promenades sages, ces grandes fillettes gesticulent et sautent comme des poulains en liberté ou, lorsqu'elles sont au repos, s'alanguissent en des poses d'un laisser



ISHIKAVA TOYONOBU. — *Scène de théâtre.*

aller joliment maniéré. Harunobu, de plus, aime à entourer ses personnages d'accessoires, qui font de ses gravures de véritables petits tableaux de genre. Cette conception nouvelle du sujet aurait suffi à classer Harunobu parmi les grands artistes du Japon ; nous savons de plus que c'est à lui que la gravure japonaise doit son essor, car, le premier, il se servit de l'impression polychrome, vers 1764. L'aspect soyeux et chatoyant de ces estampes, obtenues à l'aide de sept ou huit planches — au point de vue technique, ces tirages sont de véritables merveilles — les fit appeler nishikiyés, images de brocart. Il développa également l'usage des gaufrures, surtout pour certains décors, et ce procédé, joint à un coloris d'un raffinement toujours harmonieux et sobre, donne à ses épreuves une sorte de luxe discret, d'élégance de bon goût, qui contribuèrent à son très grand succès auprès de ses contemporains.

Seulement ce succès fut si grand que, sans parler de ses élèves, Harunobu eut beaucoup d'imitateurs qui n'eurent pas toujours la délicatesse de signer leurs imitations ; l'un d'eux, Shïba Kokan, l'avoua dans ses mémoires. Il est un autre artiste japonais qui, au moins à ses débuts, peut facilement être confondu avec Harunobu, c'est Koriusaï qui travaillait vers 1765-1780. Koriusaï, de son vrai nom Isoda Shobei, semble avoir été camarade, et même élève d'Harunobu ; il commença par l'imiter avec une grande facilité et, sans la signature, beaucoup de ses estampes du début pourraient être attribuées à Harunobu. C'est le même dessin souple et plein de fantaisie, ses sujets familiers et comme enjoués, ses femmes minces et parfois maniérées ; seules des oxydations de certains tons, comme le rouge orangé, mettent de temps à autre une note différente. Cependant, presque subitement, la manière de Koriusaï se transforme avec ses séries d'animaux si fouillées et si réalistes, dont le coloris très chaud et la vigueur du dessin ne faisaient qu'annoncer les nuances somptueuses, la puissance décorative de ses fameuses séries de courtisanes.

D'après le style des coiffures à larges ailes s'étalant au-dessus des oreilles, Koriusaï dut exécuter la plupart de ses dessins de courtisanes vers 1775-1780. Elles marquent le très bel aboutissement de son art, art très personnel et qui ne doit plus rien à ses prédécesseurs. Moins hiératiques et moins raffinées que ne seront celles d'Outamaro, les courtisanes de Koriusaï séduisent par leur joie de vivre, leur aspect à la fois très voluptueux et très sain, par la splendeur de leurs robes richement



KORIUSAÏ. — *Courtisane prenant une tasse de thé.*



TORII KIYONOBU. — *Jeune fille vendant des fleurs.*

Au point de vue de l'inspiration, Moronobu subit surtout l'influence de Matabei et de ses disciples qui, au début du dix-septième siècle, avaient les premiers réagi contre les enseignements académiques. Son pinceau nous retrace, avec un sentiment de vie extraordinaire, les occupations journalières de ceux qui l'entourent, et c'est, en somme, tout le programme de ses successeurs qu'il trace ainsi. Ses types n'ont plus rien de conventionnel, les attitudes et les mouvements sont rendus avec ampleur et naturel, les costumes traités avec précision et vérité. Les femmes sont assez courtes, avec des têtes rondes et fortes, des traits un peu vulgaires. Les hommes, fréquents dans son œuvre, montrent déjà ce type trapu et comique qui, reparaissant chez Hokusaï après les longues séries de femmes et d'acteurs des graveurs du dix-huitième siècle, étonnera alors comme une nouveauté. Les estampes de Moronobu, comme ses illustrations, furent toujours tirées en noir ; certaines furent cependant coloriées à la main, de couleurs assez vives, mais sans aucun contrôle de l'artiste qui ne visait que l'effet de noir et blanc.

Parmi les continuateurs de Moronobu, nous devons retenir surtout : les Kwaïgetsudo, Kiyonobu et Masanobu. L'école des Kwaïgetsudo fleurit vers 1707-1714. Les artistes qui signèrent de ce nom, bien que fortement influencés par l'art de Moronobu, eurent une personnalité très marquée. Ils sont célèbres par des estampes représentant de grandes femmes isolées, au front étroit, aux joues rondes, aux mains et aux pieds d'une petitesse exagérée. Encore calligraphique, leur coup de pinceau est toutefois plus arrondi, plus mou. Au contraire de Moronobu, ils donnent une importance considérable aux vêtements, dont les étoffes aux décorations merveilleuses sont comme ballonnées et gonflées.

Contemporain des Kwaïgetsudo et de Moronobu, Torii Kiyonobu (1664-1729) se consacra le premier à la peinture des acteurs et fonda ainsi la célèbre lignée des Torii. Moins bon dessinateur, il reste cependant très vivant et très pittoresque ; nous découvrons avec lui tout ce monde du théâtre si populaire au Japon.

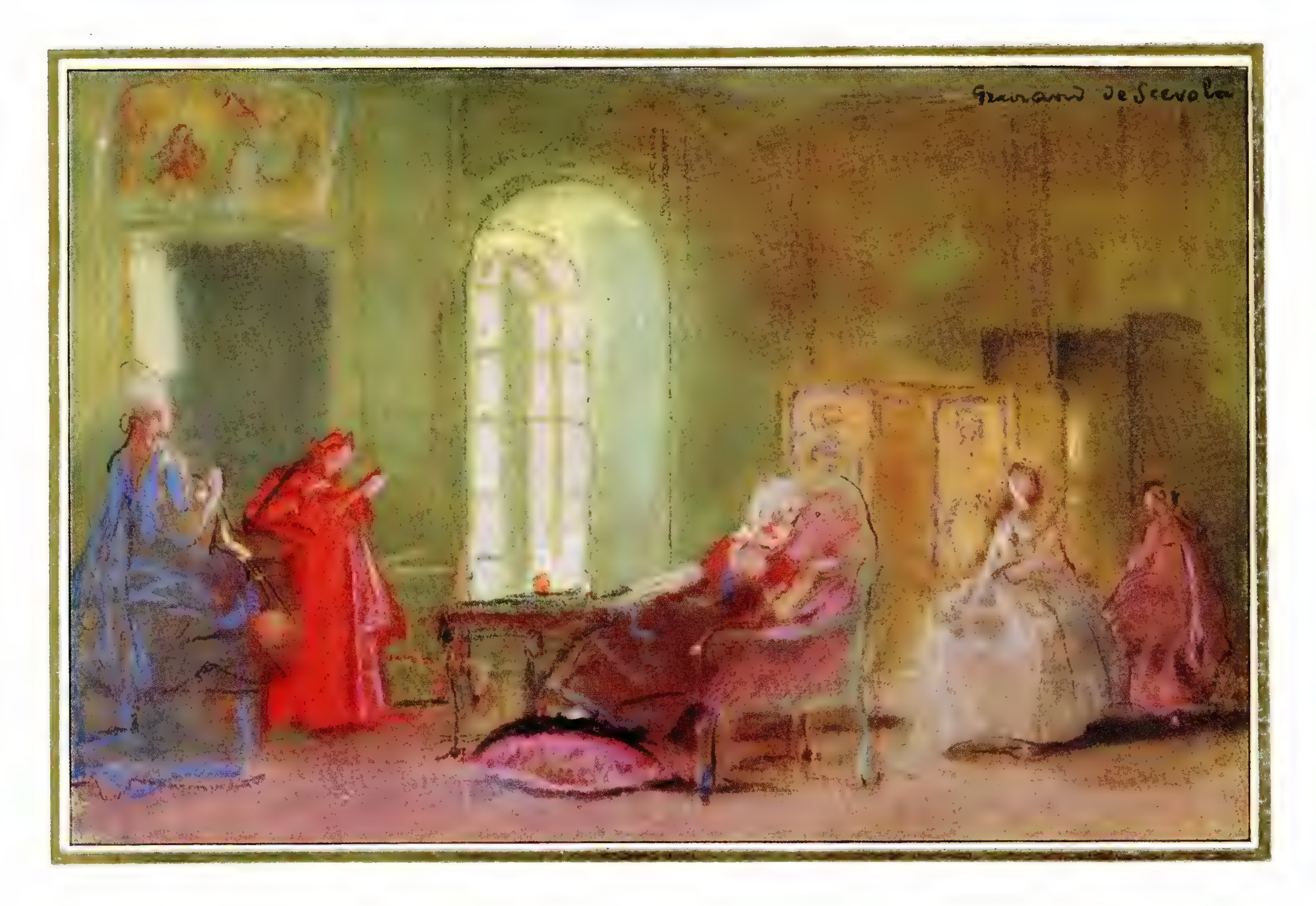


TORII KIYONOBU. — *Jeune femme revenant de la fête d'Ebisu et tenant un bambou où sont attachées des devises de bonne aventure.*



MOREAU-LE-JEUNE Les délices de la maternité

Collection de Mr le professeur Tuffier



La galante aventure du Roi Jean XV

par MARIE-THÉRÈSE PIÉRAT. — Compositions de GUIRAND DE SCEVOLA.



ADAME CALIXTINE, la très pieuse filleule de Sa Sainteté, et Mme Hortense étaient, ce jour-là, de fort maussade humeur. Outre cette bise glacée, qui pénétrant, importune et délurée, à travers portes et fenêtres, rendait les deux vieilles filles grelottantes et transies, le médecin de Sa Majesté venait de leur annoncer, en audience mélancolique et secrète, qu'une fois encore il fallait renoncer à l'espoir de maternité que la jeune reine donnait depuis quelques semaines à ses très fidèles sujets.

Mme Calixtine, haute et maigre, le visage long à l'excès, le regard froid, la bouche aux coins tombants et dont l'expression habituellement méprisante paraissait légèrement adoucie par l'ombre d'une fine moustache naissante, et Mme Hortense, la cadette, ronde des pieds à la tête, ronde et rouge comme une pyramide de pommes d'api, se taisaient, silencieuses et méditatives, l'aînée brodant, d'une main que l'âge avait eu la civilité de ne point trop défraîchir, une chasuble or et argent destinée à quelque chapelain privilégié, la seconde, enfouie, ramassée, tassée, affalée dans une accueillante bergère gondole, trempant, avec un plaisir dont la contrariété ne parvenait pas à avoir raison, un biscuit tout croquant dans un doigt de ce vieux bordeaux qu'elle honorait de sa dilection. Mesdames tantes du roi étaient, chacune à sa façon, consternées de la malencontreuse nouvelle.

— Deux ans de mariage! s'exclama Mme Calixtine; on commence à murmurer. Le roi, adoré jusqu'ici, risque de décourager la tendre affection de son peuple; j'en reviens à mon idée : si cet état de choses ne change pas, il lui faudra faire casser son mariage; mais je crains que mon parrain ne consente que bien difficilement!

— Le roi n'acceptera point de se séparer de la reine, il l'a formellement déclaré. C'est contraire à ses convictions religieuses. Ah! vous avez agi bien inconsidérément, ma pauvre sœur, en lui enseignant de si excellents principes, vous auriez dû prévoir que, pour régner, il faut souvent plus de cynisme que de vertu!

Mme Calixtine se redressa comme piquée de guêpes :

— Auriez-vous préféré que je l'encourageasse à se complaire dans les méfaits d'un matérialisme éhonté ?... ce que vous n'auriez manqué de faire, je présume, si le soin de sa direction morale vous eût été commis !

Mme Hortense bondit sous l'outrage :

— Ma sœur, je vous somme de retirer ces paroles monstrueuses !

— Ma sœur, j'ai l'orgueil de mes opinions et ne les renie jamais.

— Ma sœur, vous êtes une pécore, une folle..., une...

Mais, ne trouvant pas d'insulte à la hauteur de son indignation, la princesse, suffoquant de colère, s'effondra demi-pâmée ; et Mme Calixtine, au comble du regret, de commencer machinalement à délacer le « corps » de taffetas puce qui opprimait les charmes de la malheureuse outragée.

Le cardinal Cyjolli, d'origine gréco-italienne, ainsi que son nom paraissait l'indiquer, était aussi remarquable par sa disgrâce physique que par l'agressive conviction avec laquelle il croyait à ses charmes. Il était de réputation si intégralement austère qu'on le citait en exemple aux jeunes gens qui semblaient marquer quelque inclination au libertinage. A la mort du feu roi, il avait su, malgré mille intrigues, se faire adjuger une régence autocratique sous le contrôle unique d'un conseil d'approbation nommé par lui-même ; c'était, au demeurant, un grand titre de gloire pour Son Eminence d'avoir créé cette manière de gouvernement dont toutes les royautés du monde cherchaient depuis si longtemps la formule.

Mesdames avaient décidé de conférer avec le cardinal. Qui mieux que lui pouvait les aider à chercher un remède à cet angoissant état de choses ? Cinq années d'un règne déguisé depuis qu'il était le premier ministre tout-puissant d'un roi faible, indécis, pusillanime, cela devait naturellement concéder à Mgr Cyjolli l'autorité nécessaire pour imposer une façon galante de sauver la monarchie de cette dangereuse situation.

Mme Calixtine venait d'informer très dignement le cardinal de cette nouvelle désillusion :

— Voilà trois fois que notre nièce donne des espérances presque aussitôt évanouies ; la Cour et la ville s'étonnent, commencent à murmurer ; il y a toujours des mécontents, même dans la nation la plus calme et la plus traditionaliste ; l'exil récent de M. de Bellemar a irrité l'opinion ; tout cela pourrait donner naissance à un fâcheux état d'esprit.

— Eh là ! Madame, ne nous hâtons pas de voir l'avenir déguisé en croque-mort, rien n'est encore perdu, par la grâce



... le plus délicat et somptueux souper servi dans un chef-d'œuvre de salle à manger...

de Dieu, et si Vos Altesses daignent m'accorder un instant d'attention...

Mme Calixtine éloigna d'un geste les dames d'honneur qui faisaient les plus louables efforts pour entendre sans avoir l'air d'écouter, puis elle invita Monseigneur à s'asseoir à leurs côtés.

D'une voix tout ouatée de confidences, le digne prélat s'expliqua :

— En vérité, la reine, quoi qu'on ait pu croire, n'a jamais jusqu'ici donné la moindre promesse de maternité. Il n'y eut dans ces bruits habilement répandus qu'une adroite manœuvre politique pour gagner du temps et faire patienter le pays.

» Ne faut-il pas se rendre à l'évidence ? Jean XV, du jour de son union avec la princesse Marie-Xavière, lui a toujours témoigné l'éloignement le plus craintif et le moins déguisé. Il avait d'ailleurs agi de même, avant son mariage, avec toutes les femmes. Hélas ! madame, peut-être y a-t-il un peu de votre sainte faute ! Jusqu'à quinze ans, la direction morale de notre monarque a été, par l'ultime et testamentaire volonté de feu Sa Majesté votre frère, confiée à votre haute et universelle sagesse. Le bien inestimable que peut tirer un jeune homme de la tutelle morale d'une si irréprochable et noble personne a ses petits inconvénients. Votre Altesse s'est plu, pour préserver le salut de son âme, à lui dépeindre les femmes comme des monstres si redoutables qu'il ne pouvait guère ne pas les prendre toutes en horreur. Un prince de tempérament dissolu et enclin à la galanterie se serait tôt ou tard soustrait à ces vertueux préceptes. La Providence a voulu que votre neveu fût parfaitement chaste et docile; il n'a que trop profité de vos incomparables leçons ; mais le but a été quelque peu dépassé et cette réserve quasi maladive du roi vis-à-vis d'un sexe que les débauchés proclament bien à tort enchanteur n'a pas malheureusement épargné la jeune souveraine qui est trop jolie, trop vivante, trop coquette aussi pour ne pas symboliser aux yeux de son époux un de ces dangers redoutables dont Votre Altesse l'a si miraculeusement préservé. Le mal est plus grave qu'on ne croit. Jean XV a vingt ans ; il a conservé si longtemps cette précieuse fleur d'innocence qu'il aurait à coup sûr, si par bonheur le goût lui en venait, une sorte de honte à la sacrifier même sur l'autel de l'amour légitime ! »

Mme Calixtine se taisait, n'osant pas s'avouer que le cardinal avait peut-être raison ! Mme Hortense éclata :

— Voilà qui semble lumineux ; était-ce séant à de vieilles filles comme nous de garder jusqu'à l'âge d'homme un garçon dans leurs jupes ? Vous avez élevé votre neveu pour le séminaire, ma sœur, non pour assurer une dynastie ! Un roi ne doit pas être un moine froqué de perfections. Il n'aime pas la reine ? il est idiot ! Elle est ravissante, cette enfant. En voilà une qui n'aurait pas froid aux yeux si on l'y encourageait le moins du monde ! Que lui reproche-t-il ?

Son Eminence hocha mélancoliquement la tête.

— Il ne lui reproche rien, c'est à peine s'il la connaît ! Je crois qu'il n'a jamais osé la regarder ; quand ils sont en présence l'un de l'autre, ce qui est fort rare, c'est elle qui tente de l'approcher, de lui sourire, de lui parler ; il baisse les yeux comme pucelle et prend le premier prétexte pour s'en retourner comme s'il avait le feu aux chausses ! Que faire ? Quel parti prendre ?

Mme Hortense étendit sa main grassouillette vers un précieux flacon de cristal gravé dans lequel scintillait un liquide couleur de topaze :

— Un peu de porto, cardinal ? C'est du soleil en prison ! Il n'y en a plus de semblable, j'imagine, dans les cinq parties du monde !

Cyjolli refusa avec cette pointe de réprobation indispensable à sa réserve sacerdotale.

La princesse, en se servant, et, par une association d'idées toute naturelle, en vint à dire :

— Ne croyez-vous pas, Eminence, que le roi, après quelque souper fin où il aurait généreusement profité de certain bourgogne dont il reste au plus une sizaine de bouteilles dans ma cave et que je sacrifierais de bon cœur à la postérité de la dynastie...

— Etes-vous folle ? Mon neveu n'a jamais bu une goutte de vin ; voudriez-vous qu'il ne fût même plus sobre et qu'on l'inclinât à l'intempérance ?

Mme Hortense garda le silence, son mépris ayant définitivement raison de son indignation, cependant que l'aînée de Mesdames ajoutait :

— Et si l'on faisait mander au pape d'en écrire lui-même à Sa Majesté ?

— Ce serait complet ! murmura la cadette.

Et le cardinal de répondre, avec un imperceptible sourire au coin de sa lèvre épaisse :

— J'estime qu'il est préférable de ne pas mêler Sa Sainteté à ces débats d'un ordre si particulier. Elle est un tantinet bavarde... Est-il bien nécessaire que toute l'Europe soit au courant de ces questions essentiellement intimes ? Mais je comprends et partage votre émoi ; tout ceci est assez grave pour qu'il soit capital d'y méditer à tête reposée. Je vais partir ce soir pour ma retraite de Tourne-Bride, et là, dans l'auguste recueillement de la nature, je prierai Dieu de nous tirer de ce cruel embarras !

Quelques heures plus tard, ayant fait avancer un très simple carrosse, accompagné des seuls comtes de Léris et de Rousse, ses secrétaires privés et confidents fidèles, Monseigneur quittait le palais pour gagner sa maison des champs.

Son Eminence, dès que les soucis du pouvoir lui en laissaient le loisir, goûtait là un canonique et pieux repos. Il fit donner la consigne qu'on ne le dérangeât sous aucun prétexte avant le lendemain, puis il se renferma dans une chambre qu'il s'était fait aménager dans le goût d'une cellule de Chartreux, s'assura que le carrosse et les gardes s'éloignaient sur la route toute claire de lune, enfin, entr'ouvrant une porte qui avait l'aspect bonasse d'une honnête garde-robe, il se glissa dans un couloir obscur à peine assez large pour sa famélique personne. Une tenture se souleva devant lui et son œil morne s'alluma de convoitise gastronomique en contemplant le plus délicat et somptueux souper servi dans un chef-d'œuvre de salle à manger rose corail et bleu turquoise morte ! A table, entre les galantes Mmes de Léris et de Rousse, ayant en face de lui les comtes leurs maris, ses secrétaires privés et confidents fidèles, l'intègre et exemplaire Mgr Cyjolli, ancien Régent et premier ministre de Sa Majesté Jean XV, appela d'un air allègre son valet de chambre Lafleur... « Maintenant, verse-nous du bourgogne », et, riant sous sa cape : « Ne te trompe pas, choisis le meilleur, celui dont l'excellente Mme Hortense n'a plus, hélas ! que six bouteilles en cave ; verse-nous de cette merveille jusqu'au jour. Il nous faut, cette

nuit, trouver une inspiration de génie indispensable au salut de la royauté...

Le bruit étant parvenu aux oreilles du roi que la reine et ses cousines, les princesses de Caux, souhaitaient solliciter de lui la permission de donner une fête travestie à l'occasion du carnaval, il prévint ce danger en annonçant à l'improviste son intention d'aller, en petit déplacement, passer au château de Beauval toute la fin du carême. L'obligation d'assister à un bal et d'y danser était pour Jean XV le pire supplice qu'on pouvait infliger à son insurmontable timidité. Marie-Xavière bouda et demanda alors l'autorisation de ne pas accompagner le roi. Aucun incident ne naquit de ce caprice. Jean n'aimait rien tant que d'être seul avec quelques-uns de ses favoris à Beauval, la célèbre bibliothèque du royaume, où il travaillait avec ferveur à une *Histoire de saint Louis*. Il partit donc, après avoir pris brièvement congé de la reine.

Il était fort joli cavalier, ce roi misanthrope, et ce fut avec une lueur d'attendrissement que la belle délaissée chercha en vain le regard de deux yeux charmants qui s'obstinaient à ne point rencontrer les siens !

Le château de Beauval, le plus ancien domaine de la couronne, avec son architecture féodale, réalisait exactement l'idéal d'un prince studieux, méditatif et un peu sauvage. Cette retraite lui offrait, en outre, l'agrément du voisinage relativement proche de son vieux gouverneur, le marquis de Ruyvieux, auquel il avait voué la plus tendre vénération. En dehors des longues heures qu'il passait à compulser chartes et parchemins pour reconstituer, en manière d'apologie, la vie du saint Croisé, Jean faisait d'interminables promenades équestres à travers les bois si vastes qu'il n'en connaissait encore qu'une faible partie.

Le duc de Grenelle et le comte de Haut-Vouloir, ses compagnons préférés, étaient seuls admis à ces longues chevauchées qu'adorait le maître. Plusieurs pavillons, haltes toujours prêtes à accueillir Sa Majesté, émaillaient la forêt d'oasis où les cavaliers pouvaient reprendre haleine.

Or, ce mardi gras, Jean XV avait eu la gracieuse pensée de faire à son gouverneur la surprise d'aller collationner chez lui ; une randonnée qui représentait six ou huit heures de cheval était déjà une partie de plaisir pour le roi.

Suivi de MM. de Grenelle et de Haut-Vouloir, il se présenta donc à l'improviste chez le vieux seigneur qui, ce jour-là, fêtait les seize printemps de son unique petite-fille.

Le royal élève manifesta de la contrariété en ne trouvant pas chez son hôte le « privé » dans lequel il se sentait relativement à l'aise, de sorte qu'il prit le prétexte des jours trop courts en cette fin de février pour repartir presque aussitôt arrivé, non sans avoir autorisé le jeune Haut-Vouloir, visiblement ému des grâces de M[lle] Hyacinthe de Ruyvieux, à profiter jusqu'au lendemain des agréments de cette réunion de bonne compagnie.

— Il se fait tard, observa M. de Grenelle, et le retour doit prendre trois bonnes heures ; Votre Majesté consentirait-elle à user d'un raccourci qui peut lui faire gagner un temps appréciable ?

— Volontiers, si tu es assuré de le bien connaître !

— A merveille, sire ; au croisement du vallon, il faut tourner à droite jusqu'à Sainte-Mérédem, puis prendre à gauche en empruntant le Fossé des Pendus, un peu plus loin au carrefour de l'Etoile...

Mais Jean XV n'écoutait plus ; il s'en remettait à la sagacité de son guide et s'abandonnait à l'enivrement de galoper sur un bel alezan en humant le parfum des vieilles feuilles mortes et de la terre humide ! Déjà le jour n'était plus qu'une lueur terne qu'on entrevoyait à travers la fine dentelle des arbres nus, comme des lambeaux de gaze grise.

Le duc de Grenelle s'arrêta. Il examina alentour avec un semblant d'inquiétude, fit faire à sa monture voltes et demi-voltes pour se décider, tout penaud, à reconnaître qu'il se sentait complètement égaré !

— Diable ! fit le roi, dans un instant nous aurons à peu près autant de clarté que dans un four ; cela ne sera guère aisé de retrouver la bonne route !

Puis avisant, non loin de là, une sorte d'éclaircie :

— En gagnant cette clairière, nous aurons peut-être la chance de nous orienter.

Grenelle s'élança en avant.

— Hourra ! cria-t-il, voici le kiosque de Soliman !

— En résumé, grogna le roi, nous sommes aussi éloignés de Beauval que de Ruyvieux, et la nuit est complète !

Le pauvre duc, fort marri, ne savait comment s'excuser.

— N'y a-t-il pas toujours un garde dans chaque halte ? Celui-là va pouvoir aller chercher une chaise et des torches !

Les deux cavaliers arrivaient à l'entrée d'un parc au milieu duquel s'élevait une fort plaisante construction de style turc ; une lumière à peine visible clignotait, tel un œil de farfadet, derrière une haute fenêtre ! Sur le perron de marbre, dans l'encoignure de la porte, une ombre se profilait immobile et menue.

— Qui est là ? cria M. de Grenelle. Est-ce vous, garde ? — Nulle réponse. — Qui est là ?

Même silence ! Ensemble les deux hommes mirent pied à terre. L'ombre alors se détacha du mur sur lequel elle semblait sculptée.

— Qui êtes-vous ? interrogea le roi.

Une voix hachée d'émotion balbutia :

— Une femme transie de peur qui implore assistance.

Jean eut un mouvement de recul instinctif et laissa M. de Grenelle reprendre la parole :

— Depuis quand êtes-vous là ?

— Je ne sais pas... une heure, je pense, longue comme un siècle !

— Où est le garde ?

— Je ne l'ai pas vu ; j'ai frappé, appelé ; personne n'est apparu.

— D'où venez-vous ?

Pas de réponse.

— D'où venez-vous et où allez-vous ?

Le jeune seigneur sollicita de son maître l'autorisation d'offrir un abri à cette surprenante inconnue. Jean consentit d'assez mauvaise grâce.

Rien de plus inattendu que cette pièce unique, à la fois ronde et carrée, avec quatre profondes embrasures, chacune meublée d'un divan qu'habillait une moire « sensibilité d'abricot ». Les murs étaient revêtus de ces belles faïences persanes où l'enchevêtrement des tulipes vertes et bleues se détachait, fantaisiste et régulier, sur le fond pâle. Une importante cheminée dans laquelle une grosse bûche crépitait faiblement ; et, très proche du feu mourant, un en-cas frugal servi sur une table en marqueterie précieuse ; les deux bougies à demi consumées d'un candélabre d'argent dispensaient une

lumière trop atténuée pour permettre de distinguer la craintive hôtesse. Elle s'enveloppait d'ailleurs dans les plis d'une ample douillette ; de sa figure couverte de voiles semblables à ceux que portent les femmes orientales, on apercevait à peine l'éclat de ses yeux apeurés.

M. de Grenelle, d'un ton indulgent, réitéra ses questions :

— Voyons, ne tremblez pas, daignez nous expliquer

l'arrêt malgré sa révolte et ses cris dans une auberge solitaire et douteuse ; sa panique devant les intentions brutales du parent profiteur et indélicat et, pendant une courte absence de celui-ci, la fuite dans la nuit, au hasard, à travers la forêt, la fuite éperdue dans l'obscurité dispensatrice de terreurs multiples ; enfin une lueur au loin et ce kiosque où elle avait imploré en vain du secours.



... Elle était tout abandonnée dans ses bras.

votre présence ici à cette heure tardive et nous dire en quoi il nous est loisible de vous servir.

La voix toujours étouffée, ayant peine à articuler ses mots, elle raconta son odyssée : un mari autoritaire et jaloux lui interdisant à l'impromptu de se rendre à un bal paré dont elle se faisait fête depuis longtemps ; un coup de tête ; le départ en cachette avec un petit cousin qui s'était offert à l'accompagner à l'insu de l'intransigeant époux ; le mentor improvisé devenant tout à coup un peu plus qu'importun ;

Les deux cavaliers n'ajoutaient qu'un crédit relatif à cette étrange fable, mais, trop parfaits gentilshommes pour laisser paraître leur incrédulité, ils offrirent à la jolie pécheresse de chercher un moyen de la tirer d'embarras. M. de Grenelle proposa d'aller au plus proche village, sans doute Saint-Honoré-l'Arquebuse, chercher un véhicule quelconque afin de reconduire la coupable à sa famille.

Elle s'écria :

— Je vous conjure de me laisser rentrer seule ! Je

mourrais de honte si l'on découvrait qui je suis; je dois avoir sous peu l'honneur d'être présentée à la reine; j'ignore en présence de qui je me trouve, mais quelque chose me dit que vous êtes de la suite du roi actuellement en déplacement à Beauval. S'il me fallait être reconnue par l'un de vous quand je serai en présence de Sa Majesté, j'ai le sentiment que je me pâmerais incontinent. Je vous prie, même à genoux, de m'autoriser à ne point lever ces bienheureux voiles qui m'offrent l'avantage de vous dissimuler ma déplorable confusion.

Jean XV répondit un peu plus vivement que ne l'eût exigé la galanterie :

— C'est trop naturel, madame. Soyez sans aucun souci; mon ami et moi vous engageons notre parole d'honneur de respecter votre incognito.

Et assuré qu'il ne serait pas aux prises avec des charmes trop visibles, ce qui n'aurait pas manqué de le déconcerter jusqu'à l'angoisse, il entraîna M. de Grenelle et lui manda d'avoir à trouver sur l'heure une possibilité honnête de faire ramener au bercail cette brebis repentante :

— Tâche à ne point t'égarer à nouveau ! Tu nous as mis dans une fâcheuse situation, à toi de nous en tirer au plus vite ! Quant à moi, conclut-il sans enthousiasme et pourtant sans horreur, je resterai ici jusqu'à ton retour; il serait malséant de laisser une femme seule dans ce lieu isolé. Je suppose que ce manant de garde va se décider à rentrer; je l'enverrai d'urgence à Beauval querir pour nous un carrosse...

Et cependant que M. de Grenelle obéissait en hâte aux ordres du maître, celui-ci se résigna à rejoindre la visiteuse malencontreuse.

Elle s'était dissimulée dans l'angle le plus obscur. Le roi, hésitant sur l'attitude à prendre, s'approcha de la cheminée et s'y adossa comme si le feu, presque éteint, pouvait manifester encore quelque tiédeur. Le silence était lourd et gênant entre ces personnes qui avaient l'air de vouloir, à deux, jouer aux quatre coins. Après un temps qui leur parut éternel, une voix cristalline et caressante murmura comme à regret :

— J'ai bien soif ! Pourrais-je avoir un peu d'eau ?

Le roi remplit lui-même un verre et fit signe à la jeune femme d'approcher; puis, comme ce petit paquet entortillé de velours et de mousseline lui paraissait vraiment peu redoutable, il la pria de s'asseoir. Elle buvait à menues gorgées, glissant le verre sous son voile, et Jean suivait malgré lui les gestes harmonieux d'une main ravissante, encore enfantine, dont la chair délicate était injurieusement balafrée par une large griffe.

— Vous vous êtes blessée ?

— Ce n'est rien... je ne sais quelle ronce a dû m'écorcher quand je courais dans les bois.

Des gouttelettes de sang brodaient le sillon rose; il insista :

— Peut-être faudrait-il laver la plaie ?

Gentiment elle s'approcha et attendit, ayant compris que son compagnon s'offrait à lui servir d'infirmier. Il versa de l'eau fraîche sur le coin d'une serviette et, prenant en tremblant un peu la main meurtrie, il se mit en devoir de la soigner plus longuement que ne l'aurait sans doute exigé la gravité du mal, étonné de n'être point trop embarrassé et de sentir une singulière douceur à garder dans la sienne une main tiède et délicate.

Le silence retomba sur eux d'autant plus accablant qu'ils commençaient peut-être à avoir quelque chose à se dire ! Le roi souhaitait le rompre; il n'en trouvait guère le prétexte et, pour la première fois, il en voulut presque à Mme Calixtine de la trop austère éducation dont il lui était redevable. Mais, comme il comprenait que continuer à se taire devenait un manque d'égards, il répéta machinalement une phrase encore présente à son oreille :

— J'ai bien soif, moi aussi !

Elle se disposait diligemment à le servir, mais, soit énervement, soit maladresse, la carafe, avant d'avoir accompli son office, gisait à terre à l'état de souvenir.

— Oh ! je suis maladroite et stupide ! Je ne sais comment me faire pardonner; ma seule excuse, elle est bien pauvre, c'est que je suis si bouleversée, si affolée de cette aventure !

Elle semblait prête à pleurer, Jean ne désira que de la consoler :

— Cela est sans importance, je boirai plus tard, et même, en y réfléchissant, je n'avais pas tellement soif...

Il se trouvait de plus en plus à l'aise, parce que d'elle il ne voyait que le plus joli bras du monde et puis il la devinait si pure, si peu hardie à côté des femmes de la Cour, avides d'afficher le plus effronté dévergondage. Il fut soudain tout orgueilleux de ses vingt ans. Il se sentit brusquement libéré de sa cacochyme jeunesse... Le goût lui vint de plaisanter, de s'amuser, de l'amuser, de vivre, ... de vivre !

— Il n'y a plus d'eau, mais voici une bouteille qui s'offre fort galamment; elle ne mérite pas que nous lui fassions injure.

— Du champagne ?

— Ma tante affirme que c'est un bienfait de Dieu !

Et, d'autorité, il remplit une coupe. L'ombre la porta à ses lèvres et, après une imperceptible hésitation, elle se décida à la vider d'un trait.

— Eh bien ?

Elle riait doucement, d'un rire clair et fluide, comme une petite source chante :

— C'est bon, et puis ça fait si drôle !... Encore, voulez-vous ?

La mousse déborda, coulant sur le bras blond comme des larmes blondes !

— Buvez-en aussi, puisque vous avez soif !

Le roi redevint grave une seconde :

— Merci, je crois que cette boisson ne me plairait guère, et ma tante dit que rien n'est plus pernicieux...

Elle lui coupa la parole, toute insolente de gaieté :

— Mais non ! puisque c'est un bienfait de Dieu ! C'est moi qui bois, et c'est vous, monsieur, qui perdez la mémoire !

Jean se rendit compte qu'une explication sur les mœurs et tendances de Mesdames risquerait fort de révéler sa personnalité; alors, ne sachant trop que répondre, soudain décidé à être audacieux, voire même téméraire, il accepta le verre tout rempli qu'à son tour elle lui offrait, ferma les yeux une seconde et le vida jusqu'à la dernière goutte.

Elle avait laissé glisser la cape dont elle s'enveloppait si secrètement, et rien n'était plus enchanteur que cette mince statue costumée en Orientale de bal masqué, au milieu de ce décor évocateur des grâces turques du vieux sérail. Les voiles, que dans la griserie de l'aventure elle avait, sans y penser, rejetés en arrière, laissaient voir des épaules encore toutes rondes de gracilité juvénile !

— Quel âge avez-vous ? interrogea à brûle-pourpoint Sa Majesté à qui ce premier pas vers ces dérèglements

maudits de Mme Calixtine enlevait quelque peu de son habituelle réserve.

— Dix-huit ans !

Le roi se prit à rêver : l'âge de la reine ! Cela peut donc être jeune : dix-huit ans ! « Je me sens tellement loin de Marie-Xavière et si près de celle-ci ; jamais je n'ai été si libre avec la reine, quel dommage ! »

— Et vous, monsieur ? risqua l'ombre.

— Pardon ?

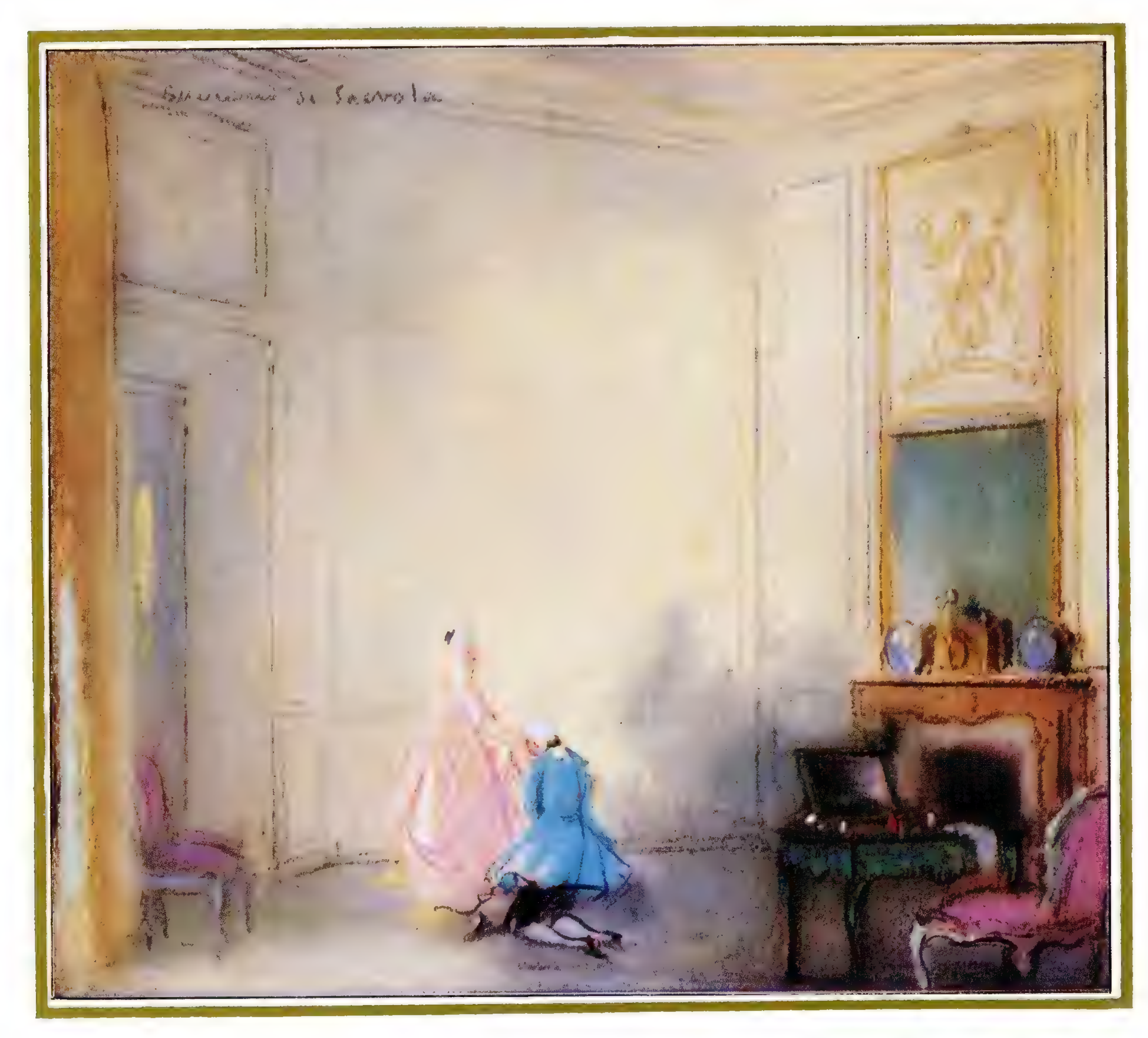
— Quel âge avez-vous ?

ébloui de découvrir miraculeusement sa propre jeunesse ! La seconde chandelle, complice des ruses nocturnes, venait de mourir à son tour. Depuis un long moment déjà, la pluie tombait dehors, violente et drue, claquant les vitres de petites pichenettes monotones et rythmées.

— Il fait affreusement noir... j'ai peur ! Allons voir sur la route si votre ami revient.

— Par ce temps, ce serait folie de sortir !

Elle se dirigeait au hasard, cherchant la porte. Tout à coup elle poussa un cri.



Il avait saisi la main de Marie-Xavière et se disposait à la porter à ses lèvres.

Il répondit gravement :

— Oh ! moi, je suis de beaucoup votre aîné !

Dans le candélabre, une des bougies venait de s'éteindre, l'autre semblait bien près d'en faire autant. L'inconnue s'écria :

— La lumière ! Nous n'allons plus avoir de lumière, et j'ai la terreur de l'obscurité !

Non sans quelque malignité, le roi avait de nouveau rempli le verre de la jeune femme ; elle protestait sans conviction et riait follement. Quelqu'un de plus perspicace que son hôte eût sans doute découvert sous cette exubérance une pointe de nervosité.

— Je ne boirai pas seule, je le jure !

Il faisait comme elle ordonnait, soumis à tant de charme,

— Qu'avez-vous ? s'écria le roi en s'efforçant de la retrouver.

— Je me suis cogné la tête contre l'angle du mur !

Il l'avait rejointe ; elle se plaignait doucement.

— J'ai mal, j'ai très mal !

— Où ?

Elle posa la main du roi sur une grosse bosse qui venait insolemment de naître sur un petit front moite que n'entortillait plus aucun voile. Il était désespéré, ne sachant que faire pour calmer sa souffrance ; il murmurait, redevenu un peu timide :

— Petit front, pauvre petit front !

Et, subitement, qu'arriva-t-il ? Est-ce le front qui était monté jusqu'aux lèvres, est-ce les lèvres qui étaient descen-

dues jusqu'au front? Nul ne le saura jamais. Bref la rencontre eut lieu et il est à présumer qu'il n'en résulta rien de fâcheux ; car lèvres et front restèrent un long moment dans la plus parfaite union.

Le cartel en bois de violette sonna, sans doute pour taquiner le silence. Elle tressaillit :

— Quelle heure est-il? Je n'ai pas compté.

— Moi non plus !

Mais la grande pendule répéta son chant :

— Minuit, dit le roi.

— Peut-être que votre ami s'est encore égaré dans la forêt?

— Peut-être... répondit Jean d'une voix qui n'était plus du tout la sienne.

— Peut-être qu'il ne reviendra pas avant le jour ?

— Peut-être...

Et, comme elle était tout abandonnée dans ses bras et qu'en somme ils n'avaient plus rien à se dire, il murmura dans un souffle, pour la seule joie d'entendre le nouveau « lui » près d'elle, si tendre et si vaincue :

— Peut-être que mon ami s'est égaré dans la forêt?

— Peut-être...

— Peut-être qu'il ne reviendra pas avant le jour?

— Peut-être...

Les lèvres du roi rôdaient encore timides autour d'une bouche qui ne se dérobait point.

— La chandelle est morte ! Avez-vous encore très peur, petite ombre?

— Oh! non, monsieur, je n'ai plus peur de rien... de rien... de rien...

Le roi, qu'on ne connaissait pourtant ni fantasque, ni capricieux, prit à l'improviste la décision de quitter Beauval en grande hâte pour retourner à la Cour. Son départ avait toute l'apparence d'une fuite, tant il semblait impatient de rentrer au palais. Le messager chargé d'annoncer l'arrivée de Sa Majesté ne parvint, après avoir crevé trois chevaux, qu'à le devancer de quelques minutes. Déjà les courtisans se disposaient à accueillir le monarque avec le cérémonial exigé par l'étiquette, quand Jean décréta qu'il ne gagnerait pas les grands appartements avant d'avoir été reçu par la reine.

— Dites à Sa Majesté que je désire de la voir immédiatement et de la voir seule.

— Mais la reine est à sa toilette avec ses femmes...

— J'ai dit ! trancha le roi d'un ton qui n'admettait pas de réplique !

Marie-Xavière attendait un peu pâle. Sans égard pour la dignité royale, Jean entra en ouragan et, se jetant aux pieds de la reine, tout d'une haleine, il fit sa confession : il se peignit détestable à souhait, s'accusant d'adultère et de félonie, ayant l'héroïsme d'avouer que le pire de son péché était de ne point parvenir à le regretter.

— Comment alors puis-je même implorer votre pardon?

Il avait saisi la main de Marie-Xavière et se disposait à la porter à ses lèvres quand il remarqua sur cette main exquise qu'il croyait ne pas connaître une ligne rose qui s'y étalait comme le paraphe d'une signature familière.

Quel miracle ou quel conte de fées! Il se sentait brûlant de vie et de jeunesse, pénétré de joie jusqu'aux limites du cœur.

Il osa enfin se relever; la reine se tenait devant lui toute désenhardie, si douce et si jolie ; il souleva curieusement la mèche narquoise qui faisait mine hypocrite de dissimuler cette meurtrissure violette. Réalité flagrante et souvenir proche !

— Vous vous êtes blessée, madame, et j'étais assez rustre pour ne point m'inquiéter de votre santé tant j'étais impatient de votre absolution.

— Suis-je moi-même pardonnée, sire ?

— Saurais-je donc, sans être un monstre, garder rancune à M. de Grenelle parce qu'il s'égare si à propos dans la forêt; au cardinal Cyjolli dont la politique démoniaque a la plus savoureuse duplicité; à la chandelle qui s'éteint; à la pluie qui charge les vitres, alors ? Comment pourrais-je, même si j'étais un insensé, en vouloir à qui me fait le plus heureux des hommes?... Marie-Xavière, je vous enlève. Allons tous deux, pèlerins païens, glorifier ensemble le kiosque de Soliman !

MARIE-THÉRÈSE PIÉRAT,
Sociétaire de la Comédie-Française.





Une chasse (détail de la Vie de saint Eustache). — Le Christ en croix.

Les Vitraux de Chartres
ou la Cathédrale enchantée,

par Louis Gillet.

Je me rappelle un voyage à Chartres, ma première visite après la guerre. J'avais hâte de voir une cathédrale intacte. Je la retrouvai en effet telle qu'au fond de mes souvenirs, blanche sur le bleu du ciel, avec son toit de cuivre vert. Mais que s'était-il passé? C'était elle et ce n'était plus elle : on eût dit un visage aveugle, elle avait perdu son regard. Par prudence, à cause des avions, on avait démonté les verrières et on les avait remplacées par des châssis de toile. J'entrai : c'était plus triste encore. On y voyait comme en plein jour. Ce n'était plus cette nuit divine, cette obscurité veloutée, palpitante, frissonnante de lueurs et de constellations. La nef, avec toutes ses nervures, ses membres trop évidents, apparaissait comme un squelette, un bois décharné par l'hiver, toute pierre et géométrie. Partout, au lieu du sortilège des pierreries, des tableaux sur verre, il n'y avait plus que la froide raison, des bandages d'hôpital et cet éclairage incolore diffus à travers les taies blanches. Alors je connus ce qu'on ôte à une église gothique quand elle est veuve de ses verrières.

Conversion de saint Eustache.

Que de fois, jadis, faisant à Chartres mon année de service, le soir, sorti de la caserne, j'allais achever la journée dans les ombres de la cathédrale! J'y trouvais une douceur jamais rencontrée, même à Assise. J'allais le long des bas côtés, je faisais le tour par le déambulatoire; j'admirais le jeu de prismes que fait avec les piliers l'éventail des chapelles; je me promenais dans les facettes de cette architecture où chaque pas varie et renouvelle les perspectives, avec l'impression d'errer dans les grottes de Fingal, dans les salles d'un château d'améthyste et de cristal. J'étais fort ignorant; le livre célèbre d'Emile Mâle n'avait pas paru encore, j'étais incapable de déchiffrer les énigmes, la forêt de symboles et de légendes qui m'entouraient : je

me contentais de la féerie. Je regardais les feux du jour mourir dans les vitraux et jeter une dernière étincelle de topaze, comme les braises d'un foyer qui s'exalte en consumant.

Et puis, quand toute la nef avait achevé de s'éteindre, que derrière le chœur il ne restait plus du brasier que des cendres confuses et quelques clignotements de cierges dans la nuit, je me retournais alors vers le grand mur noir de la façade où surnageaient seules, dans le naufrage secret. Le regard, frappant la grande paroi sévère, y trouvait cet azur, cet espace, cette voie lactée bleue, couleur de ciel et de bonheur. Il bondissait au delà du mur, se jetait dans ces champs d'allégresse, sous ces pavillons de délices qui semblaient lui ouvrir des étendues de songe, les Paradis de l'Orient...

De peinture plus belle, plus lyrique, il n'en existe pas au monde. Nul prince, nul grand de la terre n'a possédé un livre d'heures compa-



Les Rois Mages.

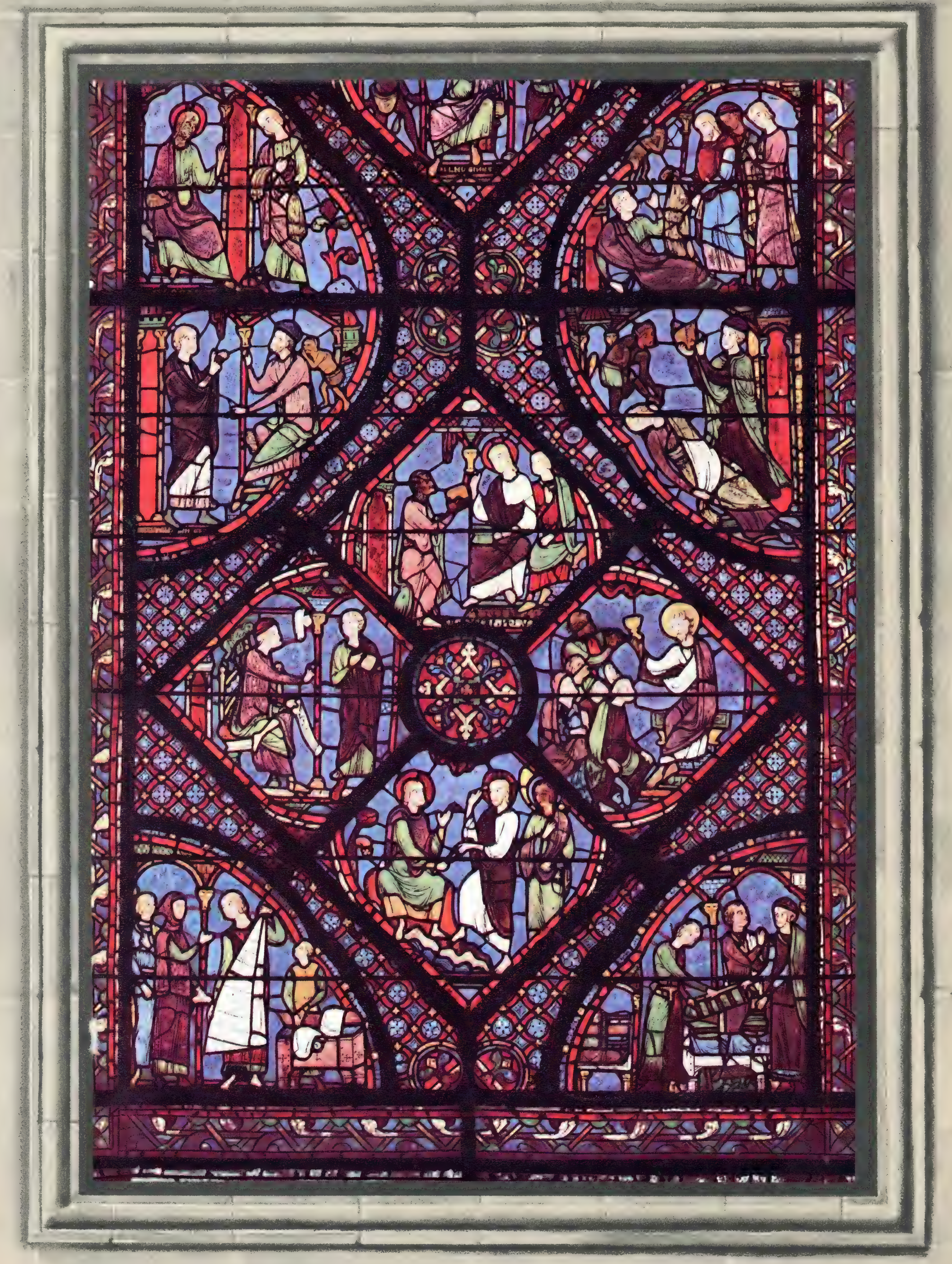
du crépuscule, trois baies, trois lueurs surnaturelles. Ces fenêtres, les plus anciennes de l'église, pareilles à trois glaives translucides, avaient le privilège de rester lumineuses dans l'évanouissement du jour; à mesure que l'immense vaisseau s'emplissait de ténèbres, elles semblaient briller davantage et comme éclairer par elles-mêmes, composées d'une matière étrange qui avait la propriété de s'allumer par une sorte de phosphorescence sans le secours du soleil. Que d'heures j'ai passées dans la contemplation de cette triade céleste! Ces fenêtres n'éblouissaient pas, elles ne flamboyaient pas : pas plus de trois ou quatre tons, un rubis, une émeraude et surtout une couleur unique, une sorte de divin bleu tendre, soyeux comme le bleu de l'été, un bleu de turquoise ou de pâle saphir dont personne n'a jamais retrouvé le rable à ce trésor d'enluminures, au bréviaire fastueux qui enchante le promeneur dans les nefs latérales de Notre-Dame de Chartres.

Le caractère moral de cette imagerie, c'est d'être populaire. Cela s'explique, parce que les verrières sont toutes offertes par les fidèles. Dans cette grande œuvre de l'intelligence et de l'amour, elles représentent plus que le reste la part du don et du gratuit. Chacun tenait à honneur de donner quelque chose à Notre-Dame. Quel don? Le plus simple était de vitrer une chapelle. Les seigneurs s'y empressaient comme les simples bourgeois. Les donateurs étaient des rois comme des artisans : on compte 44 verrières de princes et 42 des gens de métier. Les verrières nobles portent les plus beaux blasons de la chrétienté; voici les lys de France, les châteaux de Castille, le lion de



CATHEDRALE DE CHARTRES

Notre Dame de la Belle Verrière XII[e] siècle



Histoire de saint Jacques.

il y a les grands évêques, le thaumaturge saint Martin & le grand saint Nicolas, le patron des petits enfants; il y a les jeunes filles Catherine & Marguerite, le chevalier saint Théodore, dompteur du crocodile d'Égypte, & les vieux saints locaux, bons génies du pays, protecteurs du bétail, des récoltes, saint Chéron, saint Lubin. Il y a l'histoire nationale avec l'empereur Charlemagne, l'histoire politique & les démêlés avec l'Anglais dans la vie & la mort de saint Thomas de Cantorbéry. Il y a le prodigieux roman de saint Julien l'Hospitalier, l'histoire pathétique de l'Œdipe chrétien qui, sans le savoir, égorge père & mère, les erreurs, la reconnaissance, les apparitions, les bêtes fantastiques, les cerfs qui parlent de Dieu, une croix de lumière entre les cornes.

Mais, naturellement, la plus aimée de toutes ces figures & la plus caressée, c'est la dame de céans, la Sainte Vierge, Notre-Dame. Toute la cathédrale est un hymne à sa gloire, un immense cantique, un « Salve Regina ». Les plus beaux des vitraux lui ont été consacrés : par exemple, le vitrail de la mort & de l'assomption de la Vierge, composition d'une « musique » que n'ont pas dépassée Léonard & Poussin, ou encore ce vitrail célèbre qui représente la Reine des cieux couronnée par des anges, tenant son Fils sur ses genoux : grandiose figure, vêtue de bleu de ciel & de soleil, limpide aigue-marine détachée sur un fond de pourpre incomparable, plus noble que Cimabué lui-même ne l'a jamais peinte, transparente & divine, faisant comprendre par sa présence sa surhumaine maternité & cet enfantement qui n'a rien coûté à son corps, pas plus que le rayon, en traversant le verre, ne le blesse, — Vierge deux fois bien nommée, Notre-Dame de la belle verrière.

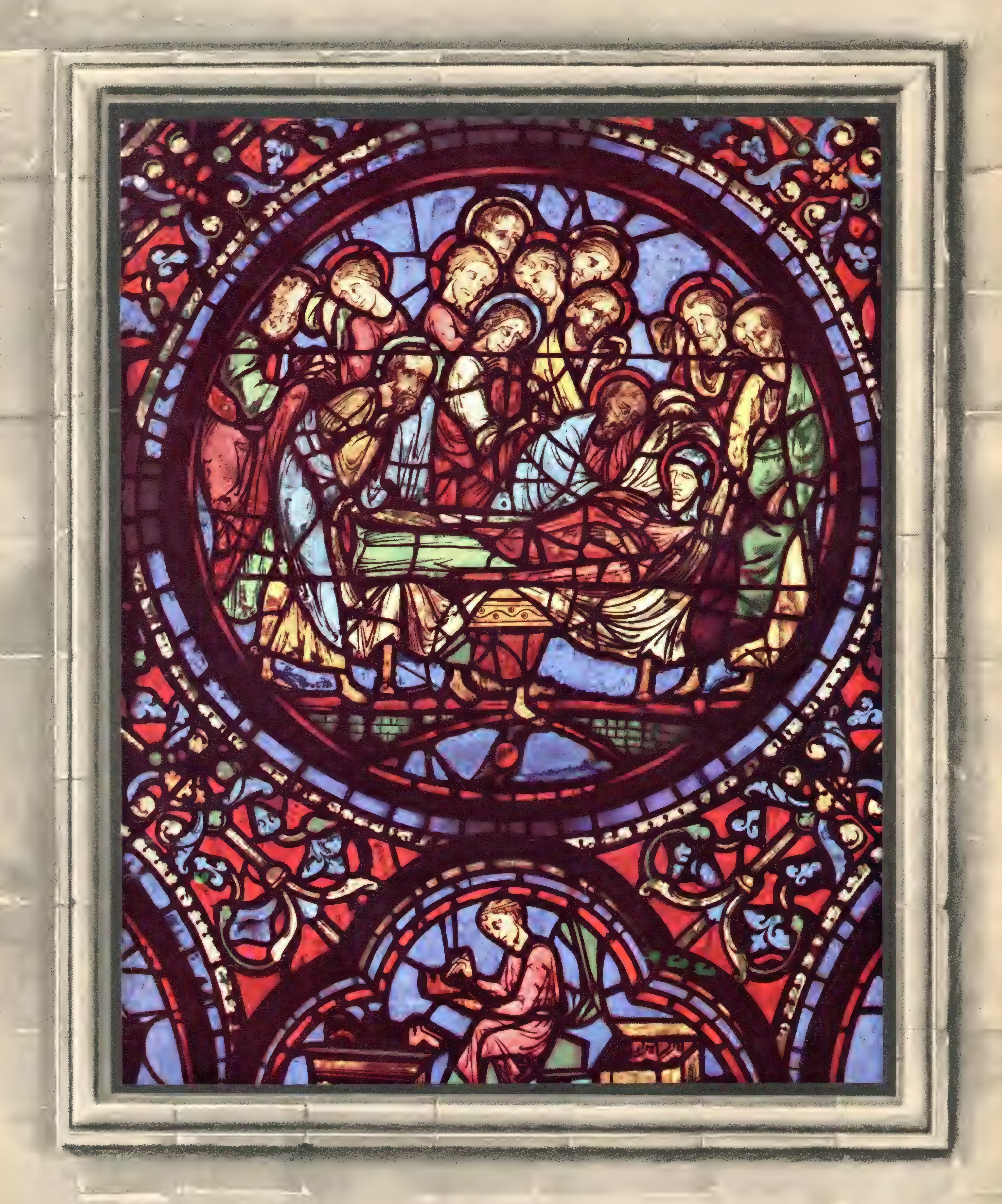
J'hésite à le dire, mais Péguy l'aurait écrit sans crainte : la Vierge, dans sa beauté suprême, est un peu fille de la France. Elle est modelée de nos mains, sortie des rêves profonds de cette Gaule qui, déjà, dédiait des autels à la jeune fille qui devait enfanter. En elle ce pays résuma son idéal de la femme, amour & courtoisie, image de la grâce, humaine créature qui corrige les justices de Dieu, qui justement gracie, efface les péchés, qui sourit & pardonne. A cause de cette foi, Mère, pardonne-nous encore! Qu'il nous soit fait miséricorde! Nos pères, en te faisant si pure, n'ont jamais pu se résoudre à oublier que tu fus leur sœur. Leurs meilleures affections, leurs piétés domestiques, en toi ils les divinisèrent : avec une audace familière, ils s'enhardirent les premiers à écarter le manteau qui te voilait la gorge & à montrer le sein où Jésus but avec ton lait la première de ses nourritures terrestres. C'est sur un vitrail de Chartres que l'on voit pour la première fois dans l'art ce spectacle ravissant d'une jeune mère qui allaite. La France a mêlé la première à la religion cette nuance de douceur & d'attendrissement.

Voilà le monde merveilleux de la verrerie de Chartres, la poésie qu'inventait le moyen âge dans cette peinture aérienne, faite de l'espace & du rayon : voilà le trésor qui fut longtemps celui des bonnes gens de France, le plus beau livre d'images qui ait charmé un peuple, consolé la vie en mettant ici-bas un avant-goût de l'éternité.

Louis Gillet.

(Autochromes Étienne Houvet.)

La Vierge & l'Enfant Jésus.



La Mort de la Vierge.

Un ange (détail de la « Vie de Jésus »).

Saint Nicolas (détail de la « Vie du Saint »).

Montfort, l'hermine de Bretagne. Toute la prouesse d'Europe fait sa cour à la reine Marie.

Les plus précieux de ces vitraux sont toutefois ceux des petites gens. Chaque corporation faisait peindre l'histoire de son patron : les vignerons, saint Vincent; les cordonniers, saint Crépin; les aubergistes, saint Julien; et, en outre, pour que nul n'en ignorât, on y mettait une signature, une sorte de signalement ou de portrait professionnel. Le peuple n'avait pas d'armoiries : alors, au pied de chaque vitrail, une vignette nous montre chaque métier au travail, chaque artisan dans sa boutique, maniant ses outils, exerçant son commerce, sa petite industrie. Nous entrons dans l'intimité de l'atelier et de l'échoppe. Les tonneliers cerclent leurs barriques, le maréchal bat son enclume, le cordonnier taille son cuir, l'imagier dégrossit une statue, tandis que son apprenti, couronné d'un chapeau de roses, boit un coup de vin; le fourreur prévenant déploie aux yeux d'une cliente alléchée le manteau de vair qui fait sourciller son mari. Il y a là le journal de la ville, le plus charmant « Livre des métiers », le Livre d'or de la paroisse : les bonnes gens sont là chez eux, sans gêne, continuant leur vie de tous les jours, comme ils la continuent sans doute dans le Paradis. Rien de plus charmant que ce mélange de la terre et du ciel, et cette vieille vie de labeur innocent qui devient la cité de Dieu.



Les Noces de Cana.

Et quel peuple merveilleux de légendes et d'histoires! Chacun, je l'ai dit, faisant peindre celle de son patron, il en résulte une sorte de calendrier perpétuel, une espèce de « Légende dorée », le dictionnaire ou le répertoire de toute la sainteté : c'est la Toussaint de l'art, la guirlande et le florilège des exemples et des vertus.

Il y a, si j'ose dire, le Tout-Chartres du moyen âge, tout le céleste état-major, l'armée des capitaines et de la Garde divine, les cadres dont les vivants sont en quelque sorte la réserve ou la territoriale : il y a d'abord les apôtres, le prodigieux saint Thomas et le grand baron saint Jacques, avec toute l'histoire de la conquête d'Espagne, la croisade de Roncevaux et la mort de Roland;



Le rétameur.

FIGURES DE NOMADES

par ALBERT LONDRES. — *Eaux-fortes de* COUSSENS.

IL s'appelait Marius Gardebois, dit le Savoureux. C'est par lui que j'ai connu les chemineaux. Il avait débuté avec son père, qui était maquignon dans le pays de Savoie. Les douze premières années de sa vie, il avait beaucoup voyagé, disait-il, mais toujours à pied, suivant le père, l'été, l'hiver. C'est un hiver qu'on l'emmena pour la première fois en prison parce qu'on y conduisait son père. Partis de Modane, ils allaient jusqu'à Aiguebelle vendre un cheval. Le père de Marius Gardebois n'avait pas toujours acheté les chevaux qu'il revendait. Celui-là, paraît-il, avait été ramassé dans un champ des Hautes-Alpes, alors qu'il était en train de s'enrhumer, les pieds dans la neige ! Les gendarmes les menèrent à la prison de Chambéry...

Je revois toujours Marius Gardebois me racontant cette petite histoire de son enfance. Nous étions tous les deux à Saint-Laurent-du-Maroni, au bagne. Il était libéré. Depuis trois semaines il me suivait, portant mon parapluie. Au pays maudit, on l'appelait le Romani.

— *Le* Romani ! disait-il, vous entendez bien, je suis *le* Romani. Il n'est, en effet, qu'un seul romanichel au bagne, et c'est moi. Mais ceux de ma race m'ont pardonné sans m'avoir oublié. Il y a de l'indulgence pour moi dans toutes les roulottes de la bonne France. Jusqu'aux chevaux, je suis sûr, qui, une fois dételés, doivent certains soirs m'envoyer une pensée !...

Autour de ma table, Marius Gardebois tombait souvent dans de longues extases : « A quoi rêvez-vous ? », lui demandais-je. Il répondait : « Je ne suis plus au bagne, mais dans le Grésivaudan : c'était un automne tombant sur l'hiver. Le hasard nous avait fait rencontrer : on était cinq roulottes, quatre françaises, une italienne. On chemina ainsi pendant plus d'une saison l'une derrière l'autre. Il y avait des chaudronniers ambulants, des vanniers, des diseuses de sort ; moi, je repassais les couteaux. Quand le chaudronnier trouvait à rétamer dans un village, nous nous arrêtions tous. Tenez ! le nom d'un village me revient, il s'appelait Le Touvet. Nous vécûmes là, dix-neuf vagabonds, dans nos cinq roulottes, tout le mois de décembre. On y fit le réveillon. Les diseuses de sort

étaient remontées de Grenoble, de l'or plein les mains; moi, j'avais apprivoisé des volailles. Le froid était si roide que cela nous a donné du génie : on a inventé un chauffage central; de temps en temps on ouvrait la porte et nous faisions souffler de l'air chaud dans la roulotte par les naseaux de nos chevaux!

Loin de la Guyane, je ne pensais plus à Marius dit le Savoureux. L'un de ces derniers hivers j'étais sur une route, j'arrivais dans le département de la Haute-Vienne. Il nous avait fallu abandonner la voiture qui nous portait et nous lancer vers Saint-Yrieix, à la recherche d'un secours. Une roulotte était installée à l'endroit où le champ rencontre le chemin vicinal, son escalier posé, sa cheminée fumant. Le cheval rôdait autour comme si les propriétaires, avant de ans, arrêtez-le et dites-lui : « Marius Gardebois dit le Savoureux vous envoie son bonjour ! » Il me connaîtra!

— Jean-le-Pied ! fis-je, j'ai un bonjour à vous donner.

Le vieux trimardeur me regarda avec méfiance.

— Moi, dit-il, je n'ai rien à craindre; si j'ai parlé des gendarmes tout à l'heure, c'est que le gendarme grogne toujours quand il nous rencontre; comme les chiens il n'aime pas les pauvres. Nos loques sur notre corps lui font l'effet d'un crime sur la conscience.

— Je n'ai rien de commun avec la gendarmerie, lui dis-je. Je dois vous serrer la main de la part de Marius Gardebois dit le Savoureux.

— Sainte-Marie! mais il est *là-bas* ! Vous en revenez



Le maquignon.

sortir, lui avaient dit : « Veille bien sur la maison. » Ce n'était pas l'une de ces roulottes de luxe, demeure de bourgeois forains, c'était une baraque qui semblait encore plus maigre que le cheval de garde ! Il faut d'ailleurs que les pauvres chevaux des romanichels soient squelettiques et boiteux et qu'ils marchent un peu comme la roulotte roule, autrement ils casseraient tout!

La maison sur roues n'était pas vide. Il y avait d'abord une paillasse et sur la paillasse deux vieux rouliers.

— L'un de vous ne peut-il aller à Saint-Yrieix, dis-je, chez un garagiste et le ramener pour me dépanner?

— Trois kilomètres, dit l'un, ça peut se faire même pour des gars comme nous qui avons plutôt l'habitude de voyager en voiture.

Ils se levèrent, descendirent leur escalier particulier, et l'un dit à l'autre : « Vas-y! toi qui ne crains pas les gendarmes! »

Il y alla. Je restai avec l'autre. Il me dit qu'on l'appelait Jean-le-Pied, parce qu'il n'avait jamais eu de roulotte, et qu'il était un vagabond plutôt qu'un romanichel. La figure de Marius réapparut devant ma mémoire. Je revoyais l'homme installé au restaurant *Pomme à Pain*, à Saint-Laurent-du-Maroni, et me vantant sa vie première. Soudain je me rappelai l'une de ses phrases : quand vous serez de retour en France, m'avait-il dit, si vous trouvez un romani sur les routes et que ce romani ait un peu plus de quarante aussi, alors? Et comment saviez-vous que je connaissais le Savoureux? Est-ce que vous m'avez cherché longtemps?

Je tranquillisai Jean-le-Pied.

— Cher Marius! disait-il. On a fait ensemble la Provence, le Dauphiné, la Savoie, la Franche-Comté. C'est là qu'il est *tombé*. On a dit qu'il avait mis le feu à une grange. Il ne l'avait pas mis. Il allait dans la grange, il n'a pu le nier, il y allait parce qu'il était amoureux et qu'il fabriquait tout le jour des chansons pour la servante. Il a été condamné à huit ans de travaux forcés. On a attendu son retour « sur la route », voilà quelques années; ce n'est que plus tard que nous avons appris qu'il ne reviendrait jamais puisque, avec huit ans de travaux forcés, il faut rester toute la vie en Guyane.

Jean-le-Pied me demanda l'adresse de Marius. Je la lui rédigeai ainsi : Marius, aux bons soins du Chinois propriétaire du restaurant *Pomme à Pain*, Saint-Laurent-du-Maroni, Guyane française.

Trois mois plus tard, on me remettait une lettre portant le timbre mauve de la terre d'expiation. Marius me remerciait d'avoir porté son bonjour à son ami Jean-le-Pied. Il ajoutait : « Il a fait pour moi une collecte dans la Haute-Vienne et ainsi j'ai reçu cent quarante-sept francs quarante. Vous voyez qu'après quatorze ans, les siens n'ont pas oublié le pauvre Marius ! Je ne puis le remercier. Les facteurs ruraux ne servent pas encore les romanichels, mais, si vous le ren-



Le chemineau.



Campement de bohémiens.

contrez une nouvelle fois, dites-lui que j'ai donné la moitié de la collecte à un malheureux qui n'était pas plus riche que moi... »

Mes relations avec les bohémiens ne se sont pas arrêtées là. J'en trouvais, évidemment, auxquels le nom de Marius ne parlait pas. Alors je partais, laissant rôder comme une crainte autour des roulottes, si bien que quelques-unes gagnaient un autre département après mon interrogatoire. Mais, ma plus étrange histoire avec ce pauvre monde, je la vécus cette année, en septembre 1928.

Je revenais avec des amis de Clermont-Ferrand à Vichy par la route. Il était une heure du matin. A l'entrée de Gannat, il est un tournant brusque. Il nous parut l'être d'autant plus que le chauffeur dut stopper soudainement, le capot de la voiture étant déjà dans les flancs d'un cheval qui, en compagnie de deux autres, folâtrait en liberté et tout nu, sur la route nationale et dans une nuit sans lune. Nous descendîmes. Les trois libres chevaux appartenaient à trois roulottes, qui dormaient tous feux éteints et les brancards en l'air. Mes compagnons, pensant aux voyageurs qui pourraient suivre, et sans doute aussi conduits par une juste colère, frappèrent au carreau d'une des maisons vagabondes.



La halte.

— Vous ne pourriez pas attacher vos chevaux? crièrent-ils.

Un romanichel apparut sur le pas de sa porte et sauta à terre. On ne lui fit pas nos compliments. Il nous renvoya des mots durs.

— C'est ainsi, dis-je, que vous parlez à quelqu'un qui vous apporte le bonjour de Marius Gardebois dit le Savoureux?

L'homme demeura interdit. Après, en silence, il s'approcha de moi. A voix basse il me dit :

— Vous l'avez connu?

— Certainement, je l'ai vu *là-bas*!

— Attendez! Alors, attendez.

Il alla cogner à l'une des trois roulottes.

Mes compagnons n'étaient pas moins étonnés. Un bohémien jeune, vingt-cinq ans, en descendit, le torse nu. Une femme échevelée mit sa tête à la fenêtre.

— Puisque vous l'avez vu, me dit-il, et, prenant l'homme par le poignet : voilà son fils!

Le jeune homme m'interrogea. Depuis deux ans, le vieux bohémien forçat s'était lassé d'écrire. Le fils le croyait mort.

Longtemps je lui parlai de son père.

Au moment de mon départ, l'enfant de la balle me demanda :

— Est-il aimé au moins, là-bas?

Albert Londres.



L. BOILLY — *L'enfant au fard*

Collection de Mme F. Meyer



Cette reliure n'est pas signée, mais sa composition et son goût attestent la main d'un maître. Le volume qu'elle habille renferme les Poésies de Charles d'Orléans, *imprimées à Grenoble en 1803.*

IMPRESSIONS BRÈVES D'UN VIEUX BIBLIOPHILE

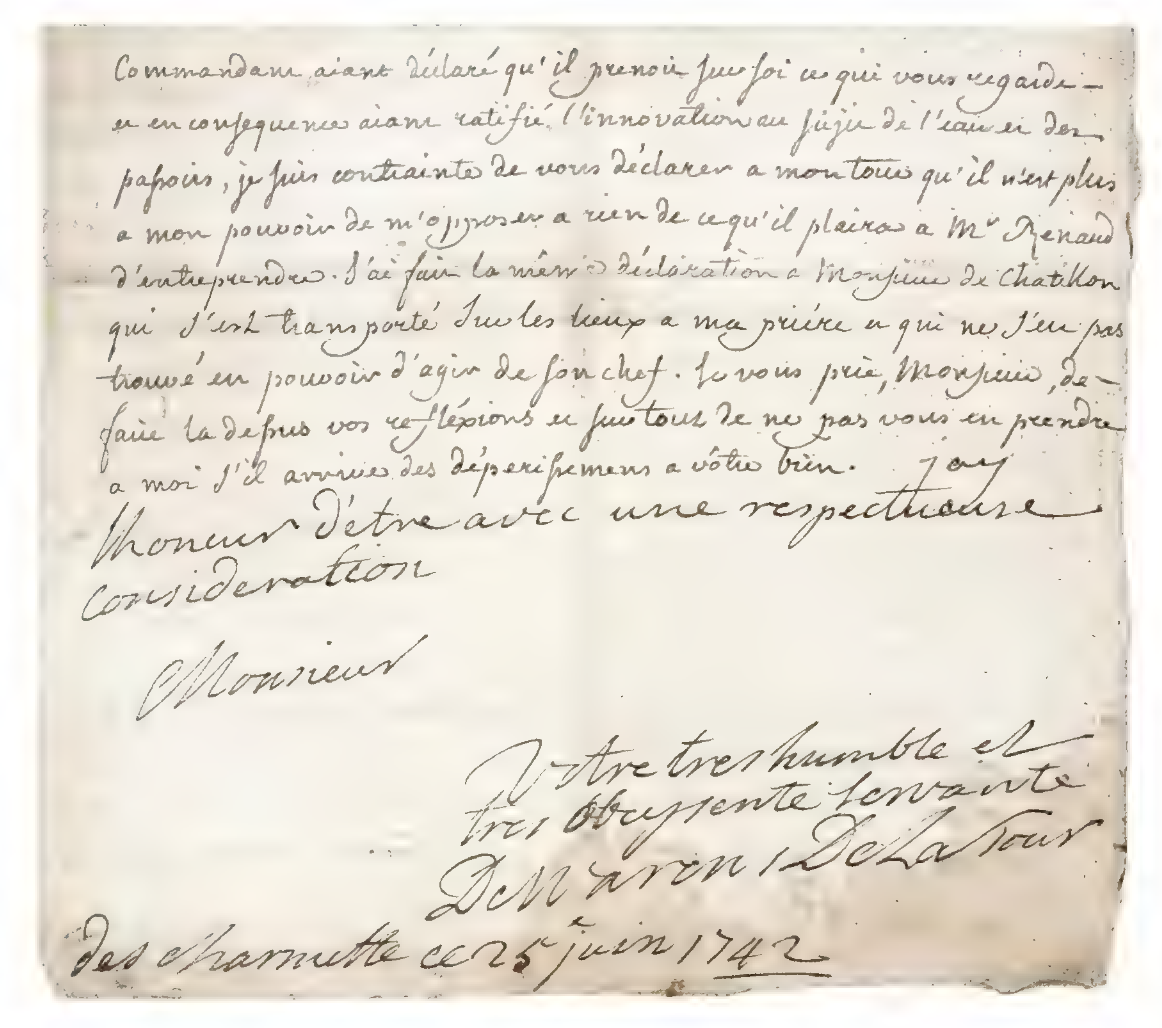
par LOUIS BARTHOU.

CE n'est pas faire injure à l'Académie que de chercher dans Littré une définition. Il n'y a pas, à parler franc, une séance du Dictionnaire où l'un d'entre nous ne se lève pour aller consulter, sur la table où il a sa place d'honneur, le monument élevé par le grand bénédictin laïque à la défense, à la gloire et à l'illustration de la langue française. Et puis, je n'ai pas, en ce moment, sous la main un autre instrument de travail...

Donc, étant bibliophile et voulant me définir, j'ouvre Littré :

Bibliophile. « Celui qui aime et recherche les livres. »

C'est bien cela, sans que ce soit cela tout à fait. J'aime les livres et je les recherche. Mais il y a une nuance que ne rend pas la précision un peu sèche de la définition. Elle marque un goût, où je sais qu'il faudrait ajouter une volupté. L'austérité grammaticale de Littré, qui a peut-être voulu ménager l'amour-propre de ceux qu'il définissait, n'a pas tout dit. Il y avait un puritain dans ce puriste. Selon moi, qui crois m'y connaître, le bibliophile est « celui qui a la passion des livres, et surtout des livres rares, des belles éditions, etc. ». Cette fois encore, j'ai cité Littré,



Commandant aiant déclaré qu'il prenoit sur soi ce qui vous regarde — et en consequence aiant ratifié l'innovation au sujet de l'eau et des passoirs, je suis contrainte de vous déclarer a mon tour qu'il n'est plus a mon pouvoir de m'opposer a rien de ce qu'il plaira a Mr Renaud d'entreprendre. J'ai fait la même déclaration a Monsieur de Chatillon qui s'est transporté sur les lieux a ma prière et qui ne s'est pas trouvé en pouvoir d'agir de son chef. Je vous prie, Monsieur, de faire la dessus vos reflexions et sur tout de ne pas vous en prendre a moi s'il arrive des dépérissemens a vôtre bien. J'ay l'honneur d'être avec une respectueuse consideration

Monsieur

Votre treshumble et
tres obeyssente servante
De Warens De La Tour

des Charmettes ce 25 juin 1742

Cette lettre d'affaires offre cette particularité que le texte en est écrit tout entier de la main de Jean-Jacques Rousseau et que seule la formule de la salutation finale est de Mme de Warens, la célèbre « Maman » des Confessions.

14 [redacted] *Napoléon II*

ô Révolutions ! j'ignore,
Moi, penché sur vos grands tableaux,
ce que Dieu dans l'ombre élabore
sous le tumulte de vos flots.
La foule vous hait et vous raille.
Mais qui sait comment Dieu travaille ?
qui sait si l'onde qui tressaille,
si le cri, &c

VI.

[redacted]
Si le cri des gouffres amers,
Si la trombe, aux ~~poignantes~~ serres, *+ ardentes*
Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers!

Cette page de Napoléon II, *qui s'appelait d'abord* le Roi de Rome, *montre le soin heureux avec lequel Victor Hugo apportait jusqu'aux dernières épreuves des corrections à ses vers.*

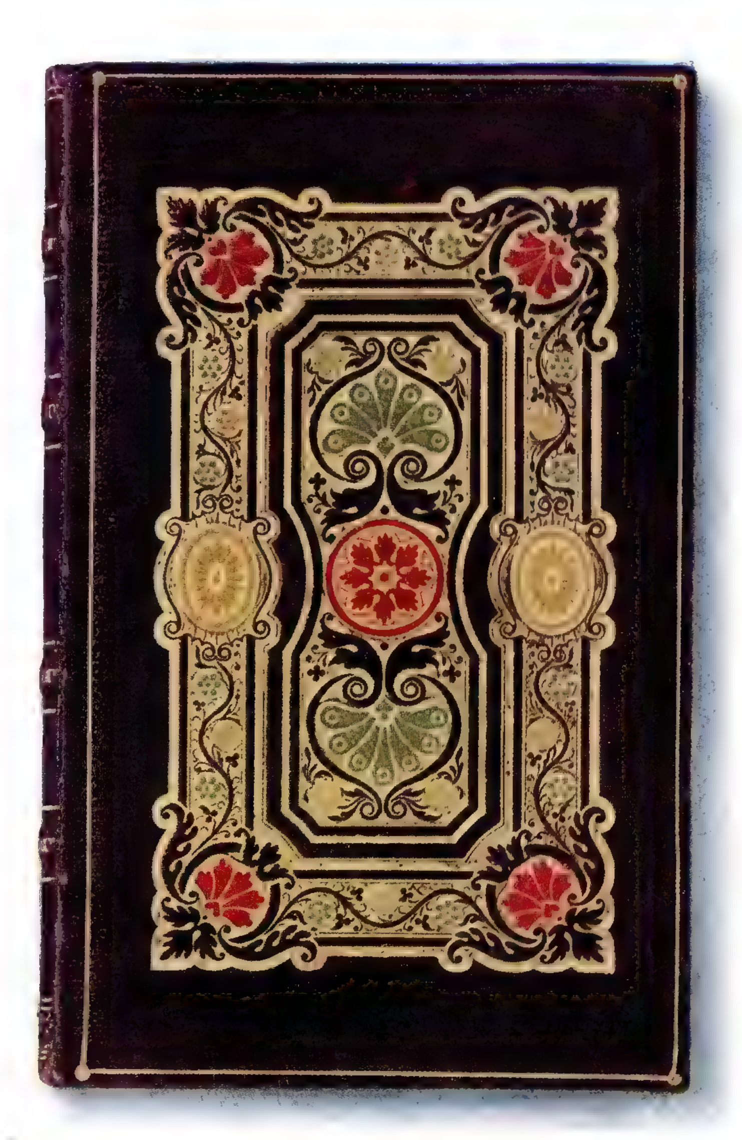
mais il parle ainsi du *bibliomane,* dont la passion est « excessive » ! A la bonne heure, quoique la racine grecque du mot implique un grain de folie, et parce qu'ici l'excès ne gâte rien. On n'est un vrai collectionneur que si l'on est un peu, pas trop ! mais un peu maniaque. C'est par des différences de degrés qu'un bibliophile se distingue d'un bibliomane : il apporte, jusque dans ses raffinements, une délicatesse et une mesure que l'autre, son Sosie compromettant, ne connaît pas.

En dehors d'eux, il y a le *bibliomaniaque.* Le mot a vieilli, sans que l'espèce ait disparu. Darwin n'en a pas déterminé l'origine, mais Paul-Louis Courier en a fixé le caractère. Quoi qu'il eût fait, à Florence, par maladresse ou par malice, sur un manuscrit des *Pastorales* de Longus, une tache d'encre qui faillit noircir toute sa vie, le célèbre pamphlétaire aimait les livres, y compris, de son propre aveu, les livres des autres. Il écrivait de Lucerne à M. Clavier, le 30 août 1809 : « N'avez-vous jamais ouï parler du marquis Tacconi, à Naples, grand trésorier de la Couronne, grand amateur de livres, et mon grand ami, que l'on vient de mettre aux galères ? Il avait 100.000 livres de rente et il faisait de faux billets ; c'était pour acheter des livres, et il ne lisait jamais. Sa bibliothèque magnifique était plus à moi qu'à lui ; aussi suis-je fort fâché de son aventure. Tudieu ! comme on traite la littérature en ce pays-là ! L'autre roi fit pendre un jour toute son académie ; celui-ci envoie au bagne le seul homme qui eût des livres dans tout le royaume. Mais, dites-moi, auriez-vous cru que la fureur *bibliomaniaque* pût aller jusque-là ? L'amour fait faire d'étranges choses ; ils aiment les livres charnellement, ils les caressent, les baisent ... »

A ce portrait, on voit tout de suite que Paul-Louis Courier — sauf, bien entendu, les faux billets et les galères — était de la « partie ». On ne définit bien que ce que l'on aime, et Paul-Louis Courier, hôte bien fourni du marquis Tacconi, aimait les livres d'une tout autre façon que Littré. S'il y a d'ailleurs, dans ce goût, des espèces et des genres, tous se ressemblent en ce que, du bibliophile au bibliomaniaque, leur passion commune a quelque chose de charnel. Ils prodiguent aux papiers, dont le grain a ses beautés, et aux reliures, dont les peaux ont tant d'attraits variés, les mêmes caresses qu'aux femmes. L'amour sincère ne va jamais sans quelque excès.

Ce marquis Tacconi, qui faisait des billets faux pour procurer à son ami Courier de vrais livres, ne lisait jamais. Moins la générosité, il a laissé des successeurs. Je sais des bibliophiles, peu dignes du beau nom dont ils se parent, qui ouvrent leur bibliothèque, mais n'ouvrent leurs livres que pour les montrer. Ils exhibent des richesses qui ne servent qu'à flatter leur vanité. Certains d'entre eux poussent cette sorte d'égoïsme ostentatoire jusqu'à ne pas *couper* leurs volumes : ils les gardent *à l'état de neuf !* sans rien savoir, même par ailleurs, du texte qu'ils renferment et qu'ils décorent. Je ne connais pas de plus déconcertant paradoxe. Que diriez-vous d'un amateur de vins qui enrichirait sa cave sans jamais faire sauter le bouchon d'une bouteille ? Évidemment tous les goûts sont dans la nature, mais à la condition de ne pas en sortir.

Un livre est fait pour être lu. Tel est l'axiome. Qu'on ne lise pas les *Essais* de Montaigne, *d'une façon continue,* dans l'édition de 1580, ou les *Pensées* de Pascal dans celle de 1670, ou les *Satires* de Mathurin Régnier dans celle de 1613, ou les *Fables* de La Fontaine dans celle de 1677, je l'admets. Le véritable amateur de vins, qui se contente d'un bon ordinaire, ne passe la main derrière les fagots que pour des cas exceptionnels. De même un vrai bibliophile a deux bibliothèques, et le *luxe* de



Reliure mosaïquée de Simier, d'un goût admirable. Elle recouvre un album où Alfred de Vigny a transcrit deux Élévations : Paris *et* les Amants de Montmorency.

l'une, loin de l'interdire, provoque et entretient l'*utilité* de l'autre. Elles se complètent. Du temps où j'étais écolier, j'avais mes habits du dimanche, et il n'était pas dimanche tous les jours. Comme bibliophile, j'ai continué cette pratique : je garde mes beaux livres pour les grandes fêtes.

***

On ne naît pas bibliophile comme on naît poète ou prince. Il y a des familles, rares d'ailleurs, où ce goût s'hérite, mais, même chez ces heureux de la Cité des livres, il faut se donner la peine, en attendant le plaisir qu'on en retire, de mériter ce titre. Ce sont les circonstances, les hasards de la conversation et de la vie, les visites aux musées et aux expositions, quelquefois le coup de foudre, d'autres fois une initiation lente, qui déterminent les vocations. La mienne me prit aux alentours de mes trente-deux ans. Jusque-là, très grand liseur, j'avais absorbé beaucoup de papier noirci, mais le contenu m'intéressait plus que le contenant, et le fond plus que la forme. Pourtant l'instinct avait précédé le goût. En 1888, il se faisait à Pau, devant la Halle, une vente d'objets variés, au milieu desquels il y avait des livres. C'était, en partie, la liquidation de la succession d'un conseiller à la cour d'appel, qui avait lui-même hérité de son frère, Alfred Assollant. Si ce nom ne vous dit rien, j'excuse votre ignorance parce que j'envie votre jeunesse. Au temps de la mienne, Alfred Assollant était un romancier presque célèbre et, ce qui ne s'accorde pas toujours, un homme de lettres très lettré. Il y avait de bons livres, les siens, et j'entends par là ceux qu'il avait lus, dans cette vente où, sur la place publique, un agent de la police municipale, court, gros et rouge, mal sanglé dans une tunique usée, remplissait, d'une voix enrouée, les fonctions de commissaire-priseur. J'étais conseiller municipal et il était mon ami. Les livres avaient attiré mes yeux. Ils étaient bien reliés, la plupart en demi-veau vert, avec, au dos, des pièces rouges où flamboyaient des titres dorés. Les enchères furent menés rondement. Je ne crois même pas que le brave sergent de ville ait eu besoin de se rappeler nos bons rapports et d'user d'une complaisance amicale pour m'adjuger les numéros dont je désirais devenir l'acquéreur. Ce fut pour rien, c'est-à-dire pour les prix de l'époque ! que j'obtins toute la série des ouvrages, alors publiés, d'Hippolyte Taine. Il n'y eut aucun concurrent sérieux, même pour cet admirable *Voyage aux Pyrénées*, illustré par Gustave Doré, où la ville de Pau occupe, justement, une si bonne place. J'ai encore ces livres. Quand je m'en sers, j'apprécie la solidité de leur reliure, faite de main d'ouvriers, et je me

Cette page autographe de Chateaubriand appartient à un cahier où il a écrit le vingtième chant des Martyrs : la Sédition. *Ce manuscrit appartenait en 1830 à Armand Bertin.*

Lettre X.

du Baron d'Orsinge,

dans laquelle étoit le précédent billet.

S'il peut rester dans l'ame d'un suborneur quelque sentiment d'honneur et d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuse dont vous avez corrompu le cœur, et qui ne seroit plus si j'osois soupçonner qu'elle eut porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philosophie qui lui apprit à se jetter à la tête du premier venu lui apprenne encore à désobeir à son Pére. Pensez-y cependant. J'aime à prendre en toutes occasion les voyes de la douceur et de l'honnêteté quand j'espère qu'elles peuvent suffire ; mais si j'en veux bien user avec vous, ne pensez pas que j'ignore comment se vange l'honneur d'un Gentilhomme, offensé par un homme qui ne l'est pas.

Cette lettre autographe est extraite d'un manuscrit de la Troisième Partie de la Nouvelle Héloïse *que Jean-Jacques Rousseau, « accablé d'exprès, de visites, de lettres et de paquets », avait donné à Mme Rollemen.*

rappelle, avec cette satisfaction du prix payé qui est au fond de l'âme de tout bibliophile, l'heureuse circonstance à laquelle je dus, sous l'œil bienveillant d'un commissaire-priseur de fortune, ma première « bonne affaire ».

Mais la véritable révélation et la vocation irrésistible ne me gagnèrent que cinq ou six ans plus tard. Ce fut chez un libraire du passage Choiseul. Je n'avais pas encore le sens des reliures et je ne faisais pas, ou je ne faisais guère, de différence entre un demi-chagrin, un demi-veau et un demi-maroquin. Quant aux reliures pleines, elles avaient conservé à mon égard tout leur secret avec une fidélité égale à l'âme de ce pauvre sonnetiste d'Arvers! Avec un peu de pitié, que seule ma dignité ministérielle empêchait sans doute de devenir méprisante, le libraire du passage Choiseul condescendit à m'initier et à m'intéresser aux secrets de l'art du cuir. Il fit miroiter sous mes yeux ravis les dos délicatement fleuris ou mosaïqués de quelques belles demi-reliures, car je ne faisais encore les choses qu'à moitié! Dois-je convenir que leur prix m'effraya? De quinze à vingt francs : pas moins! Mais je rattrapai vite le temps et les reliures perdus. Quel que soit son objet, l'amour fait des progrès rapides. La nécessité d'une convenance entre le cuir et le papier ne tarda pas à m'apparaître. Que vaut une belle reliure si elle recouvre un papier médiocre et commun à tous les exemplaires?

Je fis la connaissance, qui ne fut pas longue, à vrai dire, des Japon, des Hollande et des Whatman. En ces temps anciens, le Japon — je le dis du papier, quoique cela eût pu aussi bien se dire du peuple — n'avait pas sa réputation faite. A la différence du Chine, il n'était pas « lavable » et je me rappelle les petits hochements de tête des grands bibliophiles qui doutaient encore de sa conservation. L'avenir a démenti leurs craintes : le Japon dure... sur tous les terrains !

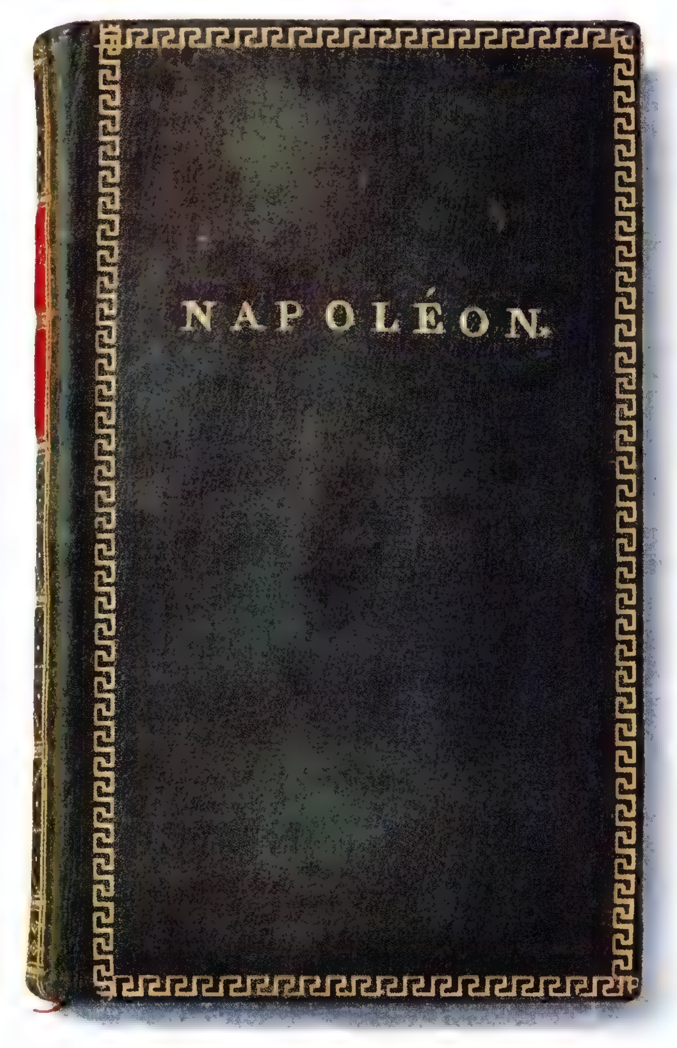
Mais la reliure exige un autre accord : il faut que sa composition, son dessin et sa couleur répondent au

260 LA CHUTE D'UN ANGE.

Il était accouru, prompt à le reconnaître,
Mourir, pour son amour, de la main de son maître!

Que le pauvre Cédar eût donné de son sang
Pour ~~ranimer ce corps~~ sous son souffle impuissant!
Quel flot amer coula de leur œil taciturne!
Que Daïdha maudit la méprise nocturne!
~~Qu'ils baisèrent souvent, qu'ils passèrent de fois~~
Sur ses longs ~~poils mouillés leurs lèvres et~~ leurs doigts!
Notre cœur saigne tant de perdre qui nous aime!
Mais le punir d'aimer! mais le tuer soi-même!
~~Pour les pauvres mortels~~ l'amour est un tel bien,
Qu'il ne peut sans saigner perdre celui d'un chien!
Ils creusèrent sa tombe au pied d'un sycomore;
Leurs yeux en ~~s'en allant~~ s'y ~~retournaient~~ encore.
D'un nom cher et funèbre ils nommèrent ce lieu,
Et le jour fut pour eux morne comme un adieu!

Page empruntée à un exemplaire de la cinquième édition de la Chute d'un ange, *sur lequel Lamartine a établi, de page en page, le texte de l'édition suivante.*



Cette reliure recouvre les deux volumes d'un Plutarque *en deux tomes, paru en l'an 1806. Ni armes, ni armoiries, un seul nom,* Napoléon, *mais qui dit tout.*

sujet du livre. Un rouge vif conviendrait mal à la *Comédie de la Mort,* ou un bleu pâle aux *Fleurs du Mal,* ou un vert tendre aux *Poèmes barbares.* D'autre part, le titre ne doit pas exercer son influence aux dépens du sujet, qu'il n'exprime pas toujours. Cette bévue faillit compromettre mes relations avec Marius Michel, qui fut, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, un novateur hardi, dont l'œuvre vivra parce que, comme tous les génies créateurs, il savait accorder, par des liens souvent secrets, ses audaces avec la tradition. Je lui apportais *la Chaîne d'or,* de Théophile Gautier, un livre que je n'avais pas encore lu (ni encore, ni depuis), mais qui me paraissait destiné à une reliure rouge (le rouge est, en reliure comme en politique, la couleur préférée des débutants) et dont le premier plat s'ornerait d'une belle chaîne aux anneaux déroulés et dorés! Marius éclata de rire sous mon nez étonné de ministre. Cette leçon m'a servi. Elle m'a appris qu'il ne faut pas, ni en politique ni en reliure, s'arrêter à l'apparence des choses, mais aller, au contraire, jusqu'à la substance et jusqu'au fond.

⁂

Encore n'est-ce pas venu tout seul et je peux me vanter, ce qui n'est pas me flatter, d'avoir fait des *écoles,* avant de m'en tenir, ou à peu près, à un plan méthodique, qui est d'ailleurs plutôt une sorte de fantaisie ordonnée. Les *écoles,* cela veut dire, même si l'Académie et Littré ne le disent pas tout à fait ainsi, les expériences manquées, les essais avortés, les tentatives et les déceptions. J'ai passé, comme bibliophile, — et comme ministre, — par assez d'épreuves pour avoir le droit de donner aux débutants le conseil de ne jamais se décourager et pour leur dire qu'on ne trouve qu'en cherchant. Article unique : *il faut être soi.* Tout découle de ce précepte, absolu comme un dogme. N'en concluez pas que les conseils et que les exemples soient inutiles; vous risqueriez d'aboutir à l'impuissance par la présomption.

Mais sachez ce que vous voulez : fixez-vous les époques, les cadres et les genres, puis n'en sortez que le moins possible. Ayez votre goût, sans avoir de la honte à ne pas partager le goût des autres.

Il faut du temps pour en arriver là. C'est mal courir que de partir trop tôt, sans avoir mesuré l'étendue, les obstacles et les périls de la route. Je me souviens d'avoir mal commencé. Déjà, quand je débutais, les livres du dix-huitième siècle jouissaient d'une faveur particulière, sans connaître pourtant, et même de loin, les prix de spéculation dont nous venons d'avoir le spectacle effréné. Je voulus y mordre. Ce n'était pas l'affaire de mes dents, qui s'y seraient cassées. Je fus assez sage pour ne pas prolonger l'épreuve. Je n'en ai pas le regret. L'illustration qui n'accompagne pas un vrai texte est un album, amusant, touchant ou pittoresque : elle n'est pas livre. Sans les gravures de Moreau le Jeune, il y a longtemps que les *Chansons de La Borde* seraient tombées dans le néant de l'oubli. Rien ne s'use comme une chanson ; mais celles-ci, personne même ne les lit. Et qui, sans Eisen, ouvrirait les *Baisers* de Dorat, ces sourires glacés sur des lèvres mortes ? Au contraire, quand un Boucher illustre un Molière, le livre est un chef-d'œuvre ; mais de telles rencontres sont rares.

Dès que je fus pénétré de cette idée très simple qu'un livre vaut d'abord ou surtout par son texte, mes *écoles* étaient achevées : j'avais trouvé ma voie. Il n'y a pas, du moyen âge à nos jours, de littérature plus abondante, plus riche, et plus variée que la nôtre : elle n'offre d'autre embarras que celui du choix. En particulier, les deux périodes dites *classique* et *romantique* ouvrent aux bibliophiles un champ immense, où j'ai fait d'assez bonnes récoltes. Qui veut réussir en bibliophilie, s'il ne recherche pas les bénéfices d'une spéculation, ne doit pas suivre la mode. Le temps travaille toujours pour lui. Les fantaisies de la mode sont passagères, et c'est risquer gros que d'y attacher son sort, tandis que les vrais chefs-d'œuvre, ballottés d'une génération à l'autre, finissent toujours, quels que soient leur date et leur genre, par retrouver leur équilibre. C'est une affaire de patience, plus ou moins longue. Quand les querelles sont apaisées, il n'y a plus de place que pour la souveraineté du génie : la même admiration réconcilie Victor Hugo avec Racine. Chacun peut avoir ses préférences, mais elles ne doivent jamais devenir des partis pris. Dis-moi ce que tu lis, je te dirai ce que tu es.



Cette reliure est, au dire d'experts, l'un des spécimens les plus magnifiques de la période romantique. La perfection de son exécution égale la richesse de sa composition, soit extérieure soit intérieure. Ce sont les lettres de Napoléon à Joséphine *publiées en 1833 en deux volumes par Mme Salvage de Faverolles. L'exemplaire, imprimé sur peau de vélin, est unique. Il appartenait à la reine Hortense.*

Lettre de l'inspiratrice du Lac, *Mme Charles, au baron Mounier. Le passage relatif à Lamartine est curieux ; il atteste l'intérêt qu'Elvire portait au poète dont le génie l'a immortalisée.*

Un homme se juge par sa bibliothèque. Le cas du marquis Tacconi, accoutumé à faire de faux billets afin d'acheter des livres qu'il ne lisait pas, est trop exceptionnel pour que la règle générale soit mise en échec par les contradictions de la manie qui le conduisit aux galères. Et encore ce grand trésorier de la Couronne napolitaine donnait-il ses livres à lire à Paul-Louis Courier ! Vous conviendrez qu'il aurait pu en faire un moins bon usage.

⁂

Au choix des textes, qu'il faut beaux et bons, s'ajoute celui des éditions par lequel le bibliophile prend sa vraie physionomie et se distingue du simple amateur de lectures. C'est la part faite aux *éditions originales*. Oh ! je sais pour l'avoir dit moi-même

Elégie.

eh bien, je le voulais, j'aurais bien dû me croire.
tant de fois à ses torts je cédai la victoire.
je devais une fois au moins pour la punir
tranquillement l'attendre et la laisser venir;
non. oubliant quels cris, quelle aigre impatience
frémissant me contraindre à la fuite au silence;
ce matin, de mon cœur trop facile bonté!
je veux la ramener sans blesser sa fierté:
j'y vole; contre moi je lui cherche une excuse.
je viens lui pardonner: et c'est moi qu'elle accuse.
c'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux;
je prends sur sa faiblesse un empire odieux,
et sanglots et fureurs injures menaçantes
et larmes à couler au besoin toujours obéissantes
et pour la paix il faut que d'avoir eu raison
confus et repentant je demande pardon
ô Camille Camille.

Cette Elégie d'André Chénier ne fut pas comprise en 1819 par de Latouche dans la première édition des Œuvres du poète.

Vers d'Alfred de Musset

J'ai perdu ma force et ma vie,
et mes amis, et ma gaîté.
J'ai perdu jusqu'à la fierté
qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est immortelle!
Et ceux qui se sont passés d'elle
ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle — il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
est d'avoir quelquefois pleuré.

14 juin —
à Bury.
Près Montmorency

Le manuscrit de ce sonnet célèbre appartint à Sainte-Beuve, qui y a écrit les mentions : Vers d'Alfred de Musset *et* Près Montmorency.

dans les temps où, étant profane, je prononçais des paroles sacrilèges, je sais ce que vous allez dire :

— *Athalie* est-elle un moins beau chef-d'œuvre et, ni plus ni moins, un des sommets du génie humain, parce que vous la lisez dans l'édition in-12 de 1692, au lieu d'en admirer la profondeur et la grandeur dans l'édition princeps in-4° de 1691, dont elle reproduit exactement l'*achevé d'imprimer* et le privilège ?

Je réponds :

— Évidemment non. Mais la question n'est pas celle de la valeur, littéraire ou philosophique, d'*Athalie,* qui ne dépend pas plus de la forme et de la date d'une édition que la qualité intrinsèque d'un tableau ne dépend de son cadre.

Elle est celle de mon goût. Or, l'édition de 1691, même si elle n'était pas plus grande que celle de 1692 et ne présentait pas intact le frontispice gravé, me plairait davantage, comme *article de collection,* parce qu'elle est la première! Songez donc que c'est celle-là, et non pas l'autre, qui a mis sous les yeux de la Cour et de la ville les scènes, les chœurs, les vers sublimes destinés à l'immortalité. Je suis, avec elle et par elle, un contemporain de la première heure, de cette heure, gonflée de gloire, où les acheteurs se hâtaient rue Saint-Jacques, chez Denys Thierry, pour avoir un exemplaire tout fraîchement sorti des presses. Ces exemplaires, et ceux-là seuls, sont des témoins qui comptent.

« Tel est le rôle de la f[illegible], et toute la comédie des lamentations pendant durant la comédie. Car c'est une véritable comédie libre, improvisée, jouée en plein air, sur les chemins, à travers champs, alimentée par tous les incidents fortuits de la promenade, et à laquelle tout le monde prend part, gens de la noce et du dehors, hôtes des maisons et passants des chemins, durant une grande partie de la journée. Le thème est invariable, mais on brode à l'infini sur ce thème, et c'est là qu'il faut voir l'instinct mimique, la faconde de sang-froid, l'esprit de repartie, et même l'éloquence naturelle de nos paysans.

Cette page de George Sand est empruntée à une copie partielle de la Mare au Diable.

Ils y étaient ! Les autres, qui n'y étaient pas, apportent des redites. Ils sont une répétition de ce qui fut une révélation. Or, je préfère une nouveauté à une réplique et ce qui se révèle à ce qui se répète...

Après cela, si vous n'êtes pas convaincu, je n'ai plus rien à dire. Dans les choses de cette sorte, le raisonnement ne s'impose pas avec la rigueur impérative d'un syllogisme : la foi y a sa part, ou plutôt je ne sais quelle inclinaison mystérieuse dont l'attrait et l'effet ne relèvent pas des lois de la raison raisonnante. Ce sont toujours les vieux proverbes qui renferment la sagesse et j'accorde que les goûts et que les couleurs ne se discutent pas.

... Pourtant ! Sans médire d'un rayon dont je n'ai jamais été le client, je préfère les autographes aux timbres-poste. Il y aurait là-dessus matière à une ample comparaison dissertative et j'en ferais volontiers les frais si le respect des collectionneurs les uns pour les autres n'était pas leur façon la plus sûre de se défendre contre l'ironie malveillante qui les guette tous. Il y a d'ailleurs la manière. Ainsi je ne réunis pas les autographes pour eux-mêmes, dans des cartons qui en protègent, par classement alphabétique, les séries méthodiques. Je reste bibliophile, section des Lettres. Un document autographe ne m'intéresse que s'il se rapporte

La mort de Valmiki.

Valmiki, le Poète immortel, est très vieux.

Toute chose éphémère a passé dans ses yeux,
Plus prompte que le bond léger de l'antilope.
Il a cent ans. L'ennui de vivre l'enveloppe.
Comme l'aigle, altéré d'un immuable azur,
S'agite et bat de l'aile au bord du nid obscur,
L'esprit, impatient des entraves humaines,
Veut s'enfuir au delà des apparences vaines.
C'est pourquoi le Chanteur des antiques héros
Médite le silence et songe au long repos,
Au terme du désir, du regret et du blâme,
À la voluptueuse et sainte paix de l'âme,
Au sublime sommeil sans rêve et sans moment
Sur qui l'oubli divin plane éternellement.

Cette poésie de Leconte de Lisle a été recueillie dans les Poèmes antiques.

pensive solitaire, ou tragique merveille
cœur simple, esprit capricieux,
riant chaque matin, des larmes, que, la veille
vous fîtes tomber de nos yeux.
Les chants inspirateurs respirez l'ambroisie
loin du vulgaire âpre et fatal.
vivez dans l'art divin et dans la Poésie
comme un Phénix sous un crystal.

Alfred de Vigny

Cette poésie d'Alfred de Vigny fut écrite le 31 octobre 1830 dans un album qui appartint à Marie Dorval, son inspiratrice.

à un livre dont il est le complément et l'ornement. Il ne suffit pas qu'il soit de l'auteur : il faut qu'il se réfère à une œuvre. Un billet où Stendhal donne rendez-vous à son coiffeur ne s'insère pas dans *la Chartreuse de Parme* et j'enrage encore d'avoir vu un exemplaire des *Châtiments* qui renfermait une commande de caleçons faite par Victor Hugo à un chemisier de Guernesey ! Tout n'est pas dans tout et chaque chose doit être à sa place.

D'autre part, s'il faut que le document intéresse l'œuvre, il n'est pas exigé qu'il soit de l'auteur lui-même. Le cumul n'est pas défendu. Que diriez-vous d'un André Chénier, édition princeps de 1819, possédant, en plus de deux *Elégies* calligraphiées par le divin poète, une idylle de Victor Hugo, écrite de sa main vieillissante, et inspirée par celui qu'il avait, en sa prime jeunesse, défini si justement le premier des romantiques ? Je sais où est ce livre. Ou, encore, que penseriez-vous d'une édition originale des *Méditations,* contenant sept strophes de la *XIe Méditation* sur le Tasse, de la main de Lamartine ; une lettre d'Elvire sur cet « intéressant jeune homme » (ce n'est pas du Tasse qu'elle parle) ; un dessin inspiré à Prud'hon par l'*Isolement* et, enfin, *le Lac,* presque en entier, retranscrit par Anatole France ? Ce livre existe. Je suis trop modeste, trop discret et trop prudent pour vous indiquer où il se trouve, mais, si vous me pressiez de vous faire une confidence, je lèverais simplement les yeux et, en suivant leur regard, vous verriez, là, dans une vitrine, le dos vert (en maroquin, bien entendu !) du précieux exemplaire, qui me ferait crever de jalousie s'il était... ailleurs qu'à l'endroit où il est.



Ce dessin de Théophile Gautier pour la célèbre poésie des Orientales *montre la sûreté et l'élégance d'un talent que la Peinture aurait pu envier aux Lettres.*

Mais n'en ai-je pas trop dit ? Je servirais mal mon intention première si cette brève et familière causerie, faite uniquement pour encadrer quelques reliures et quelques documents empruntés à ma collection, devenait un catalogue. Alors je n'en aurais pas dit assez. Car il y a un mot à ajouter, en faveur de ces autographes d'une espèce particulière qui ont enfin conquis le goût des bibliophiles. Ce sont les manuscrits mêmes des auteurs. La mode n'en est pas aussi ancienne qu'on pourrait le croire et, si je remonte dans mes souvenirs, je me rappelle que le manuscrit de *la Colère de Samson,* acquis en vente publique, me coûta à peine moins cher que le recueil original où se trouve imprimé cet émouvant et profond chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny. Depuis, les prix ont monté. Les bibliophiles sont gent moutonnière. Il leur a fallu du temps pour comprendre qu'une œuvre écrite de la main même de l'auteur est, au sens absolu des mots, une pièce *rare* et *précieuse,* mais depuis qu'ils ont compris !... Malheureusement, et sauf quelques exceptions, dont les *Pensées* de Pascal et les *Maximes* de La Rochefoucauld sont les plus célèbres, les manuscrits du dix-septième siècle ont disparu. Partis pour l'impression, coupés en morceaux, jetés au rebut, — un *Cid !* une *Phèdre !* un *Misanthrope !* — ils sont perdus. Et l'on n'a pas un vers ou une ligne en prose de Molière écrits de la main même de Molière ! Pourtant on sait, par le témoignage formel de son ami, le comédien Lagrange, qu'il avait laissé, au moins, l'original du *Malade imaginaire.* Et comme je n'aurais pas esquissé les traits essentiels d'un vrai bibliophile sans dire que, pour réussir, il doit oser être indiscret, je vaincs ma timidité. Si quelqu'un a retrouvé le manuscrit du *Malade imaginaire,* qu'il le fasse mettre dans mes souliers, en don de joyeux Noël. Je lui promets, en échange, de belles, de très belles, les plus belles étrennes.

Louis Barthou,
de l'Académie Française,
Président du Livre Contemporain.



Cette reliure mosaïquée, dont le dessin s'inspire du livre avec un goût pittoresque, fut exécutée par Simier, relieur du Roi, pour le Don Quijote *en miniature, paru en deux volumes en 1832.*



GUIRAND DE SCÉVOLA. — *Zinnias et roses.*

Fleurs

par COLETTE

ON dit maintenant qu'elles ont une sensibilité complète, un système nerveux, des rudiments d'yeux ; une partie du monde savant tâtonne pour découvrir enfin leur cœur, la source, le régulateur du sang translucide qui les irrigue... La plus grande connaissance, encore une fois, fera la place belle à la plus grande inquiétude. Malaise, scrupule, certitude désormais d'infliger une mort réelle à chaque pas, remords de voir défaillir et succomber par nos mains ce que nous pressons sur notre sein, sur notre bouche, ce que nous chérissons le mieux : est-ce là ce qu'il faut attendre ? L'écran nous révèle, accélérés, les drames des croissances et des floraisons. Nous savons que les corolles n'atteignent l'épanouissement qu'au prix d'efforts qui semblent conscients ; ainsi la larve engluée se débat sous sa dernière coque, au moment d'éclore papillon ou libellule grésillante...

Sous nos yeux, le mimosa-sensitive, pour tromper l'agresseur, plie tous ses coudes de ramilles, abat ses aisselles de feuilles et ne livre qu'une dépouille évanouie. Un à un tombent les secrets des plantes, leurs défenses féeriques. Leurs pièges jouent à nu et dévoilent l'instinct carnassier, le goût du meurtre : une fleur se nourrit de proies vivantes et de mouches qui chancellent, ivres, sur les bords mortels, vernissés, arrondis en lèvre, de son cratère cillé, d'un rose doux. Une autre fleur referme sur l'insecte des herses entre-croisées de poils inflexibles... Eh ! quoi, elles sont méchantes, elles aussi ?

Elles ont un sexe exigeant, une férocité, une fantaisie personnelles ?

Il n'est pas impossible que la sorcellerie, la magie paysanne, que nous tenions pour naïve, qui cueillait des simples, distillait des sèves, interrogeait les fleurs, retrouve son prestige. La photographie animée, les grossissements cinématiques l'y aideront en montrant le plus stable, un outrecuidant bébé-star. La fantaisie humaine est courte ; seule la réalité extravague sans frein ni limite, — contemplez, projetées, agrandies, les réfractions des cristaux précieux, architectures de pure lumière, perspectives vertigineuses, géométriques délires...

Je m'ébahis facilement devant tels secrets, violés, de



ALBERT LAURENS. — *Corbeille de symphorines et de spiréas.*

gloxinia, l'aristoloche, gouffres hantés, les cotylédons du haricot, pièges à ressort, et le bouton du lys, longue gueule de crocodile en son premier bâillement... Monstre à langue poilue, c'est toi, suave iris ? Quelle maléfique grimace tord la lèvre de la rose à son réveil ! Vingt cornes de diable coiffent le bleuet, l'œillet. Le pois grimpant darde une tête de python et la germination d'une poignée de lentilles mobilise une ruée d'hydres...

De tels spectacles, qui me tiennent enchantée devant l'écran, rivaliseront un jour, je l'espère, avec le train-joujou qui rompt le pont et roule dans le fleuve, avec la débâcle arctique chargée d'emporter, sur son glaçon la fleur énorme et méconnaissable. Facilement je les oublie devant la fleur naturelle. Notre œil grossier, délivré des secours trop puissants, récupère une poésie traditionnelle, un amour ignorant et pervers. Une religion d'almanach nous attache à la fleur, même malingre, quand elle symbolise une saison, à sa couleur quand elle commémore un saint, à son parfum s'il nous rend douloureusement une félicité morte.

Presque toute une nation exige le muguet comme le pain, au printemps. N'était sa fragrance démesurée, hors de toute logique, — j'écrirais hors de toutes convenances, — le muguet est une maigre fleurette à



GUIRAND DE SCÉVOLA. — *Mélange.*

campanules ronds quasi clos, d'un blanc vert. Elle se hausse, au-dessus des feuilles sèches, à l'heure de l'année où choient les premières pluies chaleureuses, gouttes lourdes qui entraînent, délient les arabesques arrondies échappées au bec du merle et les premières notes, d'une sphéricité lumineuse, jaillies des premiers rossignols... Je tâte timidement, j'invente un rapport indicible entre la goutte laiteuse des muguets, le pleur de pluie tiède, la bulle cristalline qui monte du crapaud... L'émoi printanier est si solennel que l'avènement de la rose, après, se célèbre avec moins de ferveur. Tout est loisible, cependant, à la rose, splendeur, conspiration de parfums, chair de pétales qui tente la narine, la lèvre, la dent... Mais tout est dit, tout est né dans l'année lorsqu'elle y entre ; la première rose n'annonce que toutes les autres roses. Qu'elle est assurée, et facile à aimer ! Elle est plus mûre que le fruit, plus charnelle que la joue et le sein. Tous les pinceaux l'ont peinte et la peindront. J'ai d'elle vingt portraits comme tout le monde. Je l'ai dodue, en chou, je l'ai plate, à l'imitation des roses persanes...

Un aquarelliste inconnu l'a chargée ici de godrons comme un dahlia ; là, une ancienne jeune fille l'a creusée en petit nombril carminé. Quel artiste rêveur, détourné d'un modèle qui ployait de fatigue, fit ces roses japonaises à pétales de camélia et à feuillage de pivoine ? Ces petites peintures de fleurs m'accompagnent, modestes mais rehaussées de quelque détail arbitraire, mystérieux, qui me plaît comme un mot dont le sens se voile à demi. La rose y abonde, non sans motif. Ce n'est pas que je l'aime plus qu'autrefois, mais je la recherche davantage. Je m'intéresse à son prodigieux, son inépuisable don de métamorphose, qui suit la mode horticole. Dans les jardins de mon enfance on la prisait énorme, et franchement rose. Portant sa tête raide, elle écoutait sans faiblir les longs cantiques du mois de Marie, et ne s'évanouissait pas entre deux buissons de cierges. « Vous avez vu, sur l'autel, la rose de Mme Léger ? Comme une laitue, ma chère, comme une laitue ! M. Léger l'a mesurée avant de la porter à l'église, elle a dix-huit centimètres de diamètre ! » Roses roses, pieds-d'alouette bleus qu'une mystérieuse oxydation rougissait, vous, roses noires, confiture d'odeur, ennemies de la receveuse-buraliste qui vous confinait à la cuisine comme des pestiférées : — « Ces roses-là et l'eau pour les cuivres, je ne peux pas les avoir près de moi ! » — je vous aimai assez pour vous regarder changer durant que je changeais moi-même. Qui s'occupe encore de prôner la rose-chou, sa jupe Second Empire ? Quant au pied-d'alouette, il règne, grossi trois mille fois, sous le nom de grand aconit... La rose noire, vous la verrez encore dans sa province natale. Joue à joue, celle-là pâle, celle-ci noire et pourpre comme le péché, une femme solitaire, une fleur inépuisable s'enivrent l'une de l'autre...

EDGAR MAXENCE.
Zinnias.

Il y a vingt-cinq ans, chez un arboriculteur bisontin, le hasard nous mit face à face, le rosier à fruit comestible et moi. Son feuillage grenu, rêche, chuchotant au vent, son églantine rouge me frappèrent moins que sa pomme singulière, à petit cimier de grenade,

aigrelette, à arrière-goût confit et fin. L'arboriculteur âgé mourut, son rosier aussi, et je parlai d'eux cent fois, et cent fois en vain je demandai : « Qui me dira où vit encore un seul rosier à fruit comestible ? » Je le grandissais dans mon souvenir, je le dépeignais avec feu et sans espoir, comme on fait d'un amant que la mort parachève.

Et puis, l'autre jour, à Versailles, dans un jardin américain laborieusement échevelé, je m'aperçus que je marchais entre deux haies de rosiers à fruits comestibles, touffus, taillés, traités comme le buis et comme l'if... « Très bon pour clôture », m'enseigna brièvement l'amateur, richissime, de jardins humbles. Puis il m'emmena vers sa roseraie, et je pris contact avec ce qui se fait de plus nouveau : roses couleur de capucine, qui sentaient la pêche ; — roses maigres



ARLETTE DAVIDS. — *Fleurs des champs.*

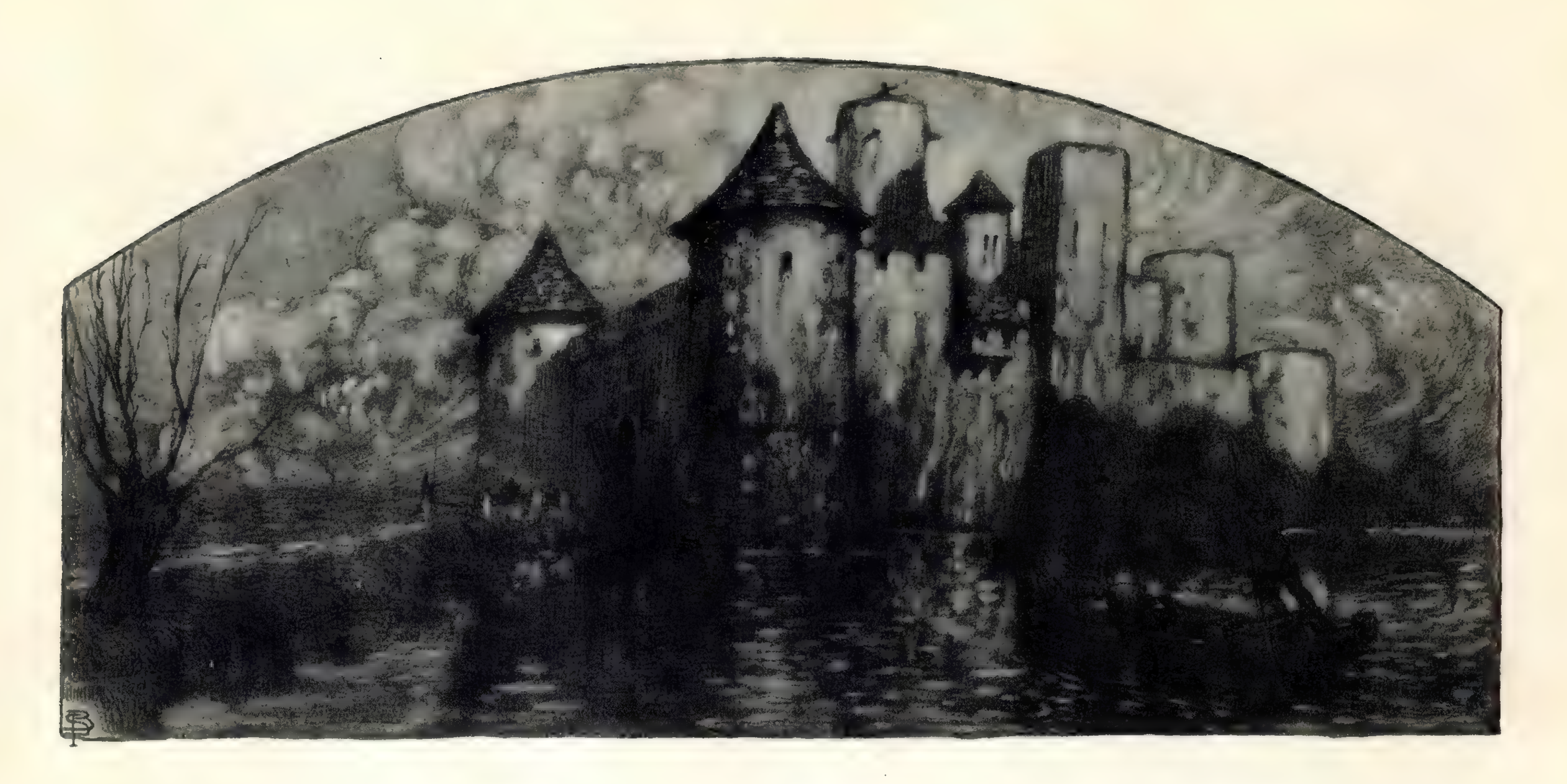
et d'un mauve sale, qui sentaient la fourmi écrasée ; — roses orange qui ne sentaient rien du tout, — enfin une petite horreur de rosier à fleurette jaunâtre, velue, mal fichue, buissonnante, responsable d'un relent de ménagerie musquée, de salle de gymnastique fréquentée exclusivement par des jeunes femmes rousses, et de vanille artificielle, plante que l'amateur nomma du nom de « rose » sans que j'eusse le courage d'en appeler, autrement que du regard, à ces souveraines blanc-de-neige, sombres comme le sang, abricotines, pâles au dehors, émues au fond du cœur, que l'universel hommage consacre...

Rose, accrue en dimensions, rapetissée, pervertie, déguisée, docile aux mains capricieuses de l'homme, tu peux quand même requérir et calmer ce qui demeure, en nous, de la folie amoureuse. Rose, je consens que tu sois le dernier brasier autour duquel s'assemble le cercle contemplatif des anciens amants. S'ils soupirent, saisis du grand grelottement printanier : « Je tremble de froid », sois sûre que plus d'un écoute en lui et réprime le long aveu d'autrefois : « Je tremble de matin, de mars, d'essor, d'espoir sans visage, de germes, d'oubli... Je tremble de jacinthes, d'aubépine, de larmes... »

COLETTE.



JULES GRÜN. — *Bouquet de roses.*



SIBYLLE de CHÂTEAU-PORCIEN

PAR FUNCK-BRENTANO
Compositions de SERGE BEAUNE



HATEAU-PORCIEN dressait en Ardenne ses hautes tours que dominait le donjon central. Sous les créneaux étaient fixées des têtes décharnées, les têtes des ennemis vaincus.

Après les ponts-levis, on arrivait à la cour intérieure où se trouvait un puits à margelle de pierre bise. Un large degré de marbre conduisait au corps d'habitation.

La salle et la chambre, où vivait la châtelaine, se déployaient en leurs vastes dimensions sous les voûtes puissantes qui en soutenaient la couverture. Les murs en étaient blanchis à la chaux, ornés de rinceaux de couleur verte à la détrempe. Les sièges, taillés de chaque côté des fenêtres dans l'épaisseur des murs, y formaient deux bancs de pierre se faisant vis-à-vis. Au fond de la salle s'étendait le dais : longue estrade où l'on accédait par plusieurs marches. Il dominait la pièce dont il garnissait l'un des murs d'une extrémité à l'autre. C'est là que, les jours de nombreuse assemblée, siégeaient et prenaient le repas, avec le seigneur et sa dame, leurs hôtes d'honneur. Le mobilier se composait de coffres rangés contre les parois.

Château-Porcien était, au douzième siècle, la résidence préférée de Godefroi de Namur, « tête » du grand fief ardennais, riche en hommes, en cheptel, en forêts et en terres, que les voisins du noble comte ne laissaient pas de lui envier. Et, depuis de longs mois, Godefroi était en terre lointaine, parti avec ses vassaux fidèles contre les Sarrasins d'Espagne. Godefroi était parti le cœur plein de foi, d'enthousiasme et de douleur, dolent de laisser seule en le sombre donjon sa jeune épousée, la comtesse Sibylle. Fille du comte de Porcien, Roger le Bon, — ce qui voulait dire « le Brave », — Sibylle lui avait apporté, avec le beau domaine aux florissants plessis, héritage de son père, la grâce de sa jeunesse et sa beauté. Il l'abandonnait avec la charge de commander au fief en l'absence du baron.

Seulette, dolente, rêveuse, Sibylle était assise sur le banc de pierre, dans l'enfoncement du mur. Par la fenêtre, ses beaux yeux suivaient les lents méandres des cygnes blancs ridant l'eau de l'étang dont se bordait l'enceinte du château. Sibylle était vêtue d'une chemise de soie blanche sous le bliaut étoilé d'or. Elle avait de grands yeux clairs, les cheveux blonds, menus, recercelés ; les doigts fluets, les mains fines, plus blanches que fleur d'avril. Ses lèvres, vermeilles, découvraient des dents si nettes, si claires qu'on eût dit perles d'Orient et ses mamelettes dures lui soulevaient sa vêture comme eussent fait pommes du verger ; si grêle parmi les flancs que, de vos deux mains, vous eussiez pu lui enclore la taille : merveilles que les ménestrels célébraient au son de la vielle, et récemment le jongleur artésien Jourdain le Gros-Bourdon n'était-il pas venu, jusque dans la salle de Château-Porcien, faire entendre la chanson rimée sur la belle châtelaine par son preux voisin Enguerran de Coucy ?

Sibylle soupirait en son cœur vers l'époux absent. Elle songeait, son front blanc à la vitre de la fenêtre, et fredonnait les vers de Guiot de Dijon, qui répondaient si bien aux désirs de son cœur :

Chanterai pour mon courage
Que je veuill' reconforter,
Car, avec mon grand dommage,
Ne veux mourir, n'affoler (devenir folle),
Quand, de la terre sauvage,
Ne voit celui retourner
Où cil est qui m'assoage (soulage)
Le cœur quand j'en ouïs parler.



Sibylle était assise sur le banc de pierre...

Deux chambrières traversèrent la salle et s'arrêtèrent pour s'incliner devant leur châtelaine ; la jeune femme poursuivit :

De ce suis au cœur dolente
Que cil n'est en ce païs,
Qui si souvent me tourmente
Que n'en ai ni jeu ni ris.
Il est beau et je suis gente :
Sire Dieu, por coi féïs,
Quand l'un à l'autre atalente (plaît et convient),
Por coi nos a départis ?

De ce suis moult déceue
Que ne pus l'accompagner.
La chemise qu'ot vestue
M'envoya pour embrasser :
La nuit quand amour m'argüe
La mets delez moi couchier,
Moult étroit à la chair nue
Pour mes maux assoagier.

Puis toute pensée se suspendit, quand, brusquement, Sibylle tressaillit. La platine de cuivre suspendue à la porte extérieure a retenti de plusieurs coups rudement frappés. On entend sur le bois du poncel le pas d'un destrier. L'un des jeunes bacheliers nourris par la châtelaine vient annoncer : « Le sire de Coucy ! » Sibylle fait en hâte couvrir de draps à fils d'or semés de noirs lionceaux les coffres de la salle et se jette sur les épaules un long manteau de samit gris bordé de vair. La porte s'ouvre : dans l'encadrement apparaît le célèbre chevalier. Il y dresse sa haute taille sous le haubergeon de fer et le heaume d'acier : une manière de géant aux bras gros et forts, aux poings massifs. Il semblait de son corps comme une tour carrée. Maintes fois Sibylle avait entendu parler de lui, de sa force, de sa vaillance ; mais de cette apparition si simple, déférente et brutale, la jeune comtesse de Namur demeurait ébahie :

« Sainte Vierge Marie, dame reine couronnée, comment peut en un jour un tel homme être né ! »

Enguerran s'avança.

— Dame douce amie, disait-il en s'inclinant, le vrai Dieu vous donne santé, honneur et joie.

Sibylle répondit avec une révérence courtoise :

— Beau frère, Dieu vous entende et vous octroie, par sa bonté, plaisir et liesse, douce paix et santé.

Elle le pria de prendre place auprès d'elle sur le coffre recouvert du drap d'or aux lions noirs.

En son donjon de Coucy, Enguerran avait acquis renommée sans égale, par ses combats en terre lointaine, par ses exploits dans les tournois et par la vigueur avec laquelle il contenait son turbulent barnage, par la protection aussi qu'il donnait à la veuve et à l'orphelin, et par la fondation d'abbayes et de moutiers.

Il était poète, disert et courtois.

Mais Enguerran était âpre au gain, avide de domination, ressentant par-dessus tout l'orgueil de son nom, le désir de voir sa maison puissante sur nulle autre, merveilleusement désireux d'en étendre les domaines. Il jetait des yeux de convoitise sur les terres de Château-Porcien.

Enguerran s'est assis auprès de Sibylle. Propos banals. Il est question de fleurs et du verger, on parle de chasse, d'autours et de faucons. Sibylle lui fait compliment de son dernier dit d'amour ; mais aussitôt, elle rougit. Ne le connaissait-elle pas trop pour avoir permis que Jourdain le Gros-Bourdon le fît entendre devant elle :

La douce voix du rossignol sauvage...

— Ces vers, insinue le chevalier, ne sont guère de moi.

— Et de qui donc, beau sire ?

— De la dame qui me les inspira... Vous la connaissez...

— Oh ! non, messire.

— Que si, dame amie, vous la connaissez.

— Or donc, oui, messire.

Et, confuse, Sibylle détourna la conversation en parlant de son mari.

— Douce amie, vous êtes cruelle et tout me peine.

— J'aime mon baron.

— Et s'il est mort ?

— Oh ! messire !...

— Depuis quand n'avez-vous de ses nouvelles ?

Les yeux de Sibylle se mouillèrent de larmes :

— Je ne sais.

Deux pages parurent pour dresser la table.

— Messire, je vous retiens.

La table se chargea de gaufres et de piment, d'un pâté de paon de basse-cour, puis vinrent les rôtis, enfin le fromage gras et les fruits de saison. Dans le vin de Gascogne, parfumé au gingembre, Sibylle versait de l'eau claire pour qu'il ne l'empêchât pas de dormir ; tandis qu'une jouvencelle vêtue d'un bliaut de samit vermeil, chapel de roses sur la tête, sise à terre sur tapis sarrasinois, jouait du luth, Enguerran entretenait sa commensale d'exploits guerriers et de tournois, où se mêlaient les beaux dits d'amour.

Enguerran prit congé de la dame qui voulut le conduire jus-



...Chauvigny a roulé à terre, vaincu du premier coup de lance;

qu'au bas des degrés. Elle lui tendit la main au moment où il s'apprêtait à remonter sur son palefroi :

— Je reviendrai, lui cria Enguerran.

Et, piquant sa monture de son éperon doré, il passa le pont-levis pour disparaître au détour du chemin.

Quand il revint, il était vêtu en galant bachelier : surcot de sinople galonné d'orfroi, doublé de cendal vermeil et garni de boutons d'or. Sibylle, sur le perron, jetait du pain aux paonnets de la cour qui sautillaient autour d'elle. Enguerran la mena doucement vers la margelle du puits de pierre bise où il la pria de s'asseoir. Et les propos reprennent de plus en plus pressants. Joute d'amour.

— Faites votre volonté, madame. Ma mort, ma vie sont en vos mains ; mais, si je meurs, votre âme en portera le péché : ce qui ne peut faillir.

— Certes, beau frère, ce me peine qu'amour vous ait en tel arroi. Je ne puis disposer de moi ; messire Godefroi, mon baron...

— Mais il est mort, votre baron...

— Sainte patenôtre ! taisez-vous !

— Belle douce amie si chère, je vous aime de tout mon pouvoir..

— Est-il bien vrai, sire Enguerran ? Ne seraient-ce pas les grands domaines, le donjon de Château-Porcien ?...

— Quelle marque vous donner de mon amour ?

— Ce sont mes terres que vous aimez.

— Quelle preuve vous offrir ?

— Beau frère ami, nous parlions de prouesses en l'honneur des dames. A la Saint-Jean, sur la place de Rethel, un tournoi est annoncé... Vous y porterez mes couleurs.

— Quelle joie...

— A une condition où je verrai si c'est bien moi que vous aimez. Vous combattrez sous la huque qui recouvre l'armure, mais nul haubert ne porterez sous elle, nulle autre défense que les plis de la huque légère. Nul corps de fer ne vêtirez.

— Oh ! douce amie, que demandez ?... Grande chose... combattre sans armure contre corps de fer vêtus ?

— Que si, sans peine, joie on avait, de dames bon marché serait.

Enguerran se lève. Il prend la petite main de Sibylle et la serre à la briser.

— A la Saint-Jean, belle amie si dure, si chère ! Vous m'aurez mort ou, toute vive, je vous aurai !...

Les semaines passèrent. Le 24 juin dès l'aurore, en un ciel sans nuages, le soleil brillait d'un éclat radieux.

Sur la grand'place du marché, les tribunes étaient dressées, entourant les lices claires entre lesquelles les chevaliers devaient jouter. Aux fenêtres des pignons, les pucelles blanches comme fleurs de lis, portant chapels d'or ou d'argent sertis d'escarboucles, les plus jeunes couronnées de fleurs.

Enguerran parut suivi de gens vêtus de samit vert aux lions d'or. A son arrivée se fit une rumeur. Il montait un cheval rouan, dont la housse de satin écarlate, tailladée en dents de scie, traînait jusqu'à terre ; le mors, les rênes étaient dorés. Il portait la huque flottante sous laquelle on ne distinguait nulle haubergeon et, sur le chef, en guise de heaume, une couronne de pervenches bleues ; mais à son épaule était fixé un flot de rubans or et vermeil : les couleurs de Sibylle de Château-Porcien.

Oncques n'avait-on vu baron jouter en pareille vêture.

— Vous ne vous armerez donc pas, noble seigneur ?

— Je suis armé.

— De quelles armes ?

Montrant sa lance et la huque de soie plissée :

— Les voilà... et fol qui s'y frotte... Holà ! le combat !

Son écu fascé de vair était fixé au fût de son enseigne, au ras des lices. Qui voulait le provoquer à la joute, de la lance, le devait toucher.

Cependant les hérauts criaient :

— Lâchez tout ! frappez grands coups ! lâchez ! lâchez ! le tournoi est ouvert !

Et la joute se déchaîne en une furieuse mêlée. Les lourds brancs d'acier, retombant sur les heaumes, les font étinceler, les cuirasses sonnent sous les coups comme cloches de moutier ; de temps à autre, un chevalier tombe de sa monture au bruit de sa ferraille, ou bien c'est le cheval qui s'effondre pesamment ; les lances de frêne se brisent en éclats, et déjà plus d'un jouteur est emporté de la lice durement meurtri.

Cependant nul n'osait toucher l'écu du sire de Coucy. Enguerran dut en prendre les devants : au hasard de la rencontre, il alla frapper de la lance un écu losangé d'argent, l'écu du sire de Quiévrain. Le voici emmi les lices. Les hérauts criaient à l'envi :

— Coucy, Coucy, au vaillant bachelier !

Et ses gens répétaient le « cri » de la maison : « Coucy à la merveille ! Place à la bannière, Coucy ! »

Penchée à la balustrade où elle était accoudée, Sibylle sentait sa respiration s'étouffer dans sa gorge et son cœur battait plus fort.

Dans la mêlée furieuse, le silence s'est fait. Et chacun s'est arrêté de combattre pour suivre la folie d'Enguerran se mesurant sans armes au sire de Quiévrain. Dès la première passe, Quiévrain est désarçonné ; il gît sur le sol : ses écuyers s'empressent pour le remettre en selle ; mais la chute et la rudesse du coup l'ont durement froissé ; clopin-clopant, il quitte le champ ;



Comme il faisait sa ronde au sommet des créneaux, il aperçut un cavalier...

lorsque s'avança le sire de Chauvigny, haut de taille, mâle et fort sous le heaume clair comme bassin d'argent. De son bras gauche, il tient fermement la ronde targe aux chevrons d'azur :

— A moi, Coucy !

— Chauvigny, à toi !

Des extrémités du champ clos, les chevaux se sont élancés l'un contre l'autre. Quel fracas ! Les deux chevaliers sont corps à corps, leurs lances engagées l'une contre l'autre jusqu'à la garde.

Nouvel effort. Les destriers, ramenés à leur point de départ, repartent d'un élan furieux. Que s'est-il passé ? Chauvigny a roulé à terre ; mais, sur la huque blanche d'Enguerran de Coucy, une tache rouge, rouge sang, est apparue. Elle grandit, s'élargit. Du bras gauche, le chevalier s'appuie à la croupe de sa monture ; ses écuyers s'empressent autour de lui. Sur le hourdis où elle est assise, Sibylle s'évanouit.

Le soir, sur le terrain, que de membres froissés, de dents cassées, de visages meurtris ! Les mires, puisant dans leurs boîtes à onguent, sont actifs à la besogne, tandis que, dans toutes les salles et auberges de la bonne ville, on boit à grandes potées vins de Gascogne et de Moselle, arrosant paons farcis, coulis de gélines, oisons rôtis et hures sauvages à sauce de piment. Il n'est question que de l'étrange blessure du sire de Coucy.

La semaine passa. Sibylle sentait son cœur étrangement troublé. Elle pensait au comte de Namur, son époux droiturier qui, loin d'elle, guerroyait l'infidèle ; elle pensait au sire de Coucy qui, pour elle, avait mis sa vie en péril, follement, au désir de sa fantaisie méchante. Quel ne serait pas son remords si, par sa faute, tel chevalier venait à périr ? Assise jouxte la fenêtre où, quelques semaines passées, il l'avait entretenue, sa pensée s'exaltait quand un messager se fit annoncer de la part du sire de Coucy. Il parut, mit genou en terre et tendit à la châtelaine un coffret de bois poli clouté d'argent.

Tremblante, Sibylle l'ouvrit et déploya, toute frémissante, la huque blanche tachée de sang.

— Comment va le sire de Coucy ?

— Il vous mande, madame, à grande angoisse.

Et Sibylle suivit le messager vers le donjon redoutable.

De la couche où il gisait, Enguerran la vit venir.

— Excusez-moi, madame, si je ne puis me lever pour dire mon salut.

— Enguerran ! Enguerran ! dites-moi que vous vivrez !

— Dame, douce amie, je ne saurais guérir que dans l'air que vous respirez à Château-Porcien.

Il y fut transporté. Sibylle le soigna pieusement.

Cependant, les vassaux ne tardèrent pas à suivre leur baron. Ils occupaient les mottes du domaine, le château même en fut garni. Enguerran qui se remettait de jour en jour tirait à lui la maîtrise de la seigneurie.

Comme il faisait, en une matinée de mai, sa ronde au sommet des créneaux, il aperçut sur la route un cavalier portant écu aux armes de Namur. Nul doute, le messager annoncerait le retour du baron. Et la missive disait en effet que le comte Godefroi, retenu en charte sarrasine, avait recouvré sa liberté.

De ce jour, le bruit des armes ne cessa de retentir entre les murs de Château-Porcien. Des bandes de soudoyers étaient mandés de Flandre et du Brabant.

Godefroi de Namur trouva herses baissées, portes closes. La rage au cœur, il gagna ses terres du Namurois d'où il revint avec une armée de vassaux hennuyers renforcés de mercenaires picards. La guerre ravagea les pays de Château-Porcien et de Coucy. Guerre effroyable : on égorgeait les mourants, aux prisonniers on crevait les yeux. Vaincu en une sanglante mêlée, Godefroi chercha asile en ses fiefs du Hainaut.

Avec la blonde châtelaine, Sibylle aux pers, le sire de Coucy conservait en ses rudes mains la seigneurie de Château-Porcien, — son sang lui avait donné la dame, la ruse lui avait donné la terre, — plus fier que jamais de la devise :

Ni roi, ni duc, ni comte aussi,
Je suis le sire de Coucy.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO,
Membre de l'Institut.





COROT — Le Grand Canal à Venise

Collection Christian Lazard



Un gaillard taillé en hercule, avec des cheveux crépus sur les tempes...

LE TRÉSOR DU “ BOQUISECO ”

par A. T'SERSTEVENS

Compositions de GUSTAVE ALAUX



(C)E 25 août 1705, jour de la Saint-Louis, nous étions descendus dans l'Ile-à-Crabes, qui est boisée, très giboyeuse et ordinairement déserte, pour y célébrer par un boucan de cochon la fête de notre Roi.

Nous étions là quinze à vingt de la flibuste, avec autant de nègres pour nous servir, et deux dames anglaises de la Barbade, que nous avions capturées sur un navire marchand, au large de Sainte-Alousie.

Quand nous eûmes dépecé le cochon marron et levé plus de vingt fois nos demi-calebasses à la santé du Roi et à la gloire de ses vaisseaux, nous en vînmes, comme c'est l'usage boucanier, à nous raconter à tour de rôle quelques-unes de ces belles histoires qui nous réchauffent le cœur à l'égal du tafia, parce qu'elles sont pleines de canonnades, d'abordages, et que c'est toujours l'un des nôtres qui en est le héros.

Nous avions entendu M. Bréart, notre capitaine, M. Valernod, chirurgien du *Surprenant-Fortuné*, et le fameux Père Anselme, que l'on peut bien dire l'aumônier des corsaires, puisqu'il a passé trois années de sa vie sur nos barques pontées, quand nous vîmes se lever près de la barbacoa un personnage dont il fallait attendre merveille parce qu'il avait navigué et combattu sur toutes les mers de nos Antilles et parmi les îles du Sud, jusqu'à ce que l'âge et l'expérience l'eussent élevé au rang de premier pilote, qu'il occupait à bord de la *Poursuivante*.

Il n'est pas besoin de dire qu'il se fit un grand silence autour de la table de balisier. Chacun se cala de son mieux sur son lit de feuilles. Mme Shepherd, l'une de nos captives, se laissa aller doucement contre la poitrine de M. Bréart. On n'entendit plus que le pétillement du foyer, le murmure de la mer et, de temps à autre, les éclats de rire des perro-

quets dans les branches. Et c'est ainsi que M. Piquendaire commença.



JE ne pense pas, messieurs, qu'aucun de vous ait jamais connu le capitaine Hauchecorne, parce qu'il ne fut pas de ces braves et glorieux flibustiers comme j'en vois réunis à ce festin. Je ne pense pas non plus que vous connaissiez son étonnante aventure, à cause du grand soin que les Espagnols ont de la cacher à tout le monde, principalement à nous autres Français. Pourtant, c'est un de ces madre de Dios qui me l'a contée un soir qu'il était saoul, dans le temps où j'étais leur prisonnier, car leur guarapo de canne fait courir les langues aussi bien que notre guildive. Je vous la redis à mon tour, parce que je me sens vieux de mes cinquante ans de mer. C'est un secret dangereux que je ne vous cède pas sans appréhension. Mais je ne peux pas non plus mourir de ma belle mort, dans mon branle, sans vous l'avoir révélé. Plaise à Dieu qu'il n'allume pas la discorde entre vous !...

Cet Hauchecorne, on m'a dit qu'il s'appelait aussi le Nantais, parce qu'il était né à Carquefou, près de Nantes : un gaillard taillé en hercule, avec des cheveux crépus sur les tempes et une calvitie précoce — il n'avait pas trente-cinq ans — la bouche épaisse, l'œil atone, sauf quand une quelconque de ses douze passions l'allumait : la colère, la gourmandise, presque tous les péchés capitaux et quelques autres qui ne valaient pas mieux, bref tout ce qu'il fallait pour plaire aux femmes, à l'exception du bagout, et c'est quelque chose...

Je ne sais pas ce qu'il faisait à Puebla-de-los-Angelos, qui est une ville dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, à quelque trente-six lieues de la mer, sans qu'il eût par ailleurs un navire à flot ni vingt-cinq piastres dans les hauts-de-chausses, n'ayant pour tout patrimoine que ses deux pistolets, un couteau, son justaucorps bleu de ciel, un chapeau de castor bordé et son élégance naturelle. Équipé de cette manière, il courait les églises qui sont pleines de señoras toutes pareilles, à cause de la saya qui les recouvre de la tête aux pieds, sauf une petite ouverture sur l'œil droit pour les aider à se conduire. Debout près du bénitier, il attendait la dot qui passe, ou pire, même une vieille femme, car un gueux de mer amarine ce qu'il peut.

C'est ainsi qu'il rencontra doña Teresa Mendez qui laissa glisser pour lui la saya. Elle était belle et jeune, vingt-deux ans, déjà veuve, gachupina, comme on dit chez eux, c'est-à-dire blanche d'Espagne et non créole, premier degré de cette hiérarchie de la peau qui est celle des Mexicains ; riche ou paraissant l'être, tous les bijoux d'une femme de qualité ; la gorge solide, le pied minuscule. Ce pied fascina le Nantais, probablement à cause des rapports qu'on y met, et aussi le sourire qu'elle avait en rattachant son capuchon. Ne sachant que dire, parce qu'il ne savait parler qu'aux hommes de l'avant, il lui tendit de l'eau bénite en balayant le carrelage avec les plumes de son castor.



C'est ainsi qu'il rencontra Doña Teresa Mendez...

Dès ce moment, on les vit toujours ensemble à la promenade ou à la danse. Il semblait bien qu'il dût l'emporter sur-le-champ parce qu'il avait de la prestance, de la fatuité et l'audace qu'il faut. Mais la belle avait moins de sens encore que de bon sens et, de plus, une ambition démesurée, la tête farcie d'imaginations romanesques, persuadée qu'un homme amoureux d'elle se devait de lui conquérir un royaume ou de lui apporter l'or du Pérou.

Elle était sûre d'avoir trouvé dans Hauchecorne le personnage qu'il lui fallait, avec la bravoure et l'énergie nécessaires. Elle sentait bien aussi qu'en se donnant elle perdrait tout pouvoir sur un homme qui ne laissait pas vieillir ses liaisons, bien plus, qu'il la mépriserait pour ne lui avoir pas résisté. Elle s'amusa donc de ce grand nigaud qu'elle savait capable de mettre à sac une province ou de s'emparer d'un galion, mais qui avait moins de chances auprès d'elle qu'un freluquet à rhingrave et à rubans. Finalement, après un mois de prières et de coups de force, il en vint à parler mariage. Elle lui répondit qu'elle en était flattée, qu'elle se verrait avec plaisir l'épouse d'un homme de sa figure et de son caractère, mais qu'elle ne pouvait déchoir de son rang ni de sa fortune ; qu'elle ne consentirait donc à cette union que s'il lui donnait une place digne de sa beauté et de ses goûts.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, que voulez-vous de moi ?

Alors elle lui cita Cortez, Alvarado, Sandoval et autres conquérants de son pays. A quoi le Nantais répondit d'un

air furieux qu'il était un homme de mer et non de la bande de ces routiers, et qu'il lui fallait un bateau pour en prendre d'autres.

La Teresa haussa les épaules et dit en mordillant les perles de son collier :

— Il y en a bien assez dans le port de Vera-Cruz...

— Adieu, madame ! fit Hauchecorne en tirant son chapeau.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte où, lui donnant pour la première fois ses lèvres à baiser, elle lui souffla doucement :

— Bonne chance et à bientôt, caballero.

On peut penser que, la nuit même, il prenait le chemin de Vera-Cruz où il arrivait après deux jours de galopade, son cheval crevé, labouré de coups d'éperon, lui-même couvert de poussière, assoiffé, affamé. Sans prendre de repos, il courut au port où il découvrit une trentaine de navires ancrés sous le vent de l'île Saint-Jean, la plupart très gros, quelques brigantins, et une corvette des Bermudes. Il pensa tout de suite qu'il serait plus facile de s'emparer de cette dernière parce qu'elle se trouvait à l'écart des autres et si près du quai qu'il était possible de sauter sur le pont. Mais ne pouvant tenter seul une pareille entreprise, ni manœuvrer sans équipage, il rentra dans la ville pour s'enquérir de quelques hommes résolus.

On trouve dans tous les ports du monde des marins désœuvrés qui ne rêvent que la course. Ils sont toujours assis dans un cabaret devant la mer, où ils attendent celui qui les commandera. Si le chef se présente, ils le reconnaissent tout de suite et se lèvent pour signer. Sinon, ils continuent à fumer, à boire et à jouer leur chance aux dés et aux cartes. La chance, c'est l'homme qui ouvrira la porte, qui leur dira : « Ho ! toi ! j'ai un bateau, j'ai besoin d'un matelot pour ici ou pour là. Eh bien, toi ? est-ce que tu viens avec moi ? » Ils sont toujours prêts à s'en aller, n'est-ce pas, et s'ils crapulent dans la taverne, c'est la faute de celui qui ne vient pas les chercher.

Voilà comment Hauchecorne réunit le même jour onze de cette espèce, sans leur dire d'abord pour quel navire. Puis, quand on eut parlé de la corvette, un de ceux-là, qui s'appelait William, un Irlandais, se pencha sur la table et dit qu'il y avait mieux à faire puisqu'on avait un chef maintenant, qu'il savait par hasard, ayant surpris des gens à se parler, un coup de fortune qui les ferait tous riches en une fois comme les plus gros marchands de Xalape.

Tous ayant sur-le-champ des oreilles de lièvre, il dit avec des mots qui leur appartenaient qu'il y avait en pleine rade un brigantin qui n'attendait que le vent pour lever ses ancres et qui était chargé de plus d'un million de piastres d'or.

Vous me regardez, messieurs, comme si j'avais tout ce métal sur la figure. C'est de la même manière que les hommes du Nantais regardèrent leur nouveau capitaine, et William avec eux, parce qu'il n'était plus qu'un matelot dans l'équipage, malgré sa découverte, avec le chef au-dessus de lui, comme cela doit être pour bien faire. Et il n'y eut plus un mot de prononcé au sujet du navire et de sa cargaison. Seulement, Hauchecorne appela le patron qui mouillait son vin dans sa bodega, fit remplir les verres tant qu'on voulut et, quand ils les eurent tous vidés, les uns après les autres, il dit dans ses dents :

— Cette nuit...

Alors on s'occupa de dresser la chasse-partie, à compagnon bon lot pour cette prise et les autres, trois parts au capitaine, deux à William pour son idée. Ils étaient onze, je l'ai dit, avec trois blancs, dont l'Irlandais ; le reste, des mulâtres et un zambo, qui est fils de nègre et d'Indienne. J'imagine qu'on ne forme pas sans répugnance un équipage de cette espèce, mais le Nantais allait au plus pressé. On fit aussi le compte des armes : il fallait d'ailleurs travailler sans pistolet ni mousqueterie, au couteau. On irait à la nage, après la lune tombée ; il se trouva que tout le monde savait nager. On arriverait doucement sous les chaînes du gouvernail : il fallait aller vite et, sans un cri, museler l'homme de quart, tomber dans la chambre. Le zambo jurait que le capitaine était à Villa-Rica. Cela ne faisait que six ou huit hommes, au plus, à supprimer.

Ils se séparèrent à la nuit, allant par groupes de deux ou trois en chantant, pour donner le change, Hauchecorne avec William qu'il avait désigné comme second. Ils se retrouvèrent, à deux heures de là, sur la plage. La lune descendait vers les cayes de roche qui sont groupés à l'ouest de la rade. On distinguait nettement le brigantin sur le fond clair du ciel, immobile au milieu du port, un fanal à l'arrière, pas une lueur aux sabords. Couchés sur le sable, ils ne voyaient plus rien des eaux mortes, seulement ce navire, toujours plus grand dans leurs yeux goulus, ses deux mâts jusqu'aux étoiles, ses vergues brochant sur le sud et le nord. Et quand la lune fut dans l'eau et qu'il fit plus noir que sous la forêt, ils continuèrent à regarder l'immense mâture qu'ils ne voyaient plus...

A minuit, le capitaine Hauchecorne s'était emparé du *Boquiseco*, n'ayant perdu qu'un seul de ses hommes, ayant tué les six du bâtiment : cela sous le canon du fort, en pleine rade, à cent brasses des autres navires, sans éveiller l'attention de personne, en sorte qu'au petit jour ils levèrent leurs ancres et sortirent en galère, faute de vent, comme s'ils ne devaient jamais avoir à leurs trousses les frégates de Sa Majesté Catholique. Au débouquement, ils trouvèrent un joli frais qui les emporta grand largue vers l'est. Ils en furent si joyeux qu'ils tirèrent toute la bordée amure pour narguer les gens du fort.

C'était un vrai bon brigantin de ces pays-là, partie cèdre, partie chêne, avec l'arbre de misaine à bout de quille penché en avant, un seul foc, trinquet et civadière, percé pour quatorze mais n'en portant que dix, de douze livres, il est vrai, fin boulinier s'il en fut, ses voiles toutes neuves, et propre comme un écu au gousset, bien digne de ce qu'il portait dans le ventre.

Hauchecorne y était allé voir aussitôt. Il se trouva que l'Irlandais ne s'était pas trompé. On découvrit l'or dans la fosse aux câbles, quelque deux cents barillets de quatre-vingts livres pesant, dont le Nantais fit ouvrir une dizaine : ils étaient pleins de piastres, en piles soigneusement rangées sous des feuilles sèches de cachibou. Il n'en prit qu'un pour les besoins du bord. Le reste remis en place, on cloua le panneau de la fosse, et défense à quiconque de se promener dans ces parages. Outre cela, le navire portait du sucre, de la cannelle, du guarapo et du tendre-à-caillou.

On commença par jeter les cadavres aux requins et inscrire la part des blessés dont aucun ne mourut. Puis on abattit toutes les cloisons des cabanes pour mettre le navire en corsaire et donner de la place à la mousqueterie. On ne conserva que la chambre où, de fait, le capitaine espagnol

ne s'était pas trouvé, sans doute à ses adieux de famille.

Hauchecorne s'y installa. Elle avait trois grandes fenêtres avec une galerie à balustrade dorée. On ne peut pas dire qu'il allait s'accouder dessus pour rêver : ce n'était pas dans sa manière. S'il rêvait, c'était en marchant, toujours partout à la fois, dans l'entrepont, sur le tillac ou la batterie et jusque dans les hunes comme un vrai gabier, marin pareil au meilleur, le vent dans le nez et l'habitacle dans la tête, véritable corsaire au surplus, tout le temps à flairer le bout de la mer pour savoir si rien ne venait.

C'est qu'il ne s'agissait pas de se laisser prendre, avant surtout d'avoir mis son trésor à l'abri. Il avait tout de suite fait son plan : pousser au nord-est jusqu'aux Lucayes, en évitant Cuba du plus loin possible, enterrer les piastres quelque part, faire ensuite une prise et couler le *Boquiseco*, parce que trop compromettant, revenir à la Trinidad sous l'aspect d'un sage baleinier. Plus tard, il irait reprendre l'or — et retour, vous devez penser, à Vera-Cruz et Puebla pour épouser la belle veuve!

Eh bien, pas du tout!

Il avait oublié la Teresa. Il avait dit : « Sacrée garce! », au dernier souvenir qui lui en était venu. Qu'il eût fait tout cela pour elle, c'était vrai, et je suis sûr qu'il ne le regrettait pas. Mais maintenant commençait une affaire autrement belle : l'Aventure, messieurs, et ceci qui valait la peine d'y bien penser : garder le million de piastres pour lui tout seul.

Il savait calculer. Dix et lui, cela faisait onze. A part triple pour lui et double pour William, plus la part de matelot du mort, cela faisait quinze parts. Même pas cent mille piastres. Il y avait aussi qu'un secret n'est jamais bien gardé quand il y a trop de langues. Il fallait donc faire disparaître la plupart de ces gens-là, sinon tout le monde. Voilà ce qu'il ruminait au lieu de penser à la belle et, à chaque nœud du loch, il était un peu moins autour de ses jupes et un peu plus dans son argent à lui.

Il vit bientôt que ça n'irait pas sans peine à cause de l'Irlandais et du zambo Lardinabal qui avaient l'air de se méfier. De fait, en touchant les Martyrs, il voulut les envoyer à l'aiguade pour s'en débarrasser, mais ils refusèrent tout net. Un autre leur eût cassé la tête et se fût perdu. Le Nantais, se voyant découvert, les fit entrer dans la chambre où il y eut force disputes entre les trois hommes. En fin de compte, ils s'entendirent aux dépens des autres et l'on continua de naviguer à travers les Lucayes, jusqu'à Mariguana, qui est une île habituellement déserte, peu connue, même des gens de la flibuste, parce qu'elle est en dehors de toute navigation et parcourue seulement par les pêcheurs caraïbes et les chasseurs de tortue.

Hauchecorne le savait sur le bout des doigts pour y avoir fait l'un de ses quatre naufrages. On ne sait dans quelle crique connue de lui seul il vint jeter l'ancre, vers l'Océan. Elle était profonde, bien abritée, fond solide, à pouvoir mouiller si près de la falaise qu'on se trouvait à son ombre une partie du jour. Impossible d'être aperçu du large : on pouvait dormir sur ses deux ancres. Personne à terre : du reste, on y veillerait. Je suis allé par là. Il y a cinq ou six criques de cette espèce : elles sont d'excellent mouillage, mais la passe est difficile, même pour un brigantin.

Sitôt là-dedans, voilà nos trois hommes qui se font mettre à terre pour choisir la cache où l'on déposerait l'or : Hauchecorne, William et le zambo, désormais unis à la vie, à la mort, comme de vieux amis que rien au monde ne pourrait séparer, sûrs l'un de l'autre et de leurs pistolets, car la moindre querelle aurait mis l'équipage sur ses gardes. Du reste, pour mener leur plan jusqu'au bout, il leur fallait au moins trois têtes et six bras, comme vous allez voir, et c'étaient gens bien au fait de leurs intérêts.

Quand ils eurent trouvé l'endroit qu'ils cherchaient et noté les repères sur un bout de cuir, chacun pour soi, ils revinrent au *Boquiseco* et l'on commença de porter au sol les deux cents barils de piastres avec tout ce qu'il faut pour établir un camp. On l'installa derrière un bouquet d'arbres en ménageant une vue sur la baie et le navire que tout le monde avait abandonné pour suivre l'or. Maintenant qu'il n'était plus dans la cale, cet équipage de forbans commençait à se rassurer. Il est à penser qu'aucun d'entre eux ne se doutait du nouveau danger qui les menaçait, tant est grande la foi de nos gens dans celui qui détient la chasse-partie. Puis ils allèrent, six d'entre eux, pendant que les cinq autres faisaient la garde aux alentours, creuser la fosse dont ils rejetaient la terre dans des bailles et sur une voile tendue, afin que nulle trace ne subsistât de leur travail.

Cela dura plusieurs jours, comme aussi, lorsque le trou fut assez grand, pour y porter les baricauts et disperser la terre aussi loin que possible. Entretemps, on faisait bombance et joyeuse cuvée avec le guarapo du brigantin, le tout en silence, avait prescrit le chef, sans chansons ni guitares, jusqu'à la dernière pelletée, toutes marques bien effacées, le pays maintenant gorgé d'or comme une minière. Et quand ce fut ainsi :

— Voilà, dit Hauchecorne à son monde, c'est fait, vous autres, et nous sommes tous riches...

On l'acclama : on pouvait maintenant crier tant qu'on voulait.

— Alors, continua le Nantais, on va partir, hein! et faire un tour de prises pour arriver tout neufs à la Trinidad sans le *Boquiseco*, parce qu'il nous trahirait, n'est-ce pas ? Avec un autre bateau et sans l'argent, on aura l'air de venir au repos, et quand on sera connus comme des marins qui n'ont jamais fait la course, on reviendra chercher notre or, voilà... Alors on partira ce tantôt, à la traîne, vous autres à l'aviron, dans la chaloupe, William et le zambo avec moi pour la manœuvre, car c'est le diable à sortir de ce goulet. En attendant, c'est fête pour tous. Fais ta musique, chante à large gueule, et bois autant, car on est aussi riches de tafia.

Ce qu'ils firent sans qu'on eût besoin de le répéter. Et les guitares de bourdonner, et les belles chansons, comme en savent tous les marins du monde, de fleurir au soleil, et surtout les calebasses de passer de main en main, versant à grands flots le jus de canne, tétées à plein gosier, sauf Hauchecorne et ses lieutenants qui vidaient leur couï par-dessus leur épaule; si bien qu'après deux heures, quand on s'embarqua, il n'y avait plus que huit cochons d'ivrognes à l'aviron, la chaloupe basculant à hue et à dia, toutes les guitares au fond, pêle-mêle avec les récipients vides et pleins, comme ce devait être pour reprendre la fête à bord. Et c'est ainsi qu'on accosta le *Boquiseco* et que les trois montèrent pour jeter le grelin de la poulaine.

Les autres continuaient à chanter en tirant sur les manches et, le grelin noué, ne s'aperçurent même pas que

l'on coupait les ancres. Seulement, quand le navire prit sa marche à leur suite, ils se mirent à hurler tous à la fois, et tous en même temps firent une décharge de leurs mousquets pour saluer l'heureux départ. Du brigantin, un coup de canon leur répondit et le capitaine apparut près du beaupré en agitant son castor.

Raidissant leurs muscles, ils menaient ce touage comme le pouvaient faire deux fois quatre soûlauds gueulards dans une passe étroite. Heureusement le zambo tenait la barre en bon pilote et le navire sortit de la crique sans coup férir. Au delà se trouvait une petite brise sur une mer tranquille. Les gens de la chaloupe s'étaient arrêtés de voguer : ils regardaient leur capitaine et l'Irlandais travailler au foc, puis à la brigantine, comme s'ils étaient nés pour la manœuvre. Ils virent le bateau donner sa toile et venir à eux en se dandinant. Hauchecorne était debout sur le vibord :

— Passe à l'avant ton grelin, cria-t-il, nous te prenons en ouache!

Il courait sur les porte-haubans, le cordage à bout de bras, se cramponnant de l'autre main aux enfléchures. Les ivrognes exécutaient son ordre sans trop comprendre. Ils se trouvèrent ainsi dans le sillage du brigantin, au bout du câble qui les entraînait.

— Range tes avirons, criait Hauchecorne dans son braillard de cuivre, et tu peux continuer la fête!

Ils avaient compris, cette fois. Un immense vivat bondit de la chaloupe. En un instant, les avirons furent au bord et l'on se remit à boire et à chanter. L'arcasse du navire se balançait devant eux, avec sa balustrade dorée. Ils allaient du même train paisible, mais sans voile, à la paresseuse, comme un carrosse à bœufs, la rate épanouie comme il sied à des gens qui ont à l'ombre plus d'un million de piastres. Ils avaient repris leurs guitares et jouaient sur la houle comme ils avaient joué sous les palmes. Les sommets de l'île s'affaissaient peu à peu vers la mer et, de l'autre côté, le soleil tout rouge aplati par la buée. Mais ils se moquaient



Et l'on se remit à boire et à chanter...

bien de ce décor. Ils s'époumonaient à hurler leurs sérénades de pochards, ne s'arrêtant que pour sucer le guarapo à même la calebasse. Puis ils recommençaient à gratter les cordes en se remuant si fort sur leurs bancs que la chaloupe avait l'air de rouler.

Il en fut ainsi jusqu'au soir, que l'ombre vint à couvrir la mer et l'île s'effacer au bout de l'horizon. De temps en temps, une fusée partait du *Boquiseco,* s'ouvrait dans le crépuscule : ils la saluaient de longues clameurs. C'est comme ça qu'ils n'entendirent même pas le flac que fit en tombant sur l'eau leur grelin de remorque. En même temps le navire tournait sur sa hanche et présentait le flanc. Ils regardaient cela à travers l'hébétude de l'alcool, les bouches béantes, les instruments tout à coup muets, quand un éclair jaillit du brigantin et la mitraille s'abattit, fauchant les têtes, les membres, criblant le bordage. Un second coup suivit, un troisième. La chaloupe s'ouvrit comme une pastèque. Ceux qui vivaient encore se jetèrent à la nage.

— Ils n'iront pas loin, dit Hauchecorne.

Les trois forbans s'étaient rejoints près de la barre.

— A la vie, à la mort! fit l'Irlandais.

— A la vie, à la mort, et part à trois!

Ils n'osaient se regarder dans la figure, ayant peur de trahir leur commune pensée.

C'est alors qu'ils commencèrent à porter la peine qu'ils méritaient. Il ne s'agissait pas de regagner Mariguana, tant pour le danger d'être pris avec leur bien que par la difficulté de la marche. Avec la brise qu'ils avaient, ils pouvaient aller sous le vent tant bien que mal. Mais le moyen, messieurs, d'aller au plus près et de virer de lof avec un homme à la barre et deux seulement pour manœuvrer ? Du reste aucun d'entre eux ne songeait à un partage immédiat. Ils préféraient sans doute attendre que le destin eût décidé lequel des trois aurait le million pour lui tout seul. Cette idée leur enlevait jusqu'à la notion de leur propre salut, car, si l'un venait à périr, il entraînait sans doute les deux autres avec lui. Il suffisait d'un mauvais coup de vent, un grain, talonner, n'importe quoi... Ils continuèrent cependant, menés par le suroît vers Saint-Augustin ou quelque autre île de ce côté-là, pour autant qu'il plût à Lucifer, leur nouveau maître, de ne pas les jeter sur des brisants.

Je vous laisse à imaginer cette vie de chiourme, sans repos, toujours à épier le danger qui rôde, celui de la mer, autour de la coque, celui des voisins, dans les cent parties du bateau, un coup de pistolet, un poignard qui se lève, une vergue qui se détache, est-ce qu'on sait?... et la route sans but, et la hantise de l'or au bout de toutes les pensées. Il fallait un rude cerveau pour tenir là-contre. Celui du zambo ne put résister. On le vit, le sixième jour, parcourir le tillac en criant :

— C'est à moi! c'est à moi!

Tout le brigantin, de la quille à la pomme, était en or, et d'or tressé les cordages, et d'or tissé les voiles, et lui, Lardinabal, maître de tout cet or, capitaine de ce navire en beau métal, jaloux à tuer quiconque marchait sur la coursive en or, comme s'il devait en emporter à ses talons; de telle manière que les deux autres ne purent que lui sauter aux épaules et le jeter à la mer.

Après :

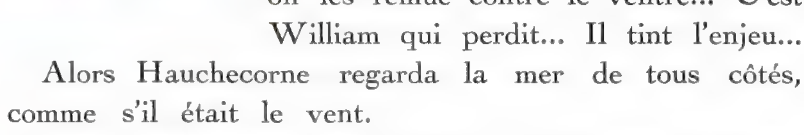
— A la vie, à la mort! dit William.

Ils se serrèrent les mains sans se regarder. Leur dernier soin fut d'amener ce qui restait de voiles, laissant le navire à mâts et à cordes errer comme une épave. Que pouvaient-ils faire d'autre? Puis ils se séparèrent sans dire un mot, Hauchecorne dans la chambre, l'Irlandais au poste d'avant, les panneaux cloués aux fenêtres, des armes à leur portée, ne sortant que pour aller aux vivres, et encore, après avoir surveillé toutes les avenues, le pistolet à l'amorce, chien debout. Cela ne pouvait pas durer, n'est-ce pas? Il valait mieux de toutes manières que le sort en décidât. Ils s'entendirent une fois encore pour jouer leur vie aux cientos, qui est le tarot de ce pays-là. Le perdant se jetterait à l'eau.

Ce que fut cette partie, messieurs, vous le pensez. Il y a cent cartes : les couleurs et des figures, les étoiles, la lune, le pape, le diable, le pendu, le bateleur, la trompette du Jugement dernier, la Mort... Elles sont grandes et épaisses ; on les remue contre le ventre... C'est William qui perdit... Il tint l'enjeu...



On le vit parcourir le tillac en criant...



Alors Hauchecorne regarda la mer de tous côtés, comme s'il était le vent.

Deux jours après, il vit paraître la *Marimanta,* croiseur de chasse de Sa Majesté Catholique. Il pensa bien qu'elle le cherchait.

Vous vous dites qu'un homme seul, à bord d'un brigantin de quatorze, étant à la fois capitaine, son pilote, son équipage et ses canonniers, ne peut rien faire contre une corvette de seize montée par quatre-vingt-dix hommes... Eh bien, voici ce que fit le Nantais, et c'est en cela qu'il faut considérer ce personnage qui aurait pu faire, Dieu aidant, l'un des meilleurs de la flibuste.

Il commença par hisser le pavillon noir à la gaule d'enseigne et à la tête du grand mât. Puis il cloua sur le vibord trente ou quarante chapeaux et bonnets de laine comme en portent les côtiers. Il descendit ensuite dans la batterie, démarra les

canons l'un après l'autre, les mit aux palans de retraite, pressa les capsules aux lumières et, piquant le boute-feu au milieu, remonta sur le pont. Là, se nouant les chevilles aux anneaux, avec ses bras d'hercule, il déploya la brigantine et le trinquet. Lorsqu'elles eurent le vent, il courut à la barre pour mettre au flanc de la corvette qui accourait.

Elle passa, lâchant sa bordée. Coup sur coup, les cinq canons tribord du *Boquiseco* lui répondirent : la mitraille alla trouer les voiles de la *Marimanta*. Puis il se fit un grand silence. Les sabords du brigantin restaient vides. A la crête du vibord, pas une coiffure n'avait bougé. La corvette canonnait de toute sa bordée, de flanc d'abord, en enfilade ensuite. Personne ne répondait par le canon, mais de temps en temps un coup de mousquet partait du brigantin et tuait son gabier sans jamais le manquer. L'équipage s'impatientait. A la fin les cris : « A l'abordage! » retentirent sur la *Marimanta*, suivis d'une manœuvre qui porta son beaupré dans les haubans de misaine du Nantais. Tous les hommes sautèrent sur le pont.

Au pied du grand mât, son sabre dans une main, son chapeau dans l'autre, le capitaine Hauchecorne riait à gorge déployée.

On le ficela contre son mât, tandis que le gros des assaillants fouillait le navire du haut en bas. Ils ne trouvèrent, bien entendu, rien de ce qu'ils cherchaient, ni l'équipage, ni les piastres et, de colère d'avoir été les dupes d'un seul homme et d'avoir perdu du monde, ils voulaient le faire sauter avec son bateau. Finalement, la peur de la garcette les rendit sages : ils conduisirent le prisonnier au capitaine espagnol. Il connaissait déjà la belle défense du Nantais : il vint le prendre à la coupée, lui fit cadeau d'une bague en or pour le féliciter de son courage et lui promit la vie sauve à condition qu'il révélerait la cache de son trésor.



Les cris : " A l'abordage ! " retentirent sur la " Marimanta "...

Hauchecorne se contenta de hausser les épaules. Il fut alors mis à la torture qu'on nomme la velada parce que le patient doit la subir pendant douze heures, s'il peut aller jusque-là. On l'éleva par les jambes et par les pieds, la figure en l'air, entre deux mâts, et on le laissa redescendre lentement jusqu'à ce que tout le poids de son corps reposât sur une cheville verticale appuyée contre l'os sacrum. C'est le plus terrible des supplices et il est bien rare qu'on le supporte jusqu'au bout. Après huit heures de résistance, vaincu par la douleur, il déclara que les piastres étaient cachées dans l'île de

Mariguana et qu'il en indiquerait lui-même l'emplacement. Il fut aussitôt remis sur pied, réconforté avec force aspersions d'eau de la reine de Hongrie et force rasades pour l'intérieur.

Après avoir amariné le *Boquiseco* qui reprit la route de Vera-Cruz, on mit le cap sur l'île dont on n'était pas éloigné de cinquante lieues. C'est dans ce voyage que le Nantais, sans doute par jactance, raconta son histoire, telle à peu près que je vous l'ai fait, car c'est le supercargue qui me l'a répétée, comme je vous l'ai dit tout à l'heure. Il faut ajouter à la louange des Espagnols qu'il fut entouré de toutes sortes d'égards, parce que, tout de même, ces gens-là savent apprécier la bravoure, même chez leurs ennemis. Mais voyez leur inconséquence : bien qu'il prît ses repas à la table du capitaine et passât la plus grande partie de la journée en sa compagnie, on lui remettait les fers aux pieds chaque soir, dans la crainte, évidemment, qu'il ne s'entendît avec un homme de la corvette pour s'évader au voisinage d'une île. Il n'avait pas l'air cependant de chercher à s'enfuir. Après quelques heures de prostration, il s'était relevé plus vaillant que jamais et, à mesure qu'on s'approchait de Mariguana, il semblait jour par jour de meilleure humeur.

On redoubla néanmoins de précautions quand on arriva devant l'île et qu'on eut jeté l'ancre dans la crique qu'il avait désignée. Le capitaine espagnol, qui avait décidé de l'accompagner jusqu'à la cache, lui fit un tas d'excuses avec les *usted* de circonstance, mais le laissa bel et bien enchaîné comme un forçat. Hauchecorne ne s'en plaignit nullement : au contraire, il souriait aux compliments de son geôlier, comme les aurait acceptés une éminence. Au moment de passer dans la chaloupe, il demanda un cigare et, s'avançant vers l'échelle, il tira quelques bouffées.

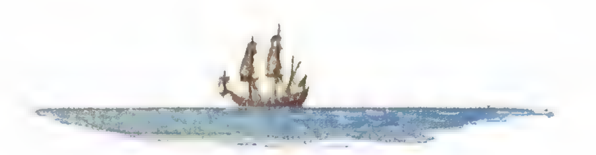
— Excellent, dit-il.

Puis, ayant salué de son chapeau, il se précipita dans la mer. On le vit aussitôt disparaître, entraîné par le poids de ses chaînes. Sur un signe de son chef, le meilleur nageur de la *Marimanta* plongea derrière lui. Il dut y avoir là-dessous une lutte aussi longue que le souffle. On ne pouvait que deviner ce drame, on voyait seulement les bulles d'air crever à la surface. Tous se penchaient le plus près des eaux transparentes, les mains en visière, pour tâcher de découvrir quelque chose. Rien ne reparut, ni Hauchecorne descendu avec son secret vers la prairie des algues, ni le plongeur, sans doute garrotté dans une étreinte de mort. Jusqu'au soir on traîna les grappins sur les fonds...

Telle est, messieurs, l'histoire du *Boquiseco* et de son trésor. Pour retrouver ce dernier, les Espagnols ont creusé des tranchées en plus de cent endroits, mais ils n'ont rien découvert. Il est probable que la crique désignée par Hauchecorne n'était pas celle où il avait débarqué ses baricauts, car on ne rencontra même pas les traces de son camp. Le million de piastres reste donc enseveli dans l'île de Mariguana.

Je l'ai vue trois fois. C'est la huitième des grandes Lucayes en partant de Canaveral, la quatrième en remontant de Saint-Domingue, entre les Caïques et Samana. Il faut, de la Martinique, dix à quinze jours selon le vent : le meilleur est en mars et avril...

A votre santé, messieurs!...



AYANT bu, M. Piquendaire se rassit au milieu d'un profond silence. Il nous regarda longuement, les uns après les autres, hocha la tête par deux fois, et son visage se barra d'un grand pli. Car il voyait paraître dans les yeux, dans les bouches qui mâchonnaient les cigares, dans les mains qui s'attardaient à des gestes minutieux, dans le silence de tous ces hommes voués à l'aventure, la malédiction de l'Or.

A. t'SERSTEVENS.





Fragment de bracelet moderne. Création des joailliers Sirop et Pauliet.

DE NOS JOURS

LE BIJOU DANS L'ACTIVITÉ MODERNE

Toutes les périodes mouvementées de l'histoire ont mis en lumière l'intérêt qui s'attache à la possession de la pierre précieuse et du bijou. Ils constituent une véritable valeur universelle d'échange. Ce sont en quelque sorte des espèces, puisqu'ils sont en réalité monnayables immédiatement dans toutes les devises du monde. Leur volume réduit, leur faible poids en font le capital mobilier par excellence. Il est facile de les transporter, aisé même de les dissimuler si cela devient nécessaire. Tributaires d'une production naturelle restée constamment inférieure aux demandes de la consommation, ils jouissent d'une particularité à peu près unique. Ils ne se déprécient pas avec le temps. Ils se valorisent au contraire dans des proportions variables et conditionnées par les circonstances, mais toujours intéressantes.

Les conséquences de la dernière guerre ont encore illustré cette loi d'une multitude d'exemples. L'effondrement de la Russie en a donné en abondance. Mais sans aller les chercher si loin, sur notre sol même en proie seulement à une simple crise économique, nombreuse serait la liste que l'on pourrait établir des familles de la vieille bourgeoisie qui ont trouvé dans leur coffret à bijoux une appréciable compensation à la faillite d'un portefeuille trop exclusivement gonflé de rentes nationales et de titres étrangers. Et l'on peut dire sans entrer dans l'indiscrétion qu'il s'est trouvé d'heureux bénéficiaires d'extraordinaires surprises.

Ces particularités reconnues de tous n'ont pas été étrangères au formidable mouvement d'affaires que les dernières années, époque d'aléas financiers et d'inquiétude publique, ont vu se produire dans le domaine de la joaillerie. On a acquis « de la pierre », si l'on peut dire, comme on l'a fait de la terre en d'autres temps, et ce goût réfléchi pour un placement incontestablement sûr ne paraît pas s'être ralenti. C'est pourquoi l'initiative prise, il y a quelque temps, par une firme parisienne connue est venue tout à fait à son heure. Elle aidera utilement à la gestion de ce capital-bijoux, que tant de nos contemporains, avertis par les vicissitudes d'heures récentes ou séduits par des réalisations de bénéfices aussi inespérés qu'appréciables et désormais légendaires, venus à leur connaissance, ont maintenant réuni. On sait, en effet, que la maison Sirop et Pauliet a eu l'idée opportune de publier périodiquement, dans les principaux organes de la presse quotidienne, les cours officiels des métaux précieux et ceux des brillants. Les premiers paraissent chaque jour, les seconds, une fois par mois.

Si d'une manière générale le platine se maintient à peu près stationnaire à un niveau de l'ordre de 62 francs le gramme, l'or fin, aux environs de 17 et l'argent à 47 centimes, le prix du brillant au carat accuse, au contraire, de formidables oscillations. Déterminées par le poids de la pierre et par sa teinte, elles vont de 1.500 francs, par 10 pierres au carat, jusqu'à 14.000, pour les pierres de 10 carats en « premier blanc » et même jusqu'à beaucoup plus par les brillants extra-blancs et blancs bleu de Golconde. Ces derniers atteignent et dépassent parfois le prix de 50.000 francs le carat. Quant au blanc piqué, il peut tomber aux extrêmes de 1.200 à 9.000 francs et les « teintés » descendent à 950 et 6.800 francs, à 700 et 4.500 francs, suivant qu'ils sont teintés pur ou teintés et piqués. Ces prix s'entendent en taille moderne. Les brillants anciens subissent à la retaille une perte de poids de 25 à 35 %, largement compensée, d'ailleurs, par l'amélioration obtenue.

L'intérêt de ces mercuriales, comme on peut s'en douter, n'est pas seulement documentaire ou professionnel. On n'ignore plus, en effet, que la vente et l'achat des bijoux par des spécialistes qui en assurent la transformation donnent lieu à des transactions suivies, constantes et d'une importance considérable.

La maison Sirop et Pauliet, déjà citée pour ses ingénieuses et utiles publications de cours périodiques, est notamment de celles qui ont donné à cette branche particulière de la joaillerie parisienne une ampleur remarquable, aussi bien par l'étendue des affaires traitées que par l'économie du système d'exploitation adopté et par la valeur et la variété des nouvelles créations produites.

Son système a été d'écarter le handicap des changes et de supprimer le poids financièrement assez lourd de l'intermédiaire. Elle achète directement, sur place, au jour le jour, suivant ses besoins pour ainsi dire, et met en vente sa fabrication au fur et à mesure de celle-ci. Son abstention d'acquisitions extérieures lui épargne de subir l'arrogance des devises étrangères appréciées. Par l'absence de stocks excessifs et durables, elle évite le fardeau de l'immobilisation de capitaux dont les intérêts retentissent fatalement sur le prix de revient de la production. De ce chef, ses frais généraux sont réduits au minimum. Il en est ainsi de ses prix de vente.

Cette formule est particulièrement heureuse. Industriellement parlant, on peut dire qu'il n'en est pas de plus heureuse. Elle recherche, en effet, l'économie, non pas sur le fond, si l'on peut dire, mais sur la forme. Ce n'est pas la qualité des matériaux qui est réduite, mais uniquement les frais employés à les réunir. Pour l'acheteur, c'est la possibilité de se procurer des joyaux de premier ordre, à leur exacte valeur, mais à leur valeur seulement, en dehors de toute aggravation parasite, c'est-à-dire à des conditions sensiblement plus avantageuses que les conditions généralement courantes. On ne peut donc que regretter une chose, c'est que la généralisation d'une pareille méthode ne soit pas poursuivie davantage sur tous les terrains où elle pourrait être appliquée.

Au mérite d'une exploitation commerciale aussi rationnelle et aussi habile à concilier deux éléments qui ne sont tout de même pas inconciliables, la qualité et le prix, il faut ajouter que la maison Sirop et Pauliet joint une maîtrise en matière d'exécution qui a valu à cette jeune firme de se créer très vite, sur la place de Paris, le rang enviable qu'elle occupe. Ses magasins d'exposition et de vente de l'avenue Malakoff, au coin de la place Victor-Hugo, renferment des trésors d'originalité et de goût. Ses bracelets tout brillants sont d'un cachet et d'une richesse inexprimables.

Ce n'est évidemment pas sans effort ni sacrifices que l'on porte une production à un pareil niveau ! Dans cet ordre d'idées, il faut rendre hommage à la magnifique conscience professionnelle de la plupart de nos grands joailliers. Héritiers attentifs des hautes traditions de leurs aînés du Palais-Royal, ils mettent leur orgueil à subordonner leurs légitimes préoccupations commerciales aux règles d'une probité de caste exigeante et au souci artistique élevé qui les anime.

C'est incontestablement à cette impérieuse doctrine morale et à ces principes de travail que la joaillerie française doit la renommée et le rang qu'elle a maintenant conquis dans le monde.

René Leuillet.





Un exemple de l'activité qui s'exerce de nos jours autour de la pierre et du bijou.
M. Sirop, à gauche, expertisant et achetant, 222, rue Saint-Martin, ce que M. Pauliet vendra, recréé, 86, avenue Malakoff.



La maison du Pont-de-Pierre qui fut le berceau de la manufacture de Jouy. (Lithographie, vers 1830.)

BIBLIOGRAPHIE

LES LIVRES D'ART

Le succès de l'exposition rétrospective de la toile imprimée au musée Galliera a rappelé l'attention sur la manufacture de Jouy d'où sont sortis au dix-huitième siècle tant de charmants modèles auxquels la mode fit une fortune incroyable. L'ouvrage que M. Henri Clouzot, le conservateur de Galliera, vient de consacrer à l'histoire de la toile imprimée (Van Oest, édit.) nous apporte toute une documentation que vingt ans de recherches, d'enquêtes ont enrichie au point de la rendre définitive. Le style alerte de cet érudit rend l'étude vivante, colorée parfois comme un tableau de mœurs.

La toile imprimée n'a-t-elle pas créé la physionomie d'un siècle, décor des intérieurs, mode de la toilette féminine ? Dès le milieu du dix-septième siècle la vogue s'en est emparée. Les tissus appelés Indiennes, Perses sont alors importés du Levant. Ce sont de fines toiles de coton peintes avec le soin minutieux des Orientaux, fleurs, scènes indoues. Ils font tellement fureur que des industriels imaginent de fabriquer des imitations qui ont d'autant plus de succès que la marchandise exotique devient rare et coûteuse. La vogue pénètre dans la classe des gens de petite condition.

Bientôt les industries nouvellement fondées devenaient tellement prospères que tous les fabricants de soieries, velours, draps s'alarmèrent. Ils se dirent ruinés par la concurrence et leurs protestations unanimes furent si véhémentes que le contrôleur général des finances décréta d'un trait de plume la fermeture de « toutes les fabriques établies sur le royaume pour peindre les toiles de coton blanches ». Il fit plus ; après la défense de vendre désormais ces toiles, après l'interdiction de l'importation, il ordonna que toutes celles qui seraient trouvées dans les boutiques seraient brûlées. La monarchie ne reculait pas devant les moyens radicaux. Mais elle manquait dans ces circonstances de psychologie. Elle ne songea pas que s'attaquer à la mode c'était la fixer. Plus de soixante ans après, en dépit de trente arrêts, l'usage de l'indienne est plus répandu que jamais. Les tissus entrent en contrebande par les frontières, sortent des fabriques clandestines. La fraude règne partout. Et pourtant « les commis des barrières font déshabiller les délinquantes. On brûle dans les rues, en un seul jour, huit à neuf cents robes saisies. On condamne des femmes qui se sont simplement montrées à leur fenêtre vêtues d'indienne. Les jurés des tisserands et des drapiers de soie pénètrent dans les maisons pour saisir les mobiliers. Un arrêt de 1717 prononce la peine des galères contre tout individu convaincu d'avoir introduit des étoffes prohibées ou d'avoir donné asile à un fraudeur. Mais la rigueur ne fait que redoubler l'engouement ». C'est une des luttes les plus curieuses qu'ait fait naître la prohibition. Elle ne cessa qu'en 1759, par la capitulation du gouvernement royal. Liberté était rendue à la fabrication de la toile peinte. Un homme était prêt à répondre à l'attente générale : Oberkampf. En 1760 naissait la manufacture de Jouy ; d'abord bien modeste, elle se composa d'une simple cabane « si petite qu'elle ne put contenir la chaudière et qu'Oberkampf établit sa couchette sur une table à imprimer ». M. Henri Clouzot nous retrace l'extraordinaire développement de cette imprimerie et cela grâce au génie de son fondateur, artisan et homme de goût, qui sut attacher à sa maison des noms tels que celui de J.-B. Huet. Mais la manufacture de Jouy fut loin d'être la seule en France à imprimer sur toile ; qu'il suffise de dire que M. Clouzot ne cite pas moins de quatre cents manufactures, tant à Paris qu'en province, ce qui fait de son livre abondamment illustré une véritable encyclopédie dont feront leur profit les amateurs et les érudits. — J. B.

(*Voir la suite de la* Bibliographie *page LX.*)



La manufacture de Jouy, vers 1805. (Peinture anonyme.)



Le Cadeau Rêvé...

c'est un bijou, artistement travaillé, des maîtres-joailliers A. PAILLETTE et Cie. Les superbes créations reproduites ici vous donneront quelques idées pour vos cadeaux de Noël : bague brillant taille moderne ; broche forme boucle ; chaîne de diamants portant une plaque avec frange brillants de formes variées (cette plaque est transformable en broche) ; bracelets-montre ravissants dont le cadran magnifiquement enrichi de brillants recouvre un mouvement minuscule parfait ; bague émeraude ornée de brillants forme trapèze et demi-lune (monture dont on peut s'inspirer pour faire remonter des pierres provenant de bijoux anciens) ; anneau de mariage platine orné de brillants de forme ; bracelet à emmaillement souple orné de brillants baguette et d'un pavage de brillants.

A. Paillette & Cie

Joailliers - Fabricants

1, Rue Saint-Georges (angle Lafayette) PARIS-9e

Téléphone : Trudaine 51-09 et 51-10

Demandez à visiter nos ateliers.

Ne font aucune imitation.

RR

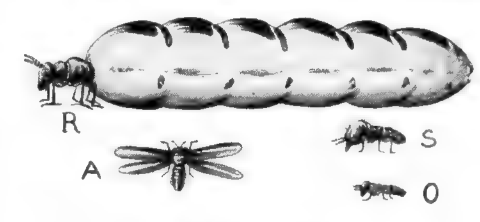
PUYBELLE Nº 20

LES TERMITES ET LA PRÉSERVATION DU BOIS

Il est courant d'entendre énoncer qu'en Afrique « les insectes sont pires que les fauves ».

Si l'on entend par là leurs destructions matérielles il n'y a pas de doute qu'aucun autre être ne s'oppose le plus aux travaux des hommes que les termites.

D'autres insectes se chargent de la destruction des individus par la propagation des fièvres, et le jour où l'Afrique sera saine et que la main-d'œuvre pourra ainsi y devenir abondante il n'y a pas de doute que le temps ne sera pas



Les termites.

R. Reine, dont les dimensions énormes du ventre sont nécessaires pour suffire à son activité extraordinaire de ponte à raison de près d'un chaque seconde pendant plusieurs années. — A. Insecte ailé tel qu'il s'échappe des termitières au moment de l'accouplement. — S. Soldat. — O. Ouvrier.

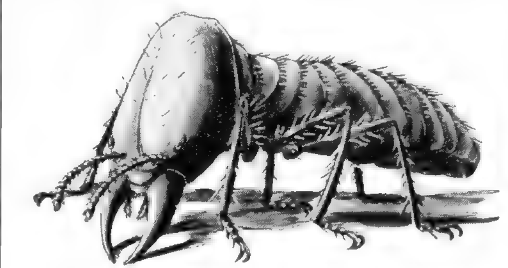
loin où l'axe du monde, transporté récemment d'Europe en Amérique, émigrera à nouveau vers l'Est, par suite des richesses extraordinaires du sol africain.

Pour l'instant, les hommes doivent combattre surtout les insectes, et parmi eux les termites, dont « l'activité » réduit en poussière tant de choses chaque année.

Les termites vivent de cellulose et attaquent tout ce qui en contient : bois, papier, etc.

Dépourvus d'une carapace, ils sont obligés, pour échapper aux dards d'autres insectes ou aux morsures des reptiles, de vivre dans des nids établis sous terre ou construits dans les arbres, et de ne se mouvoir qu'à l'intérieur de galeries solidement construites par eux-mêmes et d'une résistance telle que souvent la hache n'en a pas raison.

Toutes les constructions en bois, les traverses de chemins de fer, les livres sont la proie des termites, et, comme ils ne travaillent qu'à l'intérieur, l'on est tout surpris un beau jour de s'apercevoir



Termite soldat, aux puissantes mandibules.

que la surface extérieure d'un objet qui pourtant semblait intacte est tout ce qui en reste, tout l'intérieur ayant été pris par des termites.

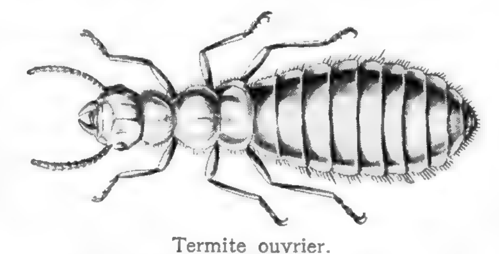
De tous temps l'on a essayé de limiter, sinon d'arrêter, les déprédations de ces animaux, mais les traitements n'ont pas toujours répondu à ce que l'on en espérait.

Un produit, cependant, a partout donné satisfaction. C'est un mélange savant d'antiseptiques et d'huiles distillées de la houille et du pétrole, et auquel les fabricants ont donné le nom caractéristique de Solignum (So, préserve ; lignum, bois). Il est fabriqué à Deville-lès-Rouen.

Les chemins de fer hindous, ceux de la Nigéria, de la Gold Coast, entre autres, utilisent régulièrement le Solignum. De grosses quantités sont aussi chaque année envoyées au Congo belge et français, en Amérique du Sud, ainsi que dans les diverses colonies françaises.

Voici une expérience typique faite au Soudan :

« Dans un terrain infesté de termites avaient été enterrés côte à côte plusieurs poteaux sem-

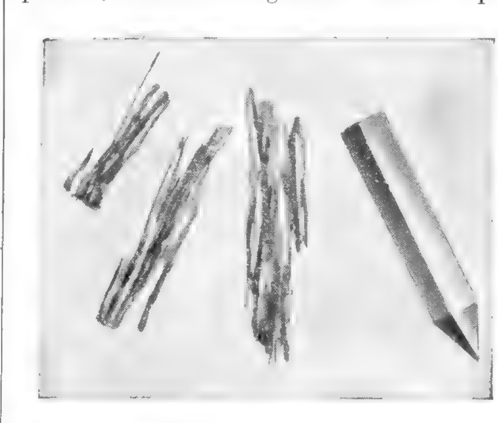


Termite ouvrier.

Ce sont eux qui vont aux provisions, et comme leur corps mou et leur absence de défenses en feraient d'aisées proies, ils ne voyagent qu'abrités sous des galeries creusées par eux et en groupes escortés de soldats.

blables. Tandis qu'au bout de trois mois les poteaux traités avec de la peinture et d'autres préservatifs de bois étaient rongés, comme le montre la photographie, les poteaux traités au Solignum brun foncé « extérieur », dont l'un est photographié à droite, étaient absolument intacts au bout de dix-huit mois lorsque la photographie a été prise.

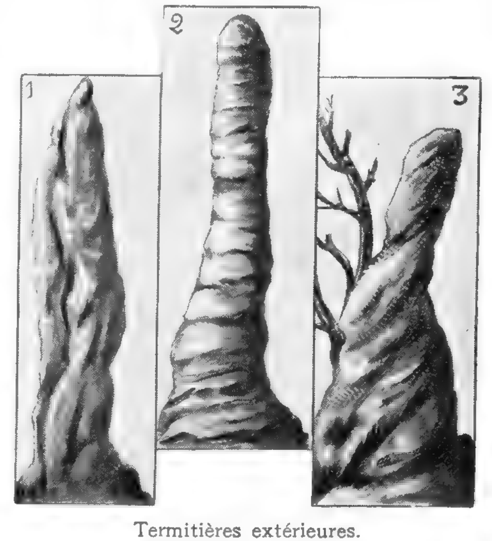
M. A. Butler, intendant des chasses réservées du gouvernement du Soudan anglo-égyptien, en envoyant cette photographie, écrit que d'autres poteaux, traités au Solignum et enterrés auprès



des poteaux photographiés, sont encore intacts malgré l'espèce particulièrement destructive des fourmis blanches qui infestent la région. »

L'efficacité du Solignum est si grande que certaines lignes de chemin de fer en sont arrivées à ne l'utiliser qu'à des doses relativement faibles et même dans ce cas le Solignum s'est montré efficace.

Voici d'ailleurs ce qu'en disent par exemple les « Notes sur le coût comparatif des traverses en bois et en métal aux Indes, avec les prix de

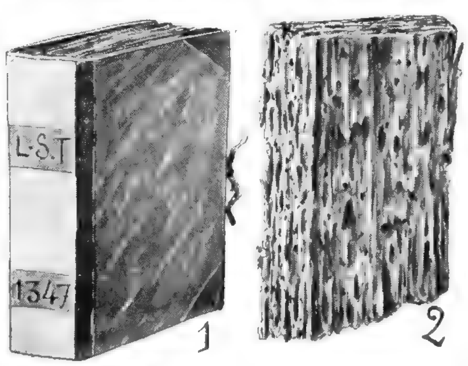


Termitières extérieures.
Certaines atteignent 5 et 6 mètres de hauteur.

revient des traitements », par J.-M. Warr, chef du service de préservation des bois, et H. Trotter, adjoint économiste forestier, Institut des recherches forestières Dehra Dun :

« Sapin bleu (Pinus Excelsa). Sur un total de 100 traverses, il n'y a aucune réjection au bout de dix ans de service, et 96 % sont suffisamment bonnes pour durer encore plusieurs années.

» Les traverses ci-dessus ont été traitées par le procédé du réservoir ouvert, amenant une absorption d'environ 49 kilos par mètre cube de sapin. L'antiseptique était un mélange de 45 % de Solignum et 55 % d'huile lourde. Ce traitement était un traitement très léger, mais il a néanmoins été très efficace en prolongeant la vie du bois, dans les conditions actuelles de service, pour une période comparable à la vie normale du bois dans ces régions. Il est douteux que le sapin soit



Dossier détruit par des termites : l'extérieur est intact, l'intérieur est anéanti.

mécaniquement assez fort pour durer plus de quatorze ans, si bien qu'il y a toutes chances pour que les traverses ci-dessus donnent du service pour la période maximum que l'on puisse espérer d'elles. »

En France, nous avons aussi des insectes destructeurs : lyctes, sirex, callidies, vrillettes, etc. sans compter les termites de Bayonne, Royan, etc., Naturellement le Solignum en protège les bois parfaitement, de même qu'il s'est toujours montré le meilleur destructeur des nombreuses espèces de champignons attaquant les bois.

L'agence Solignum, 9, rue des Arènes, Paris (5e), est d'ailleurs à la disposition de nos lecteurs pour tous autres renseignements.

Échos et Communications

L'Exposition internationale d'Anvers.
Anvers organise pour 1930 une Exposition internationale appelée à prendre une ampleur considérable. Bien qu'elle soit organisée à l'occasion du Centenaire de l'Indépendance belge, cette grande manifestation revêtira un caractère spécifiquement économique et pratique. Elle comprendra trois principales sections : Colonies, Marine et Transports, c'est-à-dire qu'elle enveloppera précisément trois domaines essentiels de l'activité moderne. Elle comptera en outre une section rétrospective de l'Art flamand ancien, des origines de celui-ci à 1830, qui ajoutera à son attrait et mettra une heureuse note de poésie dans son aspect hautement et intelligemment utilitaire.

Dix-sept pays y ont déjà officiellement adhéré. D'autres adhésions prochaines sont attendues.

Le Comité de propagande met à la disposition du public des cartes postales et des vignettes de publicité que l'on peut demander au secrétariat de l'Exposition, 17, Canal des Récollets, à Anvers, où l'on est prié de s'adresser pour tous renseignements.



Eau de Cologne CHYPRE SAUZÉ

En vente dans les grands magasins, les parfumeries, et chez les bons coiffeurs

Gros :
SAUZÉ FRÈRES
25, Rue d'Hauteville, Paris

Parfums - Lotions
Poudres de riz - Savons

Agences à l'Etranger :
PISE : 16 Via Bonanno Pisano
BARCELONE ; 6 Pl. Universitad
BERLIN : Adalbertstrasse, 30
BRUXELLES : 86, rue Gallait
GENÈVE : 15, rue de Rive
PHILIPPOPOLI : Pappazoff & Cº
PRAGUE : Zeyerova ul nº 1222 VIII
VARSOVIE : 13, rue Leszno
VIENNE : 48 Favoritenstrass
BUENOS-AYRES : Harrods



Frontispice en couleur, par Pierre Noël, du *Thomas l'Agnelet* de Claude Farrère.

LES BELLES ÉDITIONS ILLUSTRÉES

Les éditions Mornay, d'un si bel éclectisme de présentation, continuent de faire la joie des bibliophiles. Ce qu'il y a d'admirable dans cette collection, c'est que, précisément, elle n'a rien des défauts d'une collection : un cadre, des dimensions convenues et cette uniformité d'aspect qui convient si peu à des œuvres fortement individualisées.

Les éditeurs, très artistes, et que l'on sent passionnément amis du livre, ont compris combien il était nécessaire d'adapter à chaque livre une forme d'art particulière, de créer un véritable synchronisme entre le texte et l'image ou l'ensemble décoratif.

Voici, par exemple, une étonnante illustration par Pierre Noël du vigoureux roman marin de Claude Farrère, *Thomas l'Agnelet, gentilhomme de fortune*. Cela tient, tour à tour, de l'imagerie décorative (réalisée en faste) et des transcriptions réalistes des violences d'âme et des brutalités de geste.

Vraiment, la guerre de course, la piraterie, les drames réalisés sur mer par ces « gentilshommes de fortune », qui furent des demi-bandits et des demi-héros, trouvent dans les fortes expressions et les couleurs éclatantes de Pierre Noël une vérité qui s'accorde harmonieusement avec la puissance directe et s'adapte d'une façon remarquable au pittoresque imagé du texte.

Sous la signature de Georges Barbier, une série de délicieuses images évocatrices, décoratives, voluptueuses enluminent le roman d'Henri de Régnier : *la Double Maîtresse*. C'est un enchantement de fraîcheur qui s'harmonise avec un lyrisme sensuel pour réaliser des visions si joliment désuètes : une précieuse manière moderne de ressusciter dans leur lumière et presque dans leur parfum des âmes et des scènes du plus galant des siècles.

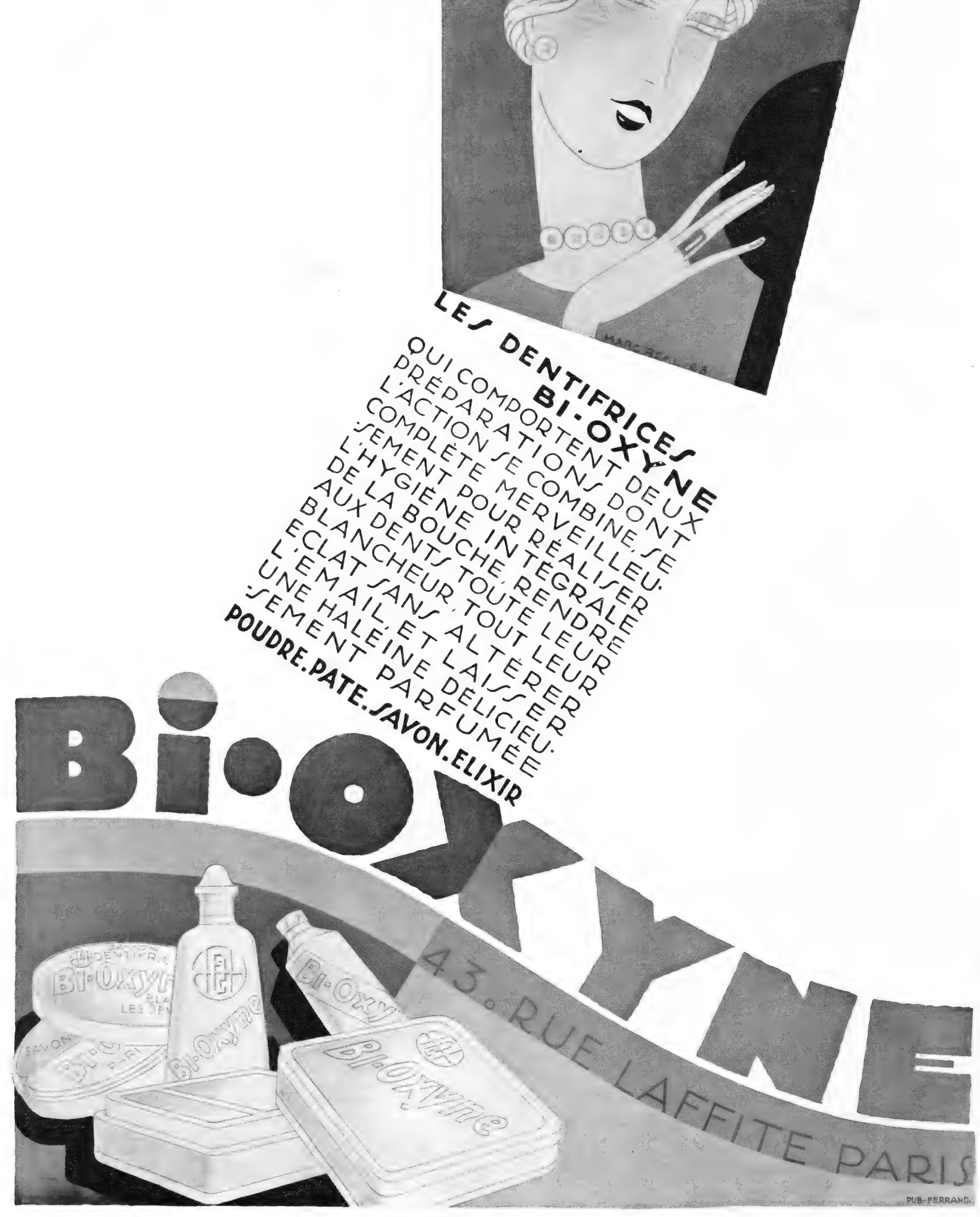


Et maintenant, sur cet espace étroit qui s'étendait autour de ce mât de misaine du galion, les Malouins continuaient de combattre, un contre dix, et ne désespéraient point d'être vainqueurs... — Extrait de *Thomas l'Agnelet*.

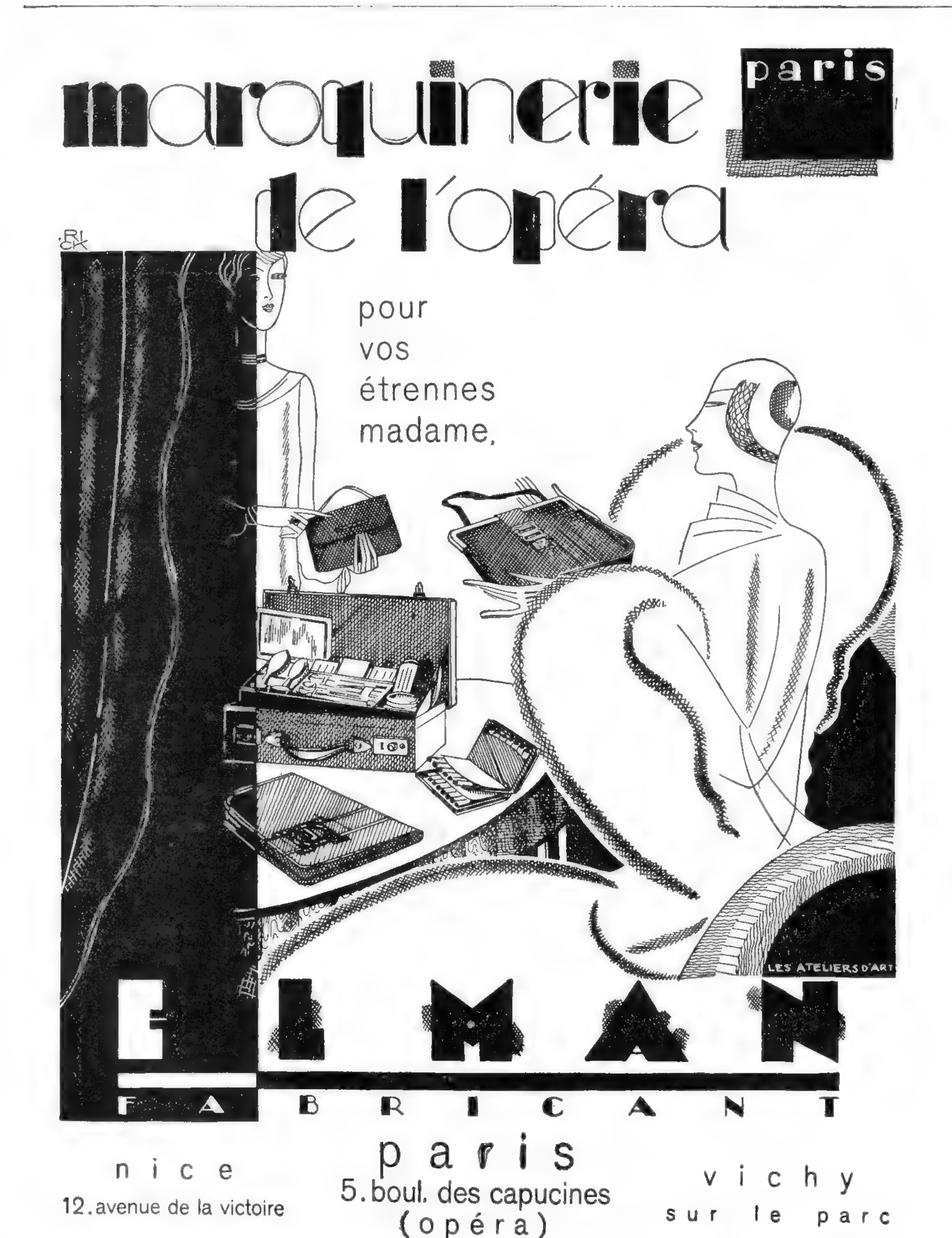
LES NOUVEAUTÉS DE L'ÉCRAN

MILACK, CHASSEUR AU GROENLAND

Dans la série des films documentaires du genre de *Nanouk* ou de *Moana*, il convient de faire une place à *Milack, chasseur au Groenland*, et tout d'abord de souligner, une fois de plus, quel élargissement de notre horizon le cinéma nous a apporté. Il n'y a pas de récit de voyageur, si exact ou si pittoresque soit-il, qui produise l'effet de cette vision directe où, pendant quelques quarts d'heure, nous sommes, sans quitter notre fauteuil, transportés à des milliers de kilomètres et nous devenons les témoins oculaires, comme c'est le cas ici, d'une expédition à travers les terres polaires. Nous suivons pas à pas les intrépides compagnons, au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent dans les solitudes glacées, sur leurs skis ou leurs traîneaux. Nous assistons à leurs escalades téméraires, à leurs descentes vertigineuses, à leurs chutes dans les crevasses. Sans doute a-t-il fallu quelque héroïsme pour songer à tourner encore la manivelle de l'appareil de prise de vues pendant ces minutes tragiques. Et cependant, la perfection même du film et la savante progression de l'émotion qu'il dégage suscitent un doute troublant. On ne peut s'empêcher d'observer que, toutes les fois qu'il s'est produit une épisode dramatique, un opérateur se trouvait là, juste à point, pour l'enregistrer. Quel hasard heureux, si l'on peut dire, l'avait porté au fond de la crevasse, à l'instant où la corde a cassé, précipitant sur un providentiel matelas de neige les ascensionnistes ? Ou bien faut-il croire que la scène tout entière a été truquée par ses acteurs pour obtenir le maximum d'effet dramatique, sans sortir du « champ » ? De même, lorsque l'on va tuer le dernier chien et que Milack, le maillet levé, laisse retomber son bras en disant : « Non ! pas celui-là ! J'aime mieux mourir de faim ! », on doit bien penser qu'en esquissant son geste devant l'objectif il savait d'avance comment il le finirait. Cela nous gâte-t-il notre émotion ? Par un curieux retour, le film documentaire, lorsqu'il veut être trop réaliste ou trop impressionnant, risque de ne pas atteindre complètement son but. En présence d'un film romanesque, où nous savons que tout est fiction, nous l'oublions volontiers, comme au théâtre, pour nous laisser prendre à l'habileté du jeu. Mais le document qui prétend à la pure vérité nous touche moins quand, par exemple, devant le blessé qui se traîne, seul et perdu, sur la neige, nous sommes bien obligés de réaliser qu'il y avait, à deux ou trois mètres de là, un personnage invisible et imperturbable qui déroulait sa pellicule sensible. — R. DE B.

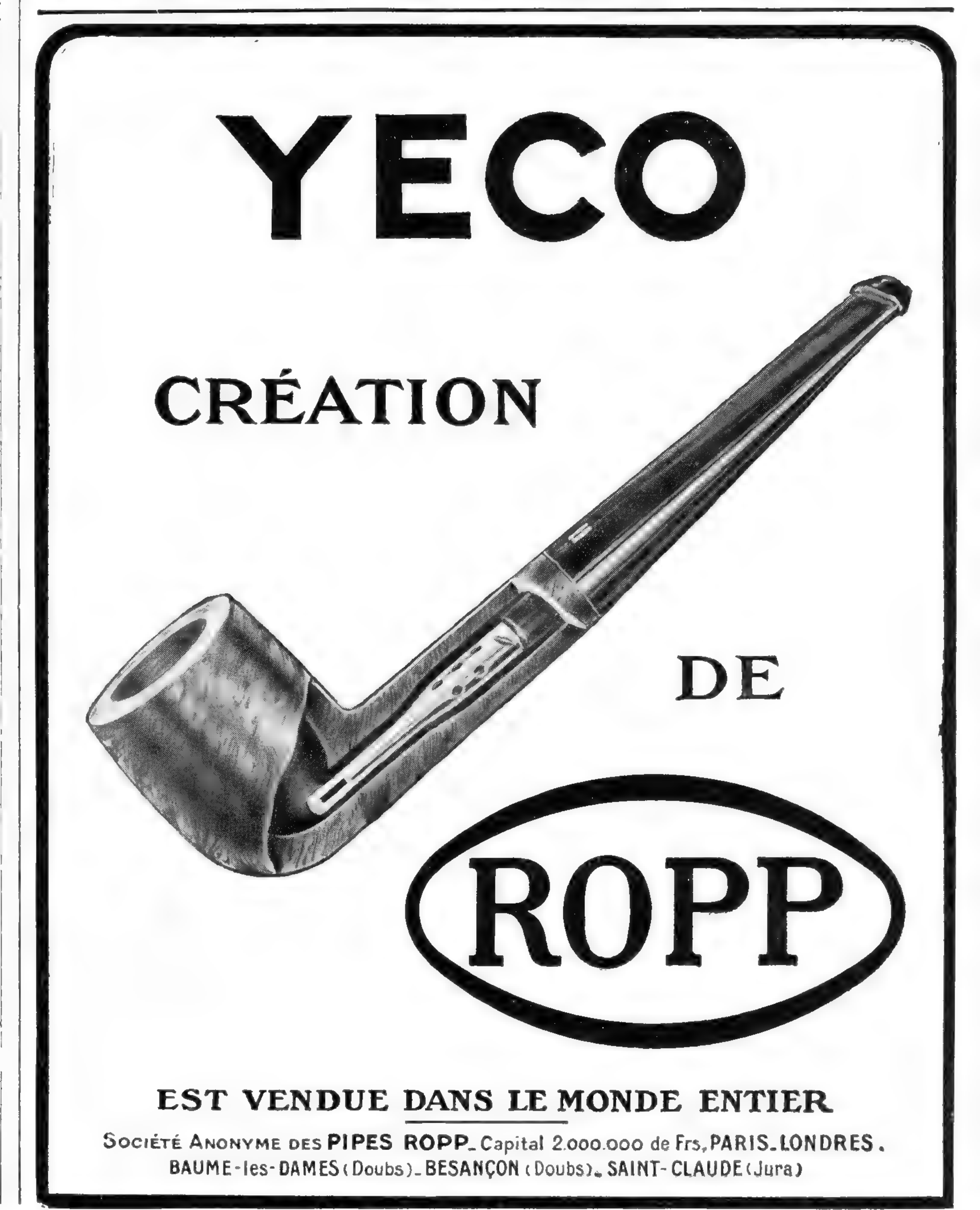


Dépôt : NEOXYNE, 67, avenue de Cour, Lausanne.

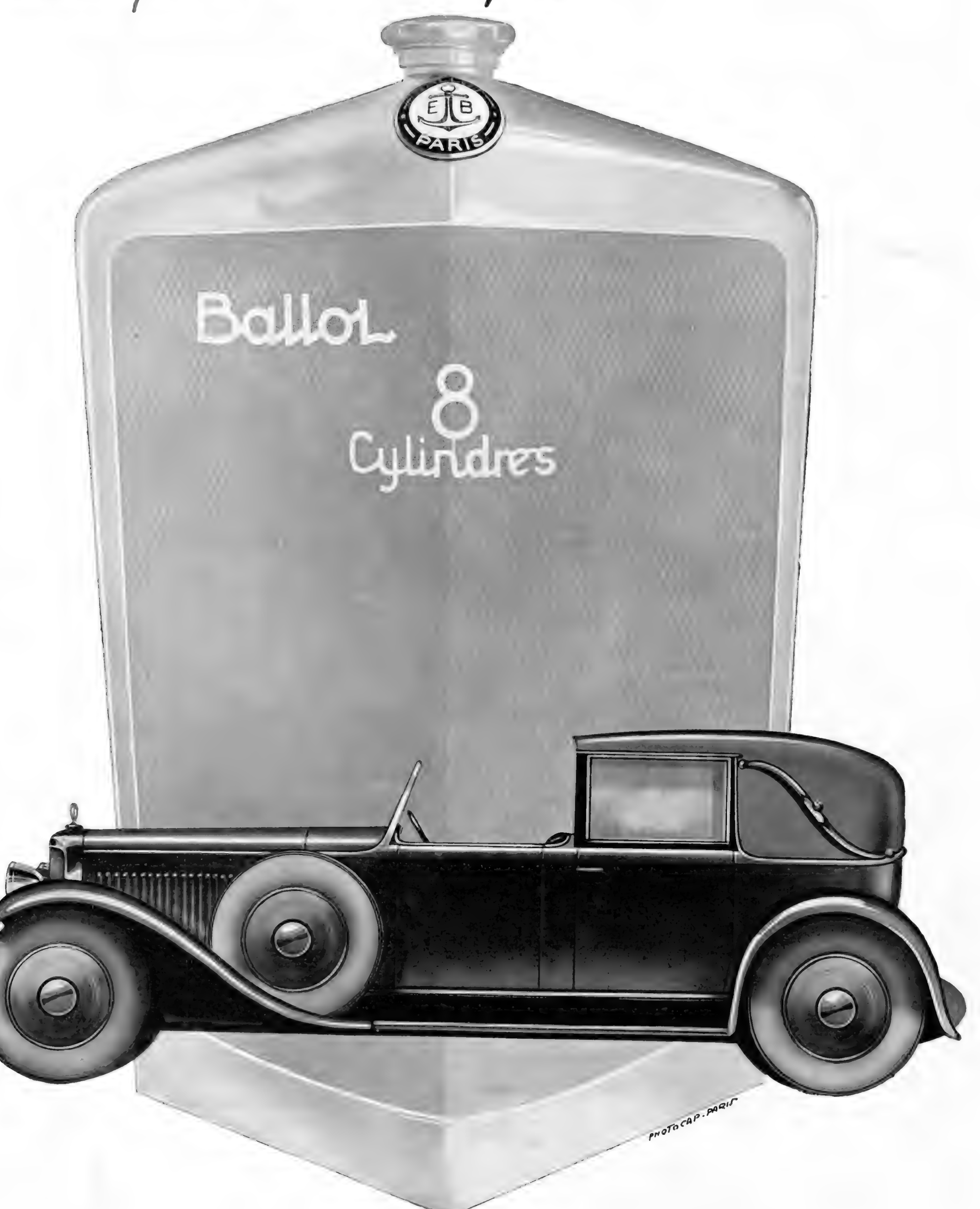

maroquinerie paris
de l'opéra
pour
vos
étrennes
madame,
LES ATELIERS D'ART
ELMAN
FABRICANT
nice
12. avenue de la victoire
paris
5. boul. des capucines
(opéra)
vichy
sur le parc


les plus beaux cadeaux
. . . que le bonhomme Noël puisse faire à une famille :
- pour la salle de bains. . . un
ELECTRO-CUMUL
chauffe-eau électrique à accumulation
- pour la cuisine : . . . une cuisinière électrique
SALVIS
qui assurent au foyer chaleur, sécurité, confort et hygiène
demandez les notices aux . . .
ÉTABLISSEMENTS
ÉLECTRO-MÉCANIQUES
DE STRASBOURG
rue des Poilus - BISCHHEIM
(Bas-Rhin)
Bureaux de vente à :
PARIS, 26, rue de la Pépinière
DIJON, 6, rue du Colonel Victor Marchand - LYON, 71, rue de la République - NICE, 2, Bd Victor Hugo (M. PHELIZON). BAYONNE 20, rue Lormand (M. CROUZAT). NORD-OUEST de la FRANCE : M. VERNER, 1, rue Sarasate - Paris.
Ces appareils sont également vendus par les succursales de la Cie Générale d'Électricité à Alger, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Marseille, Nancy, Nantes, Reims, Rouen, Toulouse, Tours, Bruxelles.


pour Noël
les Chocolats
Amieux


YECO
CRÉATION
DE
ROPP
EST VENDUE DANS LE MONDE ENTIER
SOCIÉTÉ ANONYME DES PIPES ROPP_ Capital 2.000.000 de Frs, PARIS_LONDRES.
BAUME-les-DAMES (Doubs)_ BESANÇON (Doubs)_ SAINT-CLAUDE (Jura)

Celle qu'on ne discute pas.



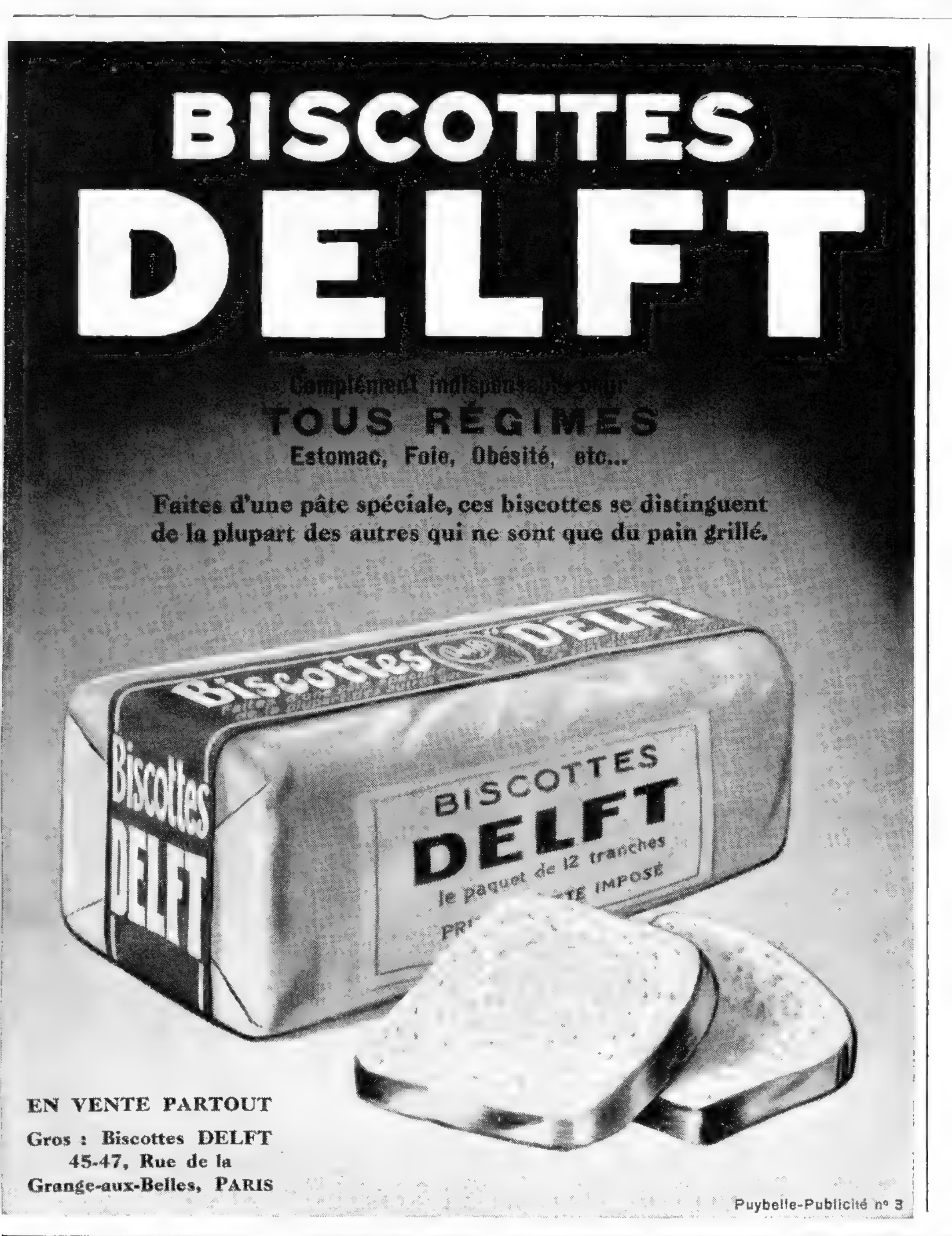
AUTOMOBILES BALLOT
39, Boulevard Brune — PARIS



12, Bd DES CAPUCINES – PARIS
VICHY – CANNES – BUCAREST

SES CRÉATIONS POUR 1929

SA NOUVELLE MAISON DE GROS & D'EXPORTATION : 93, Bd DES CAPUCINES



les salles de bains, les cuisines, les offices sont entretenus & conservés à l'état de neuf

avec



ne raye pas, mousse abondamment, absorbe les taches et les traînées de savon, n'abîme pas les mains

EN VENTE DANS TOUS LES GRANDS MAGASINS LES BAZARS
& CHEZ LES DROGUISTES ET LES MARCHANDS DE COULEURS

EXCEPTIONNELLEMENT, SI VOUS NE POUVEZ LE TROUVER CHEZ VOTRE FOURNISSEUR, NOUS VOUS ENVERRONS UNE BOITE D'ESSAI CONTRE 10 FR.

NETTOYANTS BUHLER_67, BOULEVARD DU CHÂTEAU, NEUILLY-S/-SEINE.

LOUIS HAUTECŒUR

Conservateur-Adjoint des Musées Nationaux, Directeur général des Beaux-Arts de l'Égypte.

HISTOIRE DU LOUVRE

LE CHATEAU, LE PALAIS, LE MUSÉE

DES ORIGINES A NOS JOURS

L'ILLUSTRATION édite un ouvrage d'une rare érudition sur le Louvre. Ce volume, d'un format 20 x 30 cm., contient des plans en couleurs, 128 pages de texte, 138 héliogravures montrant toutes les étapes par lesquelles est passé le vieux Palais, et la miniature en couleurs des " Très Riches Heures du duc de Berry ", révélant un aspect du Louvre d'autrefois.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
à adresser à
L'ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges
PARIS

*Veuillez m'adresser l'ouvrage l'*HISTOIRE DU LOUVRE.
Nom ____________
Adresse ____________
Ci-joint un chèque, ou mandat, de ____________

PRIX : 30 FRANCS
Franco pour la France.
Port en plus pour l'Étranger : 3 fr. 50 pour les pays signataires de l'accord de Stockholm, 5 fr. 50 pour les autres pays.



Quel Prestige –

d'être l'heureux possesseur de ce que vous savez être la plus belle couverture de voyage du monde. Cela vous donne un air de supériorité. Regarder une telle couverture est une joie, mais posséder une Motoluxe est une joie sans fin car, voyez-vous, une Motoluxe n'a pas de fin.

Aussi légère qu'une plume, aussi chaude qu'une pelisse et par dessus tout une acquisition qui vous permettra de rivaliser avantageusement avec les plus célèbres de nos élégantes mondaines.

Motoluxe est en pure laine indienne Alpaga.
Dimensions :
125 cm. × 185 cm.



• Depuis 950 francs

La Couverture

¶ Vendue en plusieurs nuances différentes.
¶ Demandez le catalogue en couleur. Choisissez une nuance appropriée à votre carrosserie. Achetez votre Motoluxe dans une des maisons vendant des articles de voyage.

Gros : BOYRIVEN, S. A., 116, Rue Lafayette, PARIS.

---

ce qu'il faut "lui" offrir

C'est une ravissante montre-bracelet " Sarda ". Cadeau élégant, cadeau de prix, mais aussi cadeau utile, car une montre-bracelet signée Sarda n'est pas seulement un joli bijou, c'est surtout une bonne montre, sérieuse et précise, une vraie " Besançon ", digne production de notre capitale horlogère.

Pour choisir facilement vos cadeaux de Noël et du Nouvel An, notre catalogue de luxe 29-80 vous sera envoyé gracieusement sur demande. Dans cet album, vous trouverez une abondante documentation, et notamment des reproductions en couleurs de nos dernières créations, en montres fantaisies pour dames et hommes.

Sarda y présente en outre ses chronomètres de haute précision livrés avec bulletin de l'Observatoire et ses fameux chronographes si appréciés des sportifs.

Vous pourrez ainsi tout à votre aise choisir le présent que vous cherchez.

nº15 boite or jaune & vert ciselé, appliques osmior
nº3 boite vieil or massif, patiné, ciselé.
nº4 boite argent et or.
nº8 boite or et osmior, cordonnet cuir

7617

SARDA
BESANCON

Dam

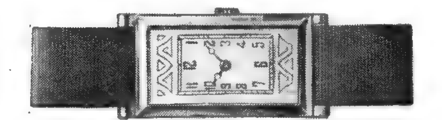
Le monde élégant
porte une OMEGA

RENE VINCENT

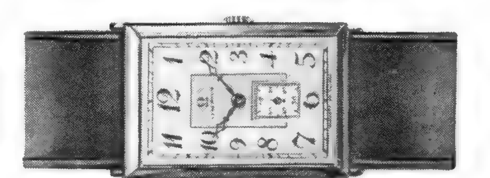
Trois créations de luxe particulièrement appréciées



MOD. OT. 140.35 M
EXTRA-MINCE : OR 2250 F.



MOD. 735.12.3
OR 2200 F. OR GRIS 2450 F.



MOD. 722.19.4
OR 1900 F. OR GRIS 2200 F. PLATINE 5900 F.

OMEGA



MOD. 710.26.5
NICKEL 325 F.
ARGENT 375 F. PLAQUÉ 500 F.

MOD. 738.23.7 OR 1450 F.
ARGENT 625 F. PLAQUÉ 675 F.

MOD. 311.40.6
NICKEL 215 F.
ARGENT 325 F. PLAQUÉ 390 F.

MOD. 370.35.5
DÉCOR CUBIQUE
ARGENT 650 F.

MONTRES DE POCHE EN OR DEPUIS 1200 F.



MOD. 710.23.7
ARGENT 500 F. OR 1000 F.

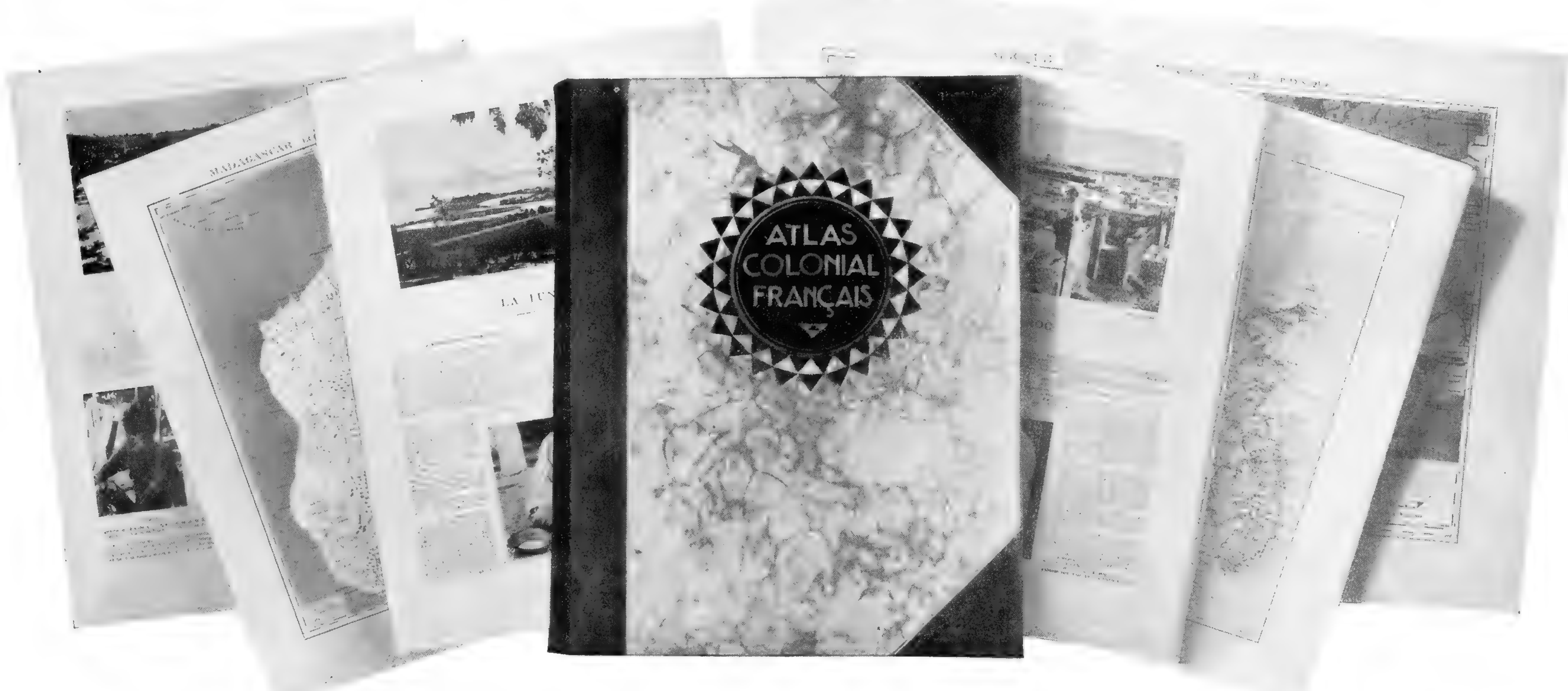
MOD. 817.19.4
OR 1200 F

MOD. 801.19.4
OR 1600 F.

MONTRE DE PRÉCISION

DEMANDEZ AUX HORLOGERS CONCESSIONNAIRES LE CATALOGUE ILLUSTRÉ "OMEGA"

UN NOUVEL OUVRAGE ÉDITÉ PAR "L'ILLUSTRATION"



Reproductions réduites de l'*Atlas Colonial* et de quelques-unes de ses pages (format réel 33×41 c/m.)

ATLAS COLONIAL FRANÇAIS

Colonies, Protectorats et Pays sous mandat.

Préface du Maréchal LYAUTEY

Jusqu'à ce jour il n'existait pas en France d'ouvrage général de vulgarisation et de documentation illustrée sur nos colonies. *L'Illustration* vient de combler cette lacune en publiant un Atlas Colonial dont la réalisation a été confiée à un spécialiste particulièrement qualifié, le commandant P. POLLACCHI, cartographe de *L'Illustration*, ancien chef de la cartographie étrangère du service géographique de l'armée.

Il représente un long travail de recherches et de condensation. Les cartes ont été dressées avec un soin minutieux pour chaque colonie. Elles sont de trois ordres : politique, physique et économique. Ces dernières, particulièrement, présentent une originalité que l'on trouverait difficilement ailleurs. Elles permettent de se rendre compte, d'un seul coup d'œil, des productions et des ressources naturelles de notre domaine colonial. Pour le texte, on a étudié tour à tour la géographie physique, l'historique, l'organisation administrative, la géographie économique et l'aménagement moderne de chaque colonie.

Enfin, *L'Illustration* aurait manqué à toutes ses traditions si son *Atlas Colonial* n'avait pas été, lui aussi, abondamment illustré. Les reproductions photographiques qui accompagnent le texte sont la plus vivante évocation pour les yeux des paysages, des beautés et des richesses naturelles, des caractères ethniques, du pittoresque et de l'exotisme de nos diverses colonies. En les feuilletant, c'est un véritable voyage à travers le monde que l'on accomplit, un monde où l'on retrouve partout l'empreinte du génie colonisateur français.

L'*Atlas Colonial* forme un imposant volume de 33×41 c/m, épais de 5 c/m. Sa reliure élégante et forte reproduit un parchemin clair; le dos et les coins sont en peau et le centre du plat est frappé d'un motif colonial. Il comprend **320** pages, toutes montées sur onglet toile, 56 cartes en couleurs (38 de ces cartes sont du format d'une page, les 18 autres sont du format d'une double page), d'innombrables illustrations tirées en héliogravure, et un index alphabétique contenant plus de 25.000 noms.

PRIX DE FAVEUR, valable jusqu'au 10 janvier 1929 : **240** frs, payables comptant; **270** frs, payables en 18 mois.
(A partir du 10 janvier 1929, l'*Atlas Colonial* sera vendu : **270** frs comptant et **300** frs, payables en 18 mois.)
Livraison à partir du 10 décembre. Port et emballage gratuits.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION à adresser à L'ILLUSTRATION, 13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)

J'achète **l'Atlas Colonial Français** en un volume relié aux conditions suivantes valables jusqu'au 10 janvier 1929 :

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE, MAROC :

★ **240 francs** payables comptant ;
★ **270 francs** payables en 18 mois (**27 francs** à joindre à la demande et neuf quittances de **27 francs** de 2 mois en 2 mois). Encaissements sans frais. — Port et emballage gratuits.

COLONIES : 240 francs au comptant seulement. Emballage gratuit. Joindre pour le port le prix de 1 colis postal de 10 kilos. (*Se renseigner à la poste.*)

ÉTRANGER : 240 francs comptant. Emballage gratuit. Port dû.

Ci-joint un mandat ou chèque à l'ordre de L'ILLUSTRATION **de**.............................**francs.**

★ *Biffer les modes de paiement non choisis.*

Nom et prénoms ....
Profession ou qualité ....
Adresse ....
.... *Signature :*
Gare de..............................
le.............................. 192.....

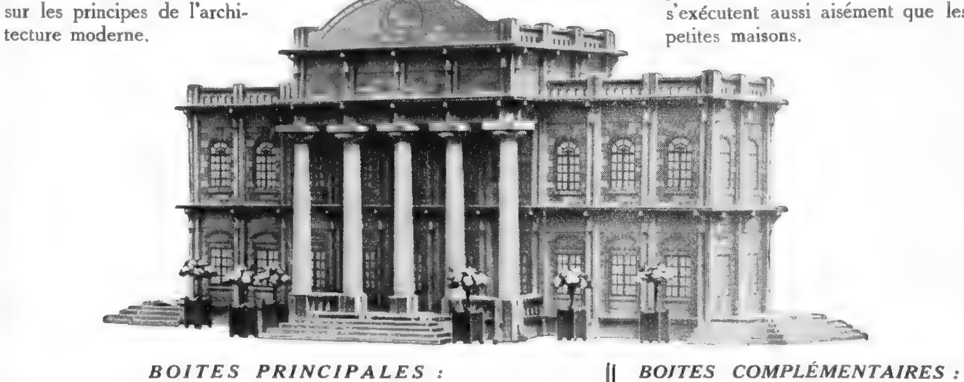
LES PLUS BEAUX JOUETS DE FAMILLE

L'ÉDIFICE *L'ARCHITECTURE EN MINIATURE*

La perfection réalisée du JOUET de CONSTRUCTIONS

D'UNE conception entièrement nouvelle, ce nouveau JOUET, véritable Meccano de l'architecture, permet d'édifier, étage par étage, des Constructions de toutes formes, de tous styles et de dimensions illimitées, basées sur les principes de l'architecture moderne.

Ses éléments interchangeables constituent de véritables pièces de charpente en miniature qui, par simples enchâssements *solides*, permettent de tout imaginer, de tout imiter, de tout reproduire, car les plus audacieux grands monuments s'exécutent aussi aisément que les petites maisons.



BOITES PRINCIPALES :				*BOITES COMPLÉMENTAIRES :*	
Nº 0 (90 pièces) :	**24, »**	Nº 4 (656 pièces) :	**182, »**	Nº 1 *bis* (107 pièces) :	**32,50**
Nº 1 (133 pièces) :	**34,50**	Nº 5 (1.072 pièces) :	**345, »**	Nº 2 *bis* (134 pièces) :	**34,50**
Nº 2 (239 pièces) :	**60, »**	Nº 6 (*en préparation*).		Nº 3 *bis* (297 pièces) :	**99,50**
Nº 3 (374 pièces) :	**94, »**			Nº 4 *bis* (427 pièces) :	**148, »**

"MON THÉATRE" Grande scène démontable, comprenant : Décors variés, Personnages, Accessoires, Pièces littéraires comiques, Programmes, Rideau, etc. — *La boîte :* **195** fr.

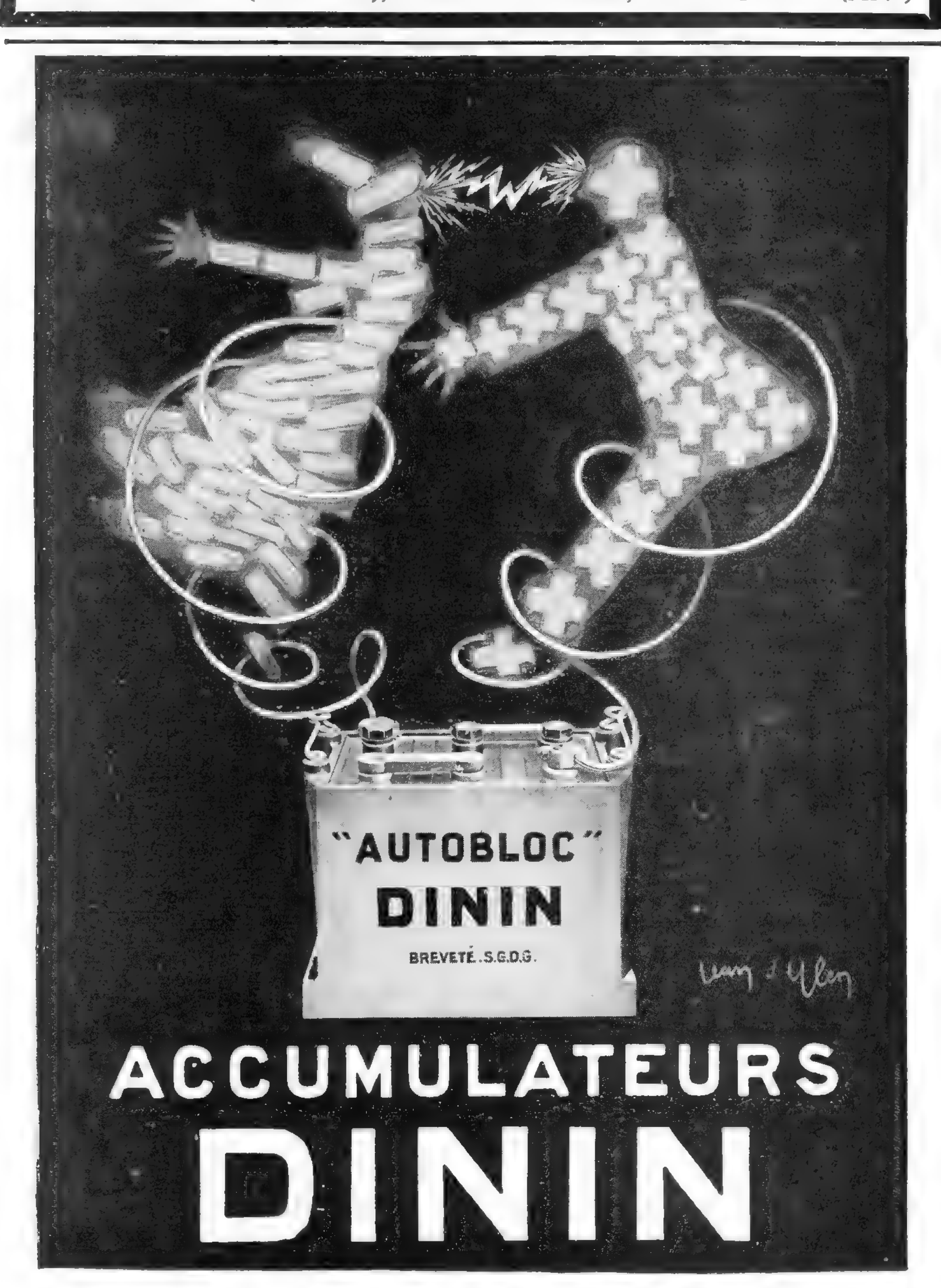
LE TOUR DU MONDE EN 6 JOURS DE **ZIG ET PUCE**

Magnifiques CUBES-CHROMOS, *par* Alain SAINT-OGAN : **42** *fr.*

CATALOGUES DÉTAILLÉS DES JOUETS DE **"L'ÉDIFICE"** (*franco sur demande.*)

"L'ÉDIFICE" (Service IN), Avenue de Chatillon, 29 — PARIS (XIVe)









Et la mille
et deuxième nuit
elle lui présenta...

LE

SICRA-VII
MEUBLE

Demandez la notice

SOCIÉTÉ INDÉPENDANTE DE CONSTRUCTIONS RADIOÉLECTRIQUES POUR AMATEURS
CAPITAL : 3.500.000 FRANCS

78 ET 80, ROUTE DE CHATILLON A MALAKOFF (SEINE)
TRAMWAYS DE PARIS A MALAKOFF : LIGNES 86 - 126 - 127



TÉLÉPHONE : VAUGIRARD 32-92 / 32-93 / 32-94



Apprendre à être belle...

Sur l'épiderme encore humide, et adouci déjà par la mousse du Savon Simon, étendez un peu de Crème Simon.

Massez-vous, d'un mouvement circulaire des doigts. Essuyez légèrement avec une serviette... Vite, un nuage de Poudre Simon !... Et vous voilà belle pour toute la journée !

CRÈME SIMON

7 A Pub. Wallace - Paris



Maisons à : 38, Boulevard des Italiens, 92, Boulevard Sébastopol, Paris
NICE - LYON - VICHY - AIX-LES-BAINS

Les plus belles imitations de diamants, perles, pierres de couleur dans les montures les plus artistiques

Splendide Catalogue gratuit sur demande adressée 38, Boulevard des Italiens, Paris



Le stylo Montblanc

c'est le cadeau qui reste

Un parfum subtil, un charmant colifichet sont des cadeaux qui passent... Le temps en emporte le souvenir, l'oubli tombe sur votre généreuse pensée. Offrez un stylo "MONTBLANC", c'est le cadeau qui reste... Les années passeront et le stylo "MONTBLANC" rappellera toujours par la constance de son fonctionnement la fidélité de votre amitié.

Le stylo "MONTBLANC"

Le stylo "MONTBLANC" conquiert la sympathie de quiconque l'a employé une fois. C'est un ami toujours prêt à vous servir.

Le stylo "MONTBLANC" en ébonite d'un noir profond est parfaitement hermétique. Sa monture est scientifiquement équilibrée pour ne jamais fatiguer, si longtemps qu'on écrive. Son capuchon est conçu de telle façon que le stylo, long et très maniable dans la main, reste dans la poche court et très pratique.

La forme lisse de la monture évite l'accumulation des poussières qui se produit sur les formes guillochées. Le nettoyage et le remplissage du porte-plume sont simples et rapides.

Voyez aussi notre modèle "Chef-d'œuvre n° 4810" plume or 18 carats inusable, en noir poli ou en belles couleurs, en matière incassable et ininflammable.

Vous reconnaîtrez un "MONTBLANC" à l'étoile blanche couronnant toujours le capuchon.

En choisissant vos cadeaux, vous n'oublierez pas le stylo "MONTBLANC", car... c'est le cadeau qui reste !

Agence générale pour la France et les colonies : **TOUTLUXE,** Ste Ame au capital de 1.000.000 de francs, 24, rue de Paradis, PARIS

MONTBLANC

Publ. ELVINGER



Modèle "Synoptic" à 7 lampes

A lecture directe et réglage instantané, aucun fil apparent, aucun accessoire extérieur. Meuble acajou et marqueterie fine sur table élégante de même style, formant un ensemble d'un goût sobre et très sûr.

Poste d'une extrême simplicité de manœuvre, donnant une pureté d'audition inégalée. - Sensibilité extrême due à l'emploi des nouvelles lampes Trigrilles, le dernier progrès de la T. S. F.

RÉCEPTION EN HAUT-PARLEUR des concerts européens sur cadre invisible de 20 centimètres

TEL EST LE TYPE PARFAIT

qui vous est présenté par les Etablissements

PÉRICAUD

6, Rue Lafayette, - 85 Boul^d Voltaire, - 26,30 Rue Arthur Rozier

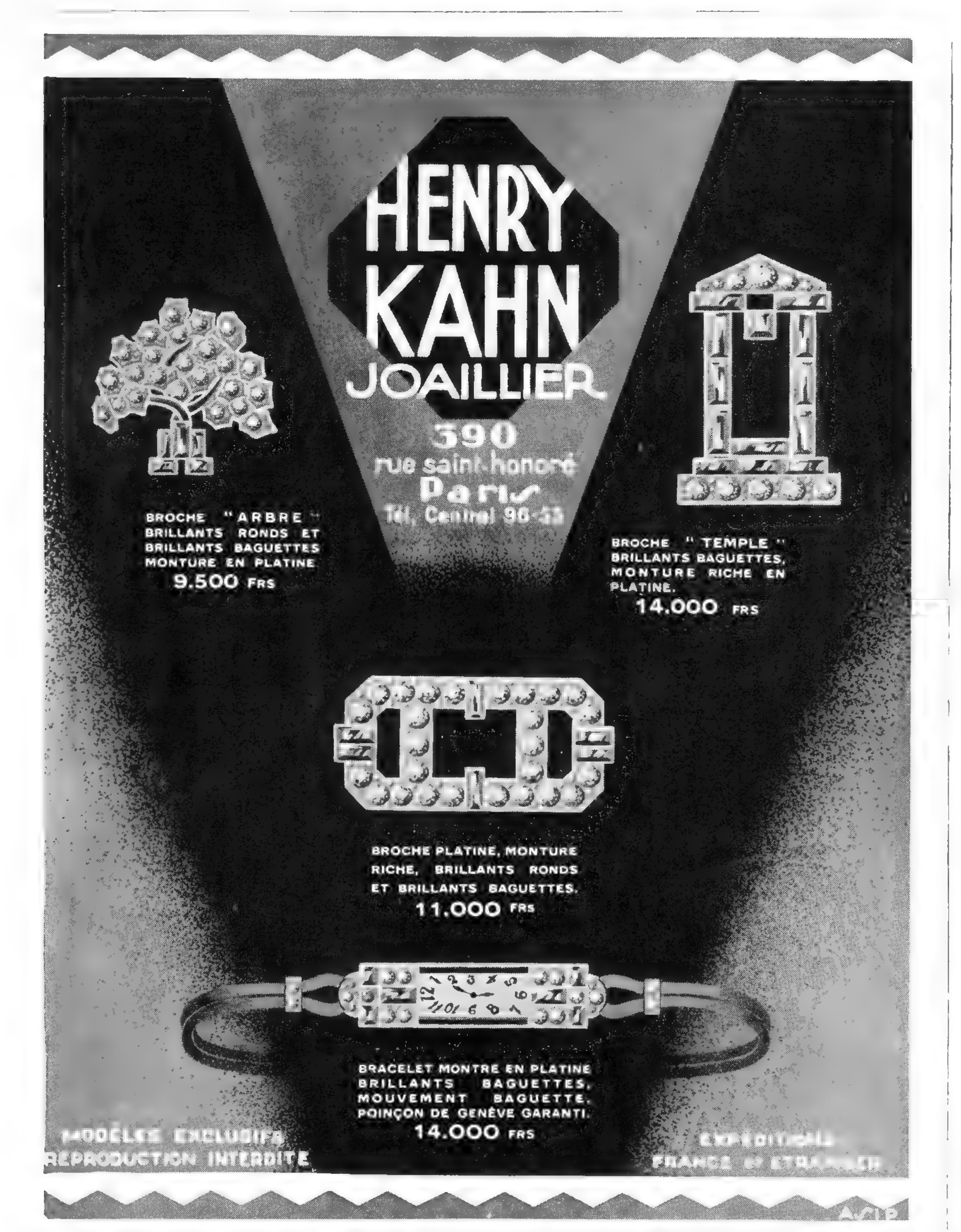
PARIS

Démonstration gracieuse à domicile sans aucun engagement

Catalogue franco.

Maison fondée en	1900
Grand prix Paris	1925
Grand prix Madrid	1927
Hors concours Liége	1927
" " Rotterdam	1928

Appareils et accessoires garantis postes de toutes puissances à tous prix.



Pour rien au monde vous ne porteriez une robe démodée ou du linge défraîchi

COMMETTRIEZ-VOUS PAR HASARD L'ERREUR GRAVE DE PORTER UNE CEINTURE DÉFORMÉE OU DÉMODÉE ?

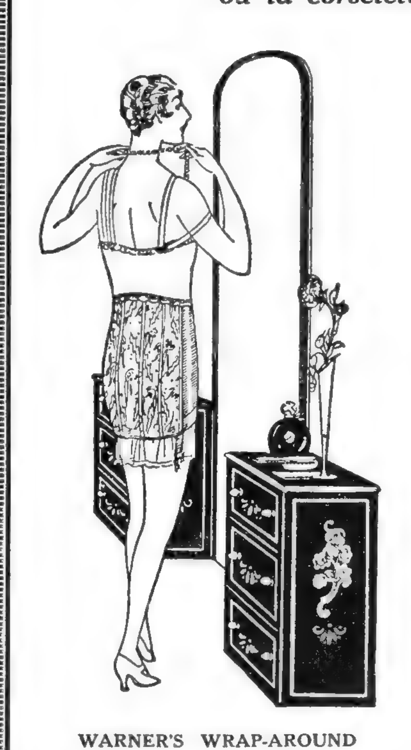
Cependant rien n'atteindrait aussi gravement votre charme puisque cette négligence aurait pour effet de détruire toujours

L'Harmonie de votre Ligne.

La ceinture ou la corselette **Warner's**

affinera votre silhouette jusqu'à la suprême élégance, tout en vous garantissant la *souplesse absolue.*

MODÈLES SPÉCIAUX POUR DAMES FORTES



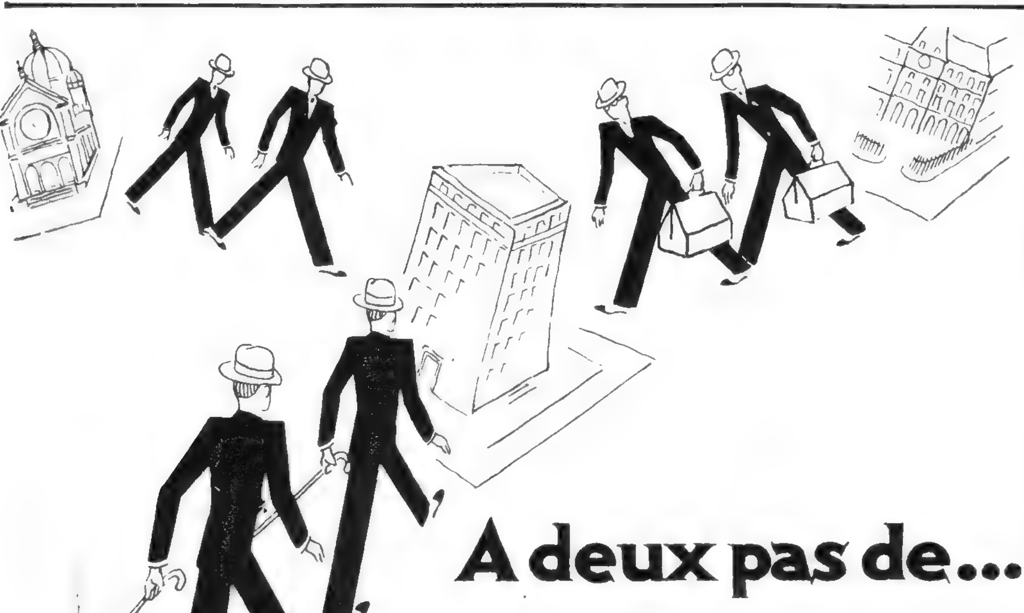


Demandez à WARNER'S 14, boul. du Temple PARIS (XIe) de vous envoyer gratuitement sa brochure sur *LA LIGNE MODERNE*



WARNER'S WRAP-AROUND (Invisible et sans laçage.) Marque déposée.

WARNER'S CORSELETTE (La mode du jour.) Marque déposée.



A deux pas de...

Saint-Augustin
Saint-Lazare
la Madeleine

Appartement type : une entrée, salle de bains, chambre-salon, et appartements plus grands avec cuisine complète (frigidaire, etc.).
Prix raisonnables. Téléphone.
Des bureaux particuliers avec sténos pour votre courrier d'affaires.

LE ROYAL MALESHERBES

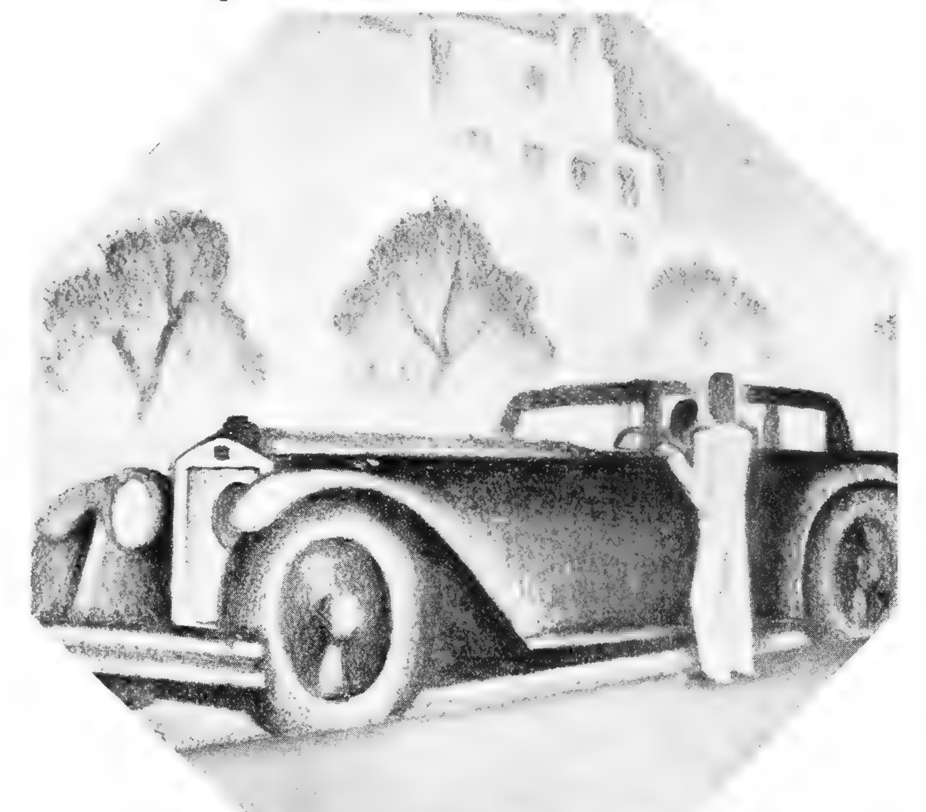
24, Boulevard Malesherbes, PARIS

Téléphone : Louvre 41-73
Adresse Télégraphique : Royalsherbes Paris 123

La vue magnifique de son immense terrasse est une curiosité de Paris.

Pub. Wallace - Paris

L'AUTO DES VACANCES



LOUE SANS CHAUFFEUR

SANS DÉPÔT - KILOMÈTRES ILLIMITÉS
ASSURANCES TOUS RISQUES - PERMIS DE CONDUIRE GRATUIT.

11 PLACE DE LA PORTE CHAMPERRET.
PARIS . TÉLÉPHONE CARNOT 43-48

AUBURN

Le Monde Entier l'Achète
Le Monde Entier l'Admire

AUBURN a augmenté son capital de vingt fois en quatre ans.

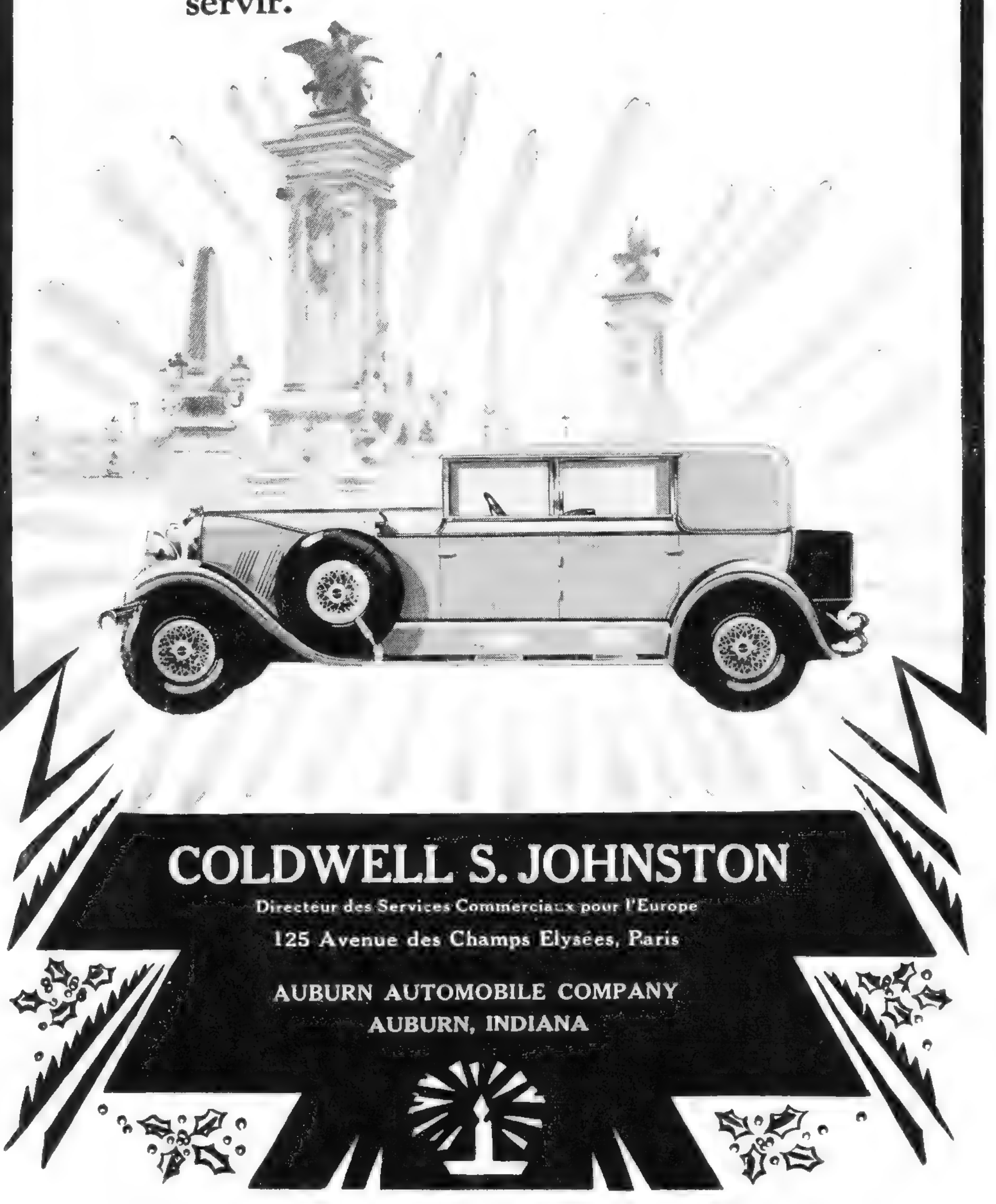
Au cours de cette période, la production d'AUBURN n'a cessé de doubler chaque année.

Tous les marchés du monde se sont unis pour donner aux automobiles AUBURN cette preuve convaincante de l'estime que le grand public lui accorde.

Partout où ces automobiles ont été mises en vente, elles ont reçu la même marque d'approbation.

Les splendides voitures AUBURN, six et huit cylindres sont livrées à des prix qui les mettent à la portée de la grande majorité des automobilistes.

Vous trouverez dans le monde entier, nos vendeurs prêts à vous servir.



COLDWELL S. JOHNSTON
Directeur des Services Commerciaux pour l'Europe
125 Avenue des Champs Elysées, Paris

AUBURN AUTOMOBILE COMPANY
AUBURN, INDIANA



La gaine qui vous fera plus élégante

Voici un des modèles de J. ROUSSEL qui connaissent la plus grande vogue : tissées d'une seule pièce, en tricot élastique perméable et sain, les Gaines Roussel sont très résistantes à la ceinture et légères au soutien-gorge. Elles amincissent et procurent un bien-être nouveau, l'absence de baleines laissant aux mouvements toute leur souplesse et leur aisance.

Nos articles sont garantis

Il n'entre dans la fabrication de ce tricot que des gommes de haute qualité, résistantes, de parfaite élasticité et toujours fraîches, car elles ne séjournent pas en rayon.

Les spécialités Roussel sont garanties six mois.

Venez, sans engagement, essayer une ceinture dans nos Magasins : vous serez ravie de votre nouvelle ligne.

En vente seulement chez

J. Roussel
83, Boul^d Malesherbes, Paris

Si vous habitez la province ou l'étranger, ne craignez pas de nous faire parvenir votre commande par lettre ; vous pourrez, en cas de non-convenance, l'échanger ou vous faire rembourser votre achat. Il vous suffira de nous indiquer vos tours de taille et de hanches (mesures prises sur le corps même) et votre hauteur. Toutes couleurs. - Prix en fil simili et soie Frs 480. - En pure soie, Frs 960. Pour l'étranger, Frs 25 en plus.

Sur demande, envoi gracieux de tous renseignements et du catalogue

...et dans ses succursales

BRUXELLES, 144, rue Neuve et 14, rue de Namur. — LONDRES, 177, Regent Street et 8a Thurloe pl.
ANVERS, 1, rue Quellin. — AMSTERDAM, 14, Leidschestraat.
LIÉGE, 13, rue Vinâve-d'Ile. — LA HAYE, 21, Noordeinde.
GAND, 19, Digue de Brabant. — ROTTERDAM, 57 c, Coolsingel.
CONSTANTINOPLE, Péra : Pl. du Tunnel.

La Maison Roussel
est la Créatrice de la Ceinture Roussel,
la Reine des Ceintures élastiques.

crème et poudre Floreïne

charme, jeunesse, fraîcheur, beauté.



CHOCOLAT *Le meilleur* **LOMBART**



ENSEIGNES, RAMPES, LUMINAIRES D'ART MODERNES

Fleurs et Décorations lumineuses

Grand Prix Exposition des Arts Décoratifs 1925

NOTRE RÉCLAME NOËL ET JOUR DE L'AN :

96 frs CHAISE A PORTEURS garnie fleurs lumineuses en coquillages, très belle vannerie, pour cadeaux.

Garnitures pour arbres de Noël, depuis ***50 frs***

Catalogue n° 9 franco sur demande

PERLES ÉLECTRIQUES WEISSMANN, 218, Faubourg-Saint-Honoré, PARIS

RÉGIMES du Docteur Charrasse

DIABÈTE. ESTOMAC INTESTIN. ALBUMINE

Echantillons et Catalogues sur demande

USINE PRINCIPALE MARSEILLE 28-32 Av. du Prado

FONDÉ EN 1873

HANSEN  **HANSEN**

Magasin d'Exposition (Vente, Location) : 8, Avenue de Wagram, PARIS (Etoile).

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS



JUMELLES Stéréo-prismatiques **"HUET"**

et tous instruments d'optique.

Exigez la  marque

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'OPTIQUE

76, Boulevard de la Villette, Paris.

FOURNISSEURS DES ARMÉES ET MARINES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

CATALOGUE FRANCO sur demande mentionnant *L'Illustration.*

EN VENTE CHEZ TOUS LES OPTICIENS

R. C., Seine : 148-367.

SAMARITAINE

67 à 75, RUE DE RIVOLI, PONT-NEUF et MONNAIE — PARIS

ACTUELLEMENT ET PENDANT TOUT LE MOIS

ÉTRENNES-JOUETS

THÉATRE GUIGNOL installé dans le Hall-Monnaie (*3e étage*)

Représentations gratuites de 3 heures à 5 h. 1/2.

LA SAMARITAINE N'A AUCUNE SUCCURSALE EN PROVINCE

En tous Pays



CHAUFFAGES MODERNES DRC

EXÉCUTION IMMÉDIATE par des Monteurs soigneux et exercés d'INSTALLATIONS COMPLÈTES

par l'EAU CHAUDE, la VAPEUR, l'AIR CHAUD

FACILEMENT APPLICABLES a TOUTES les HABITATIONS *Châteaux, Villas, Maisons de Rapport etc...*

Chauffage des Appartements avec chaudière au même niveau que les radiateurs

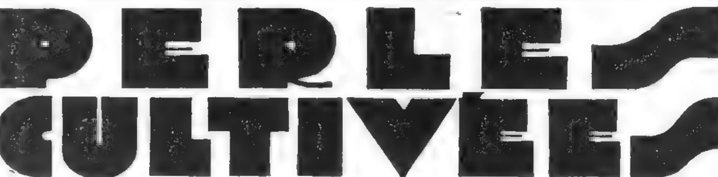
Fourneaux D.R.C. *n'employant qu'un seul Feu pour la Cuisine, le Chauffage avec distribution Facultative d'eau chaude pour Bains Toilette etc... fonctionnant même en été.*

CALORIFÈRES GURNEY à air chaud

CATALOGUE FRANCO *Devis et renseignements gratuits* *Téléph: Archives 02-78*

ROBIN & Cie

PANTIN, BACLET & Cie Succrs *INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS* 33, Rue des Tournelles, PARIS



M. DROZ JOAILLIER SPÉCIALISÉ 11, CHAUSSÉE d'ANTIN PARIS (OPÉRA) Tél. Provence 85-74

COLLECTION UNIQUE DE PERLES TRÈS ORIENTÉES — COLLIER DEPUIS 1500F PERLES JAPONAISES SUR BAGUE OU ÉPINGLE OR — DEPUIS 100 FR —

IMPORTATION DIRECTE DES CULTURES SOUS-MARINES DE KOBÉ



RHUM BLACK • LIQUEURS CAZANOVE • BORDEAUX

PIPE GBD

NEW ERA

Si vous faites le choix d'une pipe, prenez une marque connue qui vous donne toute garantie.

LA PIPE GBD NEW ERA s'impose tout particulièrement à votre attention par son **élégance,** son **fini** et sa **qualité** irréprochables, et dont le **GRAND SUCCÈS s'affirme chaque jour.**



En vente dans toutes les bonnes maisons d'articles de fumeurs.

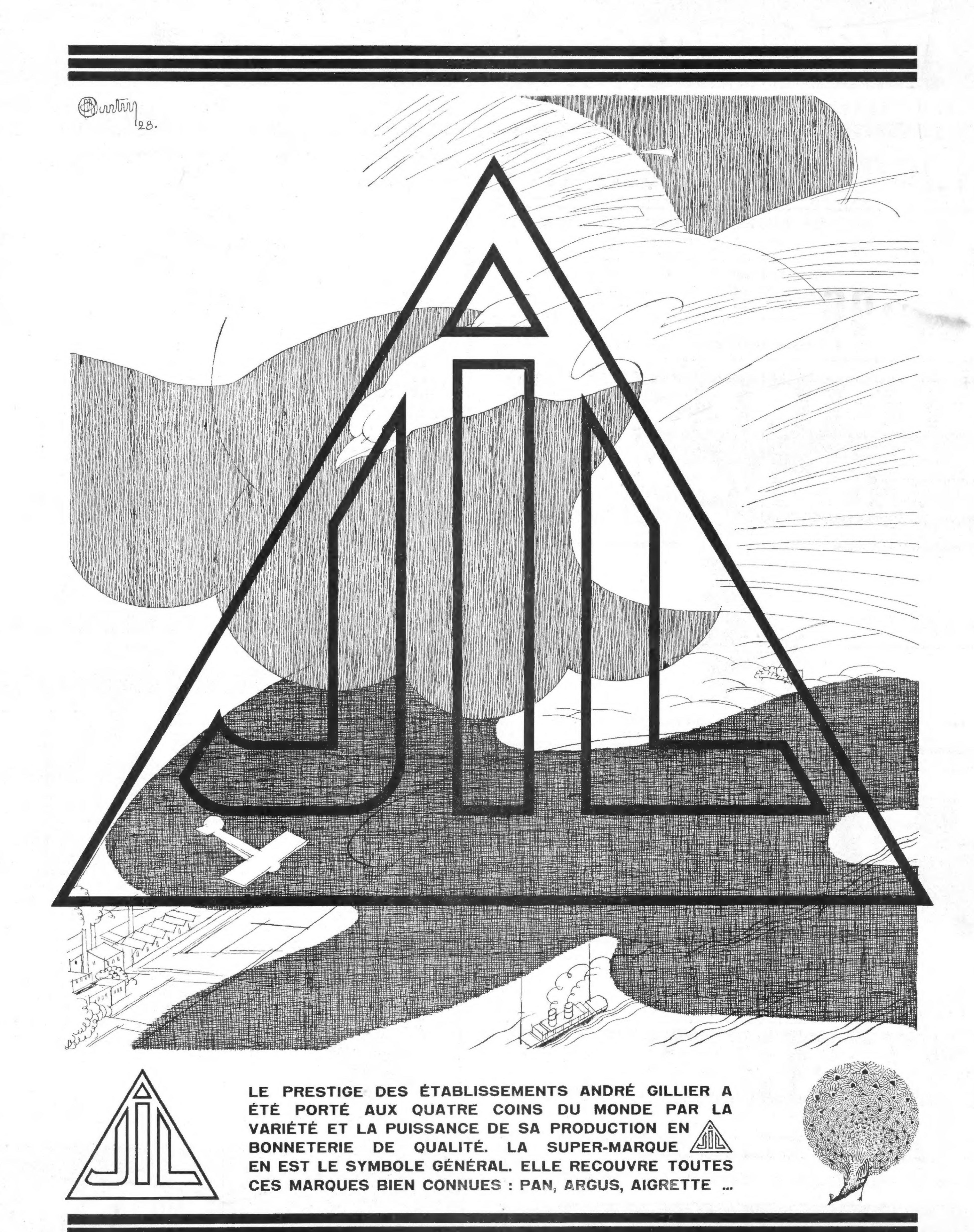
VENTE EN GROS :

MARECHAL-RUCHON & Co Ltd

15-17, Rue des Balkans, PARIS (20e)

The GBD PIPE "POCHETTE" POLISHED




LE PRESTIGE DES ÉTABLISSEMENTS ANDRÉ GILLIER A ÉTÉ PORTÉ AUX QUATRE COINS DU MONDE PAR LA VARIÉTÉ ET LA PUISSANCE DE SA PRODUCTION EN BONNETERIE DE QUALITÉ. LA SUPER-MARQUE EN EST LE SYMBOLE GÉNÉRAL. ELLE RECOUVRE TOUTES CES MARQUES BIEN CONNUES : PAN, ARGUS, AIGRETTE ...
DRAEGER

MOUVEMENT MARITIME

DÉPARTS DE PAQUEBOTS

NORD-ATLANTIQUE. — *Rochambeau* (C. G. T.), 5 décembre, du Havre pour New-York. — *Berengaria* (C. L.), 5 décembre, de Cherbourg pour New-York. — *Olympic* (W. S. L.), 12 décembre, de Cherbourg pour New-York.

CENTRE-AMÉRIQUE. — *Pellerin-de-Latouche* (C. G. T.), 6 décembre, de Bordeaux pour Pointe-à-Pitre, Basse-Terre, Fort-de-France, Trinidad, Carupano, La Guayra, Curaçao, Puerto-Colombia, Cristobal. — *Niagara* (C. G. T.), 7 décembre, du Havre pour Vigo, les Canaries, la Havane, Nouvelle-Orléans, Houston.

SUD-AMÉRIQUE. — *Massilia* (S. A.), 8 décembre, de Bordeaux pour Vigo, Lisbonne, Rio de Janeiro, Santos, Montevideo, Buenos-Aires. — *Valdivia* (S. G. T. M.), 10 décembre, de Marseille pour Valence, Alméria, Dakar, Rio de Janeiro, Santos, Montevideo, Buenos-Aires.

CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE. — *Amérique* (C. R.), 4 décembre, de Bordeaux pour Dakar, Conakry, Tabou, Grand-Bassam, Lomé, Cotonou, Souellaba-Douala, Libreville, Port-Gentil, Pointe-Noire, Banane, Boma, Matadi. — *Anversville* (C. B. M. C.), 4 décembre, d'Anvers pour Ténériffe, Boma, Matadi. — *Doukkala* (C. P.), 5 décembre, de Marseille pour Tanger, Casablanca, Dakar. — *Stanleyville* (C. B. M. C.), 6 décembre, d'Anvers pour Ténériffe, Boma, Matadi.

LEVANT. — *Théophile-Gautier* (M. M.), 6 décembre, de Marseille pour Alexandrie, Jaffa, Beyrouth, Alexandrette, Smyrne, Constantinople, le Pirée, Naples. — *Pierre-Loti* (M. M.), 11 décembre, de Marseille pour Naples, le Pirée, Constantinople, Smyrne, Rhodes, Larnaca, Alexandrette, Beyrouth, Jaffa, Alexandrette.

OCÉAN INDIEN. — *Chambord* (M. M.), 6 décembre, de Marseille pour Port-Saïd, Suez, Djibouti, Aden, Mombasa, Zanzibar, Mutsamudu, Majunga, Nossi-Bé, Diégo-Suarez, Tamatave, la Réunion, Maurice.

INDOCHINE. — *Angers* (M. M.), 5 décembre, de Marseille pour Port-Saïd, Suez, Djibouti, Colombo, Pondichéry, Madras, Singapour, Saïgon, Tourane, Haïphong.

EXTRÊME-ORIENT. — *Sphinx* (M. M.), 14 décembre, de Marseille pour Port-Saïd, Djibouti, Aden, Colombo, Singapour, Saïgon, Hong-Kong, Changhaï, Kobé, Yokohama.

OCÉANIE. — *Cathay* (P. O), 6 décembre, de Marseille pour Colombo, Fremantle, Adélaïde, Melbourne, Sydney.

CHEMINS DE FER

ETAT ET SOUTHERN RAILWAY. — *Pour vous rendre en Angleterre.*

Sachez que la ligne Paris-Londres, par Dieppe-Newhaven, est la voie la plus rapide, la plus économique et celle qui représente le maximum de confort ; elle vous fera traverser l'une des régions les plus pittoresques et vous permettra de visiter, à l'aller ou au retour, Rouen, cette ville fameuse que Michelet a très justement appelée « la Ville-Musée. »

Sachez aussi que la ligne Paris-Londres par le Havre-Southampton est celle adoptée par les hommes d'affaires ; quitter Paris après le dîner, s'allonger, au Havre, en un lit confortable et débarquer à Londres à l'heure où les bureaux s'animent, c'est bien, pour les gens pressés, accomplir ce voyage avec le minimum de fatigue.

Les voyageurs porteurs de billets d'aller et retour et d'excursion (1re et 2e classes), de Paris et Rouen à Londres, via le Havre-Southampton, ont la possibilité d'effectuer leur voyage de retour via Newhaven-Dieppe, sans supplément de prix.

Cette facilité est également accordée aux voyageurs de la ligne de Dieppe-Newhaven qui désirent revenir par Southampton-le Havre.

En outre, les voyageurs peuvent s'arrêter en cours de route, sur le trajet direct du port anglais à Londres ou vice versa, pendant la durée de validité de leur billet.

P.-L.-M. — *La Route d'hiver des Alpes et la Côte d'Azur en un seul voyage pratique et économique.*

Les gares de Paris P.-L.-M. et de Lyon-Perrache délivrent des billets à prix réduit permettant de visiter à la fois les grands centres de sports d'hiver des Alpes et les stations ensoleillées de la Côte d'Azur.

Ces billets comportent, en effet, le trajet d'Aix-les-Bains-Mont-Revard à Nice ou de Nice à Aix-les-Bains, suivant le sens du voyage, dans les autocars de la Route d'hiver des Alpes.

Au 23 décembre 1928, les services automobiles sont prolongés d'Aix-les-Bains sur Chamonix et ce parcours est compris dans la composition des billets.

Il est consenti une réduction de 20 à 25 % en chemin de fer, suivant la classe du billet, et de 5 % en autocar.

Les billets sont valables 33 jours et leur validité peut être prolongée 2 fois de 15 jours.

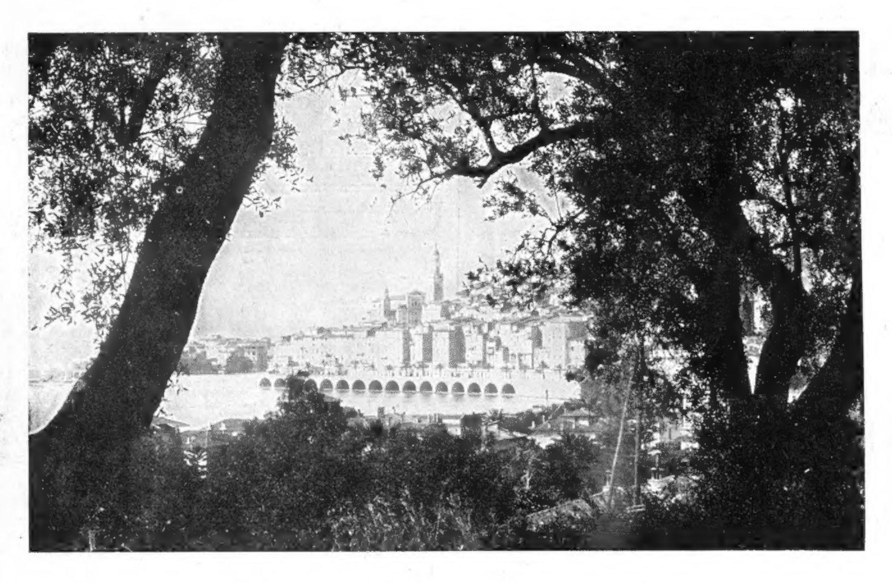
Ils permettent au voyageur de s'arrêter à toutes les gares de chemin de fer ainsi qu'aux têtes et gîtes d'étape des autocars.

A partir du 23 décembre 1928, le voyageur peut s'arrêter également aux stations de sports d'hiver de Combloux, Aix-les-Bains, Mont-Revard et Saint-Pierre de Chartreuse, s'il en fait la demande au bureau de départ de l'étape.

10 minutes de MONTE-CARLO

MENTON

PERLE DE LA RIVIERA



LA MER
LA MONTAGNE
LES FLEURS

Toutes les Attractions - Tous les Sports



Pour tous renseignements concernant les Hôtels, s'adresser : **SYNDICAT DES HOTELIERS**
Pavillon Mentonnais - MENTON (A.-M.)



L'Extincteur pour Automobiles

ASSURO

Le premier, le seul, Extincteur se déclanchant sous l'action du feu

... vous signale l'incendie, l'éteint tout seul, sans même vous obliger à arrêter la voiture !

Vous n'avez plus sur votre voiture une machine à vapeur. Elle est remplacée par un moteur à gaz...

Vous n'avez plus sur votre voiture de lanternes. Elles sont remplacées par des phares électriques...

Les progrès de la technique moderne exigent que vous remplaciez votre extincteur à main par un :

ASSURO

extincteur à déclanchement et fonctionnement automatiques.

EN VENTE dans les garages et maisons d'accessoires pour automobiles.



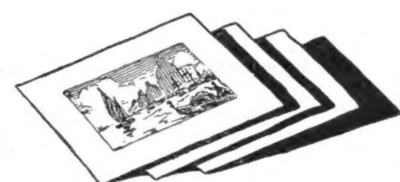
Ces jolis Cadeaux

sont pour vous... ...si vous adressez par lettre aux

PATES aux ŒUFS FRAIS

LUSTUCRU

qui régalent et nourrissent le nombre de pères **LUSTUCRU** découpés sur nos boîtes selon les chiffres indiqués.



GRAVURES 35×50
Fruits, paysages, marines
12 Pères **LUSTUCRU**



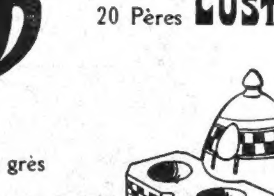
THERMOMÈTRE CENTIGRADE
15 Pères **LUSTUCRU**



POT A CRÈME en grès
35 centilitres
20 Pères **LUSTUCRU**



POT A CRÈME en grès
60 centilitres
24 Pères **LUSTUCRU**



AGENDA 1929
(expédition en novembre)
25 Pères **LUSTUCRU**



SALIÈRE MOUTARDIER
en grès
30 Pères **LUSTUCRU**




POT A LAIT en grès
1 litre
36 Pères **LUSTUCRU**

ABONNEMENT DE 6 MOIS AU JOURNAL "ÈVE"
60 Pères **LUSTUCRU**

PLAT A HORS-D'ŒUVRES
en faïence
70 Pères **LUSTUCRU**

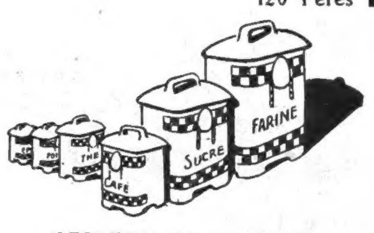


MONTRE A POUDRE DE RIZ
en métal doré
80 Pères **LUSTUCRU**

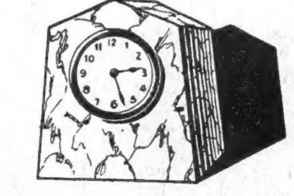


PETITE PENDULETTE
en galalith
110 Pères **LUSTUCRU**

SERVICE A ŒUFS
en faïence 7 pièces
120 Pères **LUSTUCRU**



SERVICE DE CUISINE
6 pièces en faïence
140 Pères **LUSTUCRU**



PENDULETTE de CHEMINÉE
imitation marbre
150 Pères **LUSTUCRU**

A. CARTIER-MILLON, GRENOBLE.

La distribution des Primes cessera le 31 mars 1929

INÉGALABLE
pour les
ARTIFICES de la COIFFURE

W. CUVERVILLE

demeure le MAITRE INCONTESTÉ
des Modes de la Chevelure
Coupes - Ondulations diverses et permanentes
Shampooings - Teintures - Postiches invisibles

Les nouveaux Salons : 25, Avenue de l'Opéra, sont modèles du dernier modernisme

---

BEAU CHATEAU RENAISSANCE
d... très beau Domaine 500 hectares. 3 Fermes. ...tang, bois, chasse et pêche. 2.500.000 fr.
Fernand GIRAUD, Négociant en Immeubles, 6, rue Corneille, TOURS. — Tél. : 16-11 et 16-28.

TOURAINE PROPRIÉTÉS RAPPORT ET AGRÉMENT
Ct **NOSCEREAU** O. ✻, 79, rue Nationale, **TOURS**

VILLAS / DOMAINES / CHATEAUX — **1.000 propriétés** à vendre toutes régions. Envoi gratis liste. — Timbre réponse. **PEROTE,** 30, rue de la République, **LYON.**

DEPUIS 1840
DUSAUSOY



ACHETE ET VEND
BEAUX BIJOUX
A LEUR JUSTE VALEUR
41, Boul^d des Capucines
Bureaux privés d'achat et de vente à l'entresol

Pour préserver
en toutes circonstances les jolis dessous
et les fraîches toilettes
exiger
dans chaque Sous-Vêtement
La Marque du



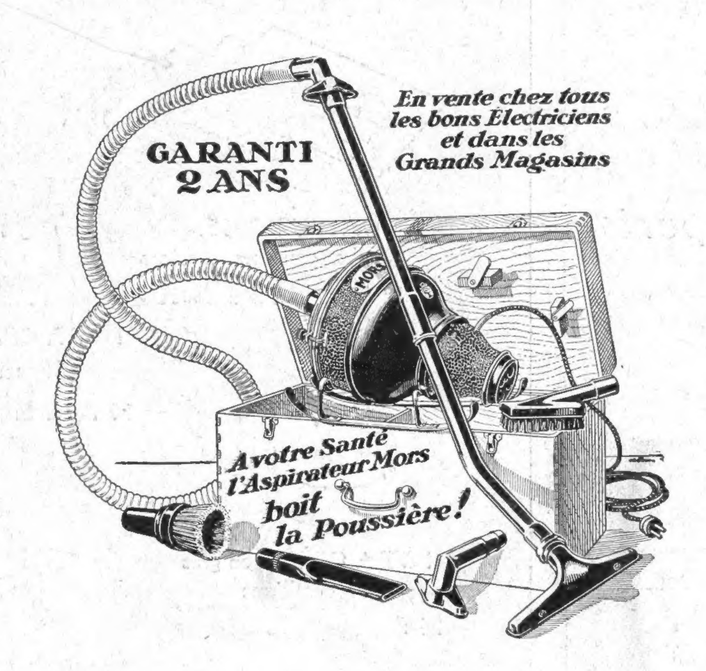
BREVETÉ S. G. D. G.
Seul protège-dessous réellement efficace
Détail { Magasins de Nouveautés. Lingerie, Corsets. Articles d'Hygiène.
MOCH & DAME COULLAUD
61, rue Saint-Charles, PARIS (XVe).

CHAMPAGNE HENRIOT REIMS

CHAMPAGNE
HENRIOT
REIMS
Maison fondée en 1808
Ses vins proviennent
des fameux vignobles
HENRIOT-MARGUET
répartis dans les crus
célèbres indiqués
ci-contre

Reims — la Pompelle — Verzy — Trépail — Ay — Bouzy — la Marne — Epernay — Côte d'Avize — Oger — le Mesnil

S'ADRESSER A REIMS OU A PARIS, 56, RUE DU FAUBOURG-ST-HONORÉ
pour l'envoi gratuit des Notices illustrées et du Prix Courant.



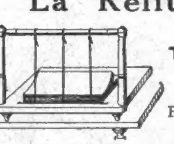
665 Fr.
au comptant

742 Fr.
avec 12 mois
de crédit

ASPIRATEUR MORS
19, Rue Lafayette, PARIS-9e
Cireuse électrique MORS . . . 1.050 fr.

Salon d'exposition et de démonstration } 16, rue Lafayette, Paris.

La Reliure chez SOI

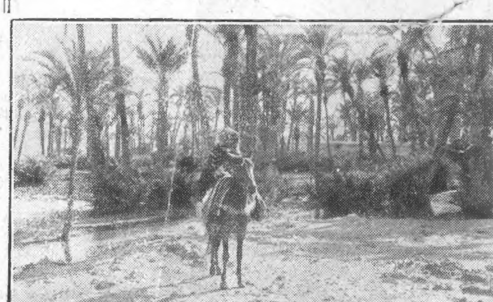


Chacun peut
TOUT RELIER soi-même
Livres - Revues - Journaux
avec la *RELIEUSE-MEREDIEU*
Fournitures générales pour la reliure
Notice ill. franco contre 1 franc.
FOUGÈRE & LAURENT, Angoulême





ÉDITIONS DU MAROC
Photos à te[r]re et en avion

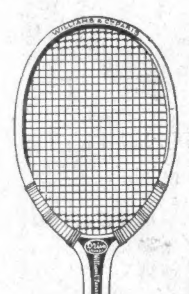


Marrakech.

M. FLANDRIN, rue Gay-Lussac, à Casablanca.
Dépôt à Paris : DE LACAM,
44, RUE D'ASSAS.

ÉTRENNES

RAQUETTES
SUZANNE LENGLEN





"DRIVA" **(5)** ***(AUNA)*** ***(EXELA)***
Balles de Tennis "WILLIAMS"
adoptées pour les Championnats, Tournois.
CLUBS, BALLES, SACS DE GOLF
des meilleures marques.
Tennis TABLE, Jeux d'intérieur.
TOUT POUR TOUS SPORTS

WILLIAMS & Co
SPORTS — JEUX
1 et 3, rue Caumartin, PARIS — 39, rue Sainte-Catherine, BORDEAUX
Catalogue général illustré (D) franco. — Le demander

PIPE LMB
Bruyère Centenaire
POSITIVEMENT
IMBOUCHABLE
La Pipe des Gens de Goût



CURIEUX
ALBUM
No 29
"Ce qu'un fumeur doit savoir"
envoyé gratis par
LA PIPE L.M.B.
En Vente : 182, RUE DE RIVOLI_PARIS
125, RUE DE RENNES_PARIS
9, RUE DES LICES_ANGERS
en Belgique : "A L'INNOVATION" et ses Succursales
et tous Grands Magasins et Bonnes Maisons.